


A. 6.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE CONDILLAC.

CONNOISSANCES HUMAINES.

TOME SECOND.



ŒUVRES COMPLÈTES DE CONDILLAC,

REVUES, CORRIGÉES PAR L'AUTEUR,

ET

IMPRIMÉES SUR SES MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ DUFART, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N°. 22.

AN XI. — 1803.



ESSAI
SUR L'ORIGINE
DES
CONNOISSANCES HUMAINES.

SECONDE PARTIE.

Du Langage et de la Méthode.

SECTION PREMIÈRE.

De l'origine et des progrès du Langage.

ADAM et Eve ne durent pas à l'expérience l'exercice des opérations de leur ame, et, en sortant des mains de dieu, ils furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir et de se communiquer leurs pensées. Mais je suppose que, quelque temps après le déluge, deux enfans, de l'un et

de l'autre sexe, aient été égarés dans des déserts, avant qu'ils connussent l'usage d'aucun signe. J'y suis autorisé par le fait que j'ai rapporté. Qui sait même s'il n'y a pas quelque peuple qui ne doive son origine qu'à un pareil événement? qu'on me permette d'en faire la supposition; la question (1) est de savoir com-

(1) « A juger seulement par la nature des choses, » (dit M. Warburthon, pag. 48, Essai sur les » Hiérogl.) et indépendamment de la révélation, » qui est un guide plus sûr, l'on seroit porté à ad- » mettre l'opinion de Diodore de Sicile et de Vi- » truve, que les premiers hommes ont vécu pen- » dant un temps dans les cavernes et les forêts, à » la manière des bêtes, n'articulant que des sons » confus et indéterminés, jusqu'à ce que s'étant » associés pour se secourir mutuellement, ils soient » arrivés, par degrés, à en former de distincts, par » le moyen de signes ou de marques arbitraires con- » venus entre eux; afin que celui qui parloit, pût » exprimer les idées qu'il avoit besoin de commu- » niquer aux autres : c'est ce qui a donné lieu aux » différentes langues; car tout le monde convient » que le langage n'est point inné.

» Cette origine du langage est si naturelle, qu'un » père de l'église (Grég. Niss.) et Richard Simon, » prêtre de l'Oratoire, ont travaillé l'un et l'autre » à l'établir; mais ils auroient pu être mieux in-

ment cette nation naissante s'est fait une langue.

» formés, car rien n'est plus évident, par l'Ecri-
» ture Sainte, que le langage a eu une origine diffé-
» rente. Elle nous apprend que Dieu enseigna la
» religion au premier homme, ce qui ne permet
» pas de douter qu'il ne lui ait, en même temps
» enseigné à parler. (En effet, la connoissance de
» la religion suppose beaucoup d'idées et un grand
» exercice des opérations de l'ame, ce qui n'a pu
» avoir lieu que par le secours des signes : je l'ai dé-
» montré dans la première partie de cet ouvrage)....
» Quoique, ajoute plus bas M. Warburthon,
» Dieu ait enseigné le langage aux hommes, ce-
» pendant il ne seroit pas raisonnable de supposer
» que ce langage se soit étendu au-delà des néces-
» sités alors actuelles de l'homme, et qu'il n'ait
» pas eu par lui-même la capacité de le perfec-
» tionner et de l'enrichir. Ainsi le premier lan-
» gage a nécessairement été stérile et borné ».
Tout cela me paroît fort exact. Si je suppose deux enfans dans la nécessité d'imaginer jusqu'aux premiers signes du langage, c'est parce que j'ai cru qu'il ne suffisoit pas pour un philosophe de dire qu'une chose a été faite par des voies extraordinaires ; mais qu'il étoit de son devoir d'expliquer comment elle auroit pu se faire par des moyens naturels.

CHAPITRE PREMIER.

Le langage d'action et celui des sons articulés, considérés dans leur origine.

§. 1. Tant que les enfans, dont je viens de parler, ont vécu séparément, l'exercice des opérations de leur ame a été borné à celui de la perception et de la conscience, qui ne cesse point quand on est éveillé ; à celui de l'attention, qui avoit lieu toutes les fois que quelques perceptions les affectoient d'une manière plus particulière ; à celui de la réminiscence, quand des circonstances, qui les avoient frappés, se représentoient à eux avant que les liaisons qu'elles avoient formées eussent été détruites ; et à un exercice fort peu étendu de l'imagination. La perception d'un besoin se lioit, par exemple, avec celle d'un objet qui avoit servi à les soulager. Mais ces sortes de liaisons, formées par hasard, et n'étant pas entretenues par la réflexion, ne subsis-

toient pas long-tems. Un jour le sentiment de la faim rappeloit à ces enfans un arbre chargé de fruit, qu'ils avoient vu la veille : le lendemain cet arbre étoit oublié, et le même sentiment leur rappeloit un autre objet. Ainsi l'exercice de l'imagination n'étoit point à leur pouvoir ; il n'étoit que l'effet des circonstances où ils se trouvoient (1).

§. 2. Quand ils vécurent ensemble, ils eurent occasion de donner plus d'exercice à ces premières opérations, parce que leur commerce réciproque leur fit attacher aux cris de chaque passion les perceptions dont ils étoient les signes naturels. Ils les accompagnoient ordinairement de quelque mouvement, de quelque geste ou de quelque action, dont l'expression étoit encore plus sensible. Par exemple, celui qui souffroit, parce qu'il étoit privé d'un objet que ses besoins lui rendoient nécessaire, ne s'en tenoit pas à pousser des cris : il faisoit des

(1) Ce que j'avance ici sur les opérations de l'ame de ces enfans, ne sauroit être douteux, après ce qui a été prouvé dans la première partie de cet Essai. Section II, ch. 1, 2, 3, 4, 5, et section IV.

efforts pour l'obtenir, il agitoit sa tête, ses bras, et toutes les parties de son corps. L'autre, ému à ce spectacle, fixoit les yeux sur le même objet ; et sentant passer dans son ame des sentimens dont il n'étoit pas encore capable de se rendre raison, il souffroit de voir souffrir ce misérable. Dès ce moment il se sent intéressé à le soulager, et il obéit à cette impression, autant qu'il est en son pouvoir. Ainsi, par le seul instinct, ces hommes se demandoient et se prêtoient des secours. Je dis *par le seul instinct*, car la réflexion n'y pouvoit encore avoir part. L'un ne disoit pas : *Il faut m'agiter de telle manière pour lui faire connoître ce qui m'est nécessaire, et pour l'engager à me secourir* ; ni l'autre : *Je vois à ses mouvemens qu'il veut telle chose, je vais lui en donner la jouissance :* mais tous deux agissoient en conséquence du besoin qui les pressoit davantage.

§. 3. Cependant les mêmes circonstances ne purent se répéter souvent, qu'ils ne s'accoutumassent enfin à attacher aux cris des passions et aux différentes actions du corps, des perceptions qui y étoient exprimées

d'une manière si sensible. Plus ils se familiarisèrent avec ces signes, plus ils furent en état de se les rappeler à leur gré. Leur mémoire commença à avoir quelque exercice; ils purent disposer eux-mêmes de leur imagination, et ils parvinrent insensiblement à faire, avec réflexion, ce qu'ils n'avoient fait que par instinct (1). D'abord tous deux se firent une habitude de connoître, à ces signes, les sentimens que l'autre éprouvoit dans le moment; ensuite ils s'en servirent pour se communiquer les sentimens qu'ils avoient éprouvés. Celui, par exemple, qui voyoit un lieu où il avoit été effrayé, imitoit les cris et les mouvemens qui étoient les signes de la frayeur, pour avertir l'autre de ne pas s'exposer au danger qu'il avoit couru.

§. 4. L'usage de ces signes étendit peu à peu l'exercice des opérations de l'ame, et, à leur tour, celles-ci ayant plus d'exercice, perfectionnèrent les signes et en ren-

(1) Cela répond à la difficulté que je me suis faite dans la première partie de cet ouvrage, section II, ch. 5.

dirent l'usage plus familier. Notre expérience prouve que ces deux choses s'aident mutuellement. Avant qu'on eût trouvé les signes algébriques, les opérations de l'ame avoient assez d'exercice pour en amener l'invention: mais ce n'est que depuis l'usage de ces signes qu'elles en ont eu assez, pour porter les mathématiques au point de perfection où nous les voyons.

§. 5. Par ce détail on voit comment les cris des passions contribuèrent au développement des opérations de l'ame, en occasionnant naturellement le langage d'action: langage qui, dans ses commencemens, pour être proportionné au peu d'intelligence de ce couple, ne consistoit vraisemblablement qu'en contorsions et en agitations violentes.

§. 6. Cependant ces hommes ayant acquis l'habitude de lier quelques idées à des signes arbitraires, les cris naturels leur servirent de modèle pour se faire un nouveau langage. Ils articulèrent de nouveaux sons, et en les répétant plusieurs fois, et les accompagnant de quelque geste qui indiquoit les objets qu'ils vouloient faire remarquer, ils s'accoutumèrent à donner des noms aux

choses. Les premiers progrès de ce langage furent néanmoins très-lents. L'organe de la parole étoit si inflexible, qu'il ne pouvoit facilement articuler que peu de sons fort simples. Les obstacles, pour en prononcer d'autres, empêchoient même de soupçonner que la voix fût propre à se varier au-delà du petit nombre de mots qu'on avoit imaginés.

§. 7. Ce couple eut un enfant, qui, pressé par des besoins qu'il ne pouvoit faire connoître que difficilement, agita toutes les parties de son corps. Sa langue fort flexible se replia d'une manière extraordinaire, et prononça un mot tout nouveau. Le besoin continuant donna encore lieu aux mêmes effets; cet enfant agita sa langue comme la première fois, et articula encore le même son. Les parens surpris, ayant enfin deviné ce qu'il vouloit, essayèrent, en le lui donnant, de répéter le même mot. La peine qu'ils eurent à le prononcer fit voir qu'ils n'auroient pas été d'eux-mêmes capables de l'inventer.

Par un semblable moyen, ce nouveau langage ne s'enrichit pas beaucoup. Faute d'exercice, l'organe de la voix perdit bien-

tôt dans l'enfant toute sa flexibilité. Ses parens lui apprirent à faire connoître ses pensées par des actions, manière de s'exprimer, dont les images sensibles étoient bien plus à sa portée que des sons articulés. On ne put attendre que du hasard la naissance de quelque nouveau mot; et, pour en augmenter, par une voie aussi lente, considérablement le nombre, il fallut sans doute plusieurs générations. Le langage d'action, alors si naturel, étoit un grand obstacle à surmonter. Pouvoit-on l'abandonner pour un autre dont on ne prévoyoit pas encore les avantages, et dont la difficulté se faisoit si bien sentir?

§. 8. A mesure que le langage des sons articulés devint plus abondant, il fut plus propre à exercer de bonne heure l'organe de la voix, et à lui conserver sa première flexibilité. Il parut alors aussi commode que le langage d'action: on se servit également de l'un et de l'autre: enfin, l'usage des sons articulés devint si facile, qu'il prévalut.

§. 9. Il y a donc eu un temps où la conversation étoit soutenue par un discours

entremélé de mots et d'actions. « L'usage » et la coutume (1), ainsi qu'il est arrivé » dans la plupart des autres choses de la vie, » changèrent ensuite en ornement ce qui » étoit dû à la nécessité : mais la pratique » subsista encore long-temps après que » la nécessité eut cessé, singulièrement par- » mi les Orientaux, dont le caractère s'ac- » commodoit naturellement d'une forme » de conversation qui exerçoit si bien » leur vivacité par le mouvement, et la » contentoit si fort par une représentation » perpétuelle d'images sensibles.

» L'Écriture-Sainte nous fournit des » exemples sans nombre de cette sorte de » conversation. En voici quelques-uns : » Quand le faux prophète agite ses cornes » de fer, pour marquer la déroute entière » des Syriens (2) : quand Jérémie, par » l'ordre de Dieu, cache sa ceinture de » lin dans le trou d'une pierre, près de » l'Euphrate (3) : quand il brise un vais-

(1) Essai sur les Hiérogl., §. 8 et 9.
(2) 3. Reg. XXII. 11.
(3) Ch. 13.

» seau de terre à la vûe du peuple (1): » quand il met à son col des liens et des » jougs (2) : et quand il jette un livre dans » l'Euphrate (3): quand Ezéchiel dessine, » par l'ordre de Dieu, le siége de Jéru- » salem sur de la brique (4): quand il » pèse, dans une balance, les cheveux de » sa tête et le poil de sa barbe (5): quand » il emporte les meubles de sa maison (6), » et quand il joint ensemble deux bâtons, » pour Juda et pour Israël (7): par ces » actions, les prophètes instruisoient le » peuple de la volonté du Seigneur, et » conversoient en signes ».

Quelques personnes, pour n'avoir pas su que le langage d'action étoit chez les juifs une manière commune et familière de converser, ont osé traiter d'absurdes et de fanatiques ces actions des prophètes.

(1) Ch. 19.
(2) Ch. 28.
(3) Ch. 51.
(4) Ch. 4.
(5) Ch. 5.
(6) Ch. 12.
(7) Ch. 38, 16.

M. Warburthon détruit parfaitement (1) cette accusation. « L'absurdité d'une action, » dit-il, consiste en ce qu'elle est bizarre et » ne signifie rien. Or l'usage et la cou- » tume rendoient sages et sensées celles » des prophètes. A l'égard du fanatisme » d'une action, il est indiqué par ce tour » d'esprit qui fait qu'un homme trouve » du plaisir à faire des choses qui ne » sont point d'usage, et à se servir d'un » langage extraordinaire. Mais un pa- » reil fanatisme ne peut plus être attri- » bué aux prophètes, quand il est clair » que leurs actions étoient des actions or- » dinaires, et que leurs discours étoient » conformes à l'idiome de leur pays.

» Ce n'est pas seulement dans l'Histoire- » Sainte que nous rencontrons des exemples » de discours exprimés par des actions. » L'antiquité profane en est pleine.... Les » premiers oracles se rendoient de cette » manière, comme nous l'apprenons d'un » ancien dire d'Héraclite : *que le roi, dont*

(1) Essai sur les Hiérogl., §. 9.

» *l'oracle est à Delphes, ne parle ni ne*
» *se tait, mais s'exprime par signes.*
» Preuve certaine que c'étoit anciennement
» une façon ordinaire de se faire entendre,
» que de substituer des actions aux pa-
» roles (1). »

§. 10. Il paroît que ce langage fut surtout conservé pour instruire le peuple des choses qui l'intéressoient davantage, telles que la police et la religion. C'est qu'agissant sur l'imagination avec plus de vivacité, il faisoit une impression plus durable. Son expression avoit même quelque chose de fort et de grand, dont les langues, encore stériles, ne pouvoient approcher. Les anciens appeloient ce langage du nom de *danse:* voilà pourquoi il est dit que David dansoit devant l'arche.

§. 11. Les hommes, en perfectionnant leur goût, donnèrent à cette *danse* plus de variété, plus de grace et plus d'expression. Non seulement on assujettit à des règles les mouvemens des bras, et les atti-

(1) Essai sur les Hiérogl., §. 10.

tudes du corps, mais encore on traça les pas que les pieds devoient former. Par-là la danse se divisa naturellement en deux arts qui lui furent subordonnés ; l'un, qu'on me permette une expression conforme au langage de l'antiquité, fut *la danse des gestes;* il fut conservé pour concourir à communiquer les pensées des hommes; l'autre fut principalement *la danse des pas;* on s'en servit pour exprimer certaines situations de l'ame, et particulièrement la joie: on l'employa dans les occasions de réjouissance, et son principal objet fut le plaisir. La danse des pas provient donc de celle des gestes: aussi en conserve-t-elle encore le caractère. Chez les Italiens, parce qu'ils ont une gesticulation plus vive et plus variée, elle est pantomime. Chez nous, au contraire, elle est plus grave et plus simple. Si c'est-là un avantage, il me paroît être cause que le langage de cette danse en est moins riche et moins étendu. Un danseur, par exemple, qui n'auroit d'autre objet que de donner des graces à ses mouvemens, et de la noblesse à ses attitudes, pourroit-il, lorsqu'il figureroit avec d'autres, avoir le

même succès que lorsqu'il danseroit seul? N'auroit-on pas lieu de craindre que sa danse, à force d'être simple, ne fût si bornée dans son expression, qu'elle ne lui fournît pas assez de signes pour le langage d'une danse figurée? Si cela est, plus on simplifiera cet art, plus on en bornera l'expression.

§. 12. Il y a dans la danse différens genres, depuis le plus simple jusqu'à celui qui l'est le moins. Tous sont bons, pourvu qu'ils expriment quelque chose, et ils sont d'autant plus parfaits que l'expression en est plus variée et plus étendue. Celui qui peint les graces et la noblesse, est bon; celui qui forme une espèce de conversation, ou de dialogue, me paroît meilleur. Le moins parfait, c'est celui qui ne demande que de la force, de l'adresse et de l'agilité, parce que l'objet n'en est pas assez intéressant; cependant il n'est pas à mépriser, car il cause des surprises agréables. Le défaut des Français, c'est de borner les arts à force de vouloir les rendre simples. Par-là ils se privent quelquefois du meilleur, pour ne conserver que le bon: la musique nous en fournira encore un exemple.

CHAPITRE II.

De la prosodie des premières langues.

§. 13. La parole, en succédant au langage d'action, en conserva le caractère. Cette nouvelle manière de communiquer nos pensées, ne pouvoit être imaginée que sur le modèle de la première. Ainsi, pour tenir la place des mouvemens violens du corps, la voix s'éleva et s'abaissa par des intervalles fort sensibles.

Ces langages ne se succédèrent pas brusquement : ils furent long-temps mêlés ensemble, et la parole ne prévalut que fort tard. Or chacun peut éprouver par lui-même qu'il est naturel à la voix de varier ses inflexions, à proportion que les gestes le sont davantage. Plusieurs autres raisons confirment ma conjecture.

Premièrement, quand les hommes commencèrent à articuler des sons, la rudesse des organes ne leur permit pas de le faire par des inflexions aussi foibles que les nôtres.

En second lieu, nous pouvons remarquer que les inflexions sont si nécessaires, que nous avons quelque peine à comprendre ce qu'on nous lit sur un même ton. Si c'est assez pour nous que la voix se varie légérement, c'est que notre esprit est fort exercé par le grand nombre d'idées que nous avons acquises, et par l'habitude où nous sommes de les lier à des sons. Voilà ce qui manquoit aux hommes qui eurent les premiers l'usage de la parole. Leur esprit étoit dans toute sa grossiéreté; les notions aujourd'hui les plus communes étoient nouvelles pour eux. Ils ne pouvoient donc s'entendre qu'autant qu'ils conduisoient leur voix par des degrés fort distincts. Nous-mêmes nous éprouvons que moins une langue, dans laquelle on nous parle, nous est familière, plus on est obligé d'appuyer sur chaque syllabe, et de les distinguer d'une manière sensible.

En troisième lieu, dans l'origine des langues, les hommes trouvant trop d'obstacles à imaginer de nouveaux mots, n'eurent, pendant long-temps, pour exprimer les sentimens de l'ame, que les signes naturels auxquels ils donnèrent le caractère

des signes d'institution. Or, les cris naturels introduisent nécessairement l'usage des inflexions violentes, puisque différens sentimens ont pour signe le même son varié sur différens tons. *Ah*, par exemple, selon la manière dont il est prononcé, exprime l'admiration, la douleur, le plaisir, la tristesse, la joie, la crainte, le dégoût, et presque tous les sentimens de l'ame.

Enfin, je pourrois ajouter que les premiers noms des animaux en imitèrent vraisemblablement le cri : remarque qui convient également à ceux qui furent donnés aux vents, aux rivières, et à tout ce qui fait quelque bruit. Il est évident que cette imitation suppose que les sons se succédoient par des intervalles très-marqués.

§. 14. On pourroit improprement donner le nom de chant à cette manière de prononcer, ainsi que l'usage le donne à toutes les prononciations qui ont beaucoup d'accent. J'éviterai cependant de le faire, parce que j'aurai occasion de me servir de ce mot dans le sens qui lui est propre. Il ne suffit point, pour un chant, que les sons s'y succèdent par des degrés très-distincts; il faut

encore qu'ils soient assez soutenus pour faire entendre leurs harmoniques, et que les intervalles en soient appréciables. Il n'étoit pas possible que ce caractère fût ordinairement celui des sons par où la voix se varioit à la naissance des langues, mais aussi il ne pouvoit pas être bien éloigné de leur convenir. Avec quelque peu de rapport que deux sons se succèdent, il suffira de baisser ou d'élever foiblement l'un des deux, pour y trouver un intervalle tel que l'harmonie le demande. Dans l'origine des langues, la manière de prononcer admettoit donc des inflexions de voix si distinctes, qu'un musicien eût pu la noter, en ne faisant que de légers changemens; ainsi je dirai qu'elle participoit du chant.

§. 15. Cette prosodie a été si naturelle aux premiers hommes, qu'il y en a eu à qui il a paru plus facile d'exprimer différentes idées avec le même mot, prononcé sur différens tons, que de multiplier le nombre des mots à proportion de celui des idées. Ce langage se conserve encore chez les Chinois. Il n'ont que 328 monosyllabes qu'ils varient sur cinq tons, ce qui équivaut

à 1640 signes. On a remarqué que nos langues ne sont pas plus abondantes. D'autres peuples, nés sans doute avec une imagination plus féconde, aimèrent mieux inventer de nouveaux mots. La prosodie s'éloigna chez eux du chant peu à peu, et à mesure que les raisons, qui l'en avoient fait approcher davantage, cessèrent d'avoir lieu. Mais elle fut long-temps avant de devenir aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui. C'est le sort des usages établis, de subsister encore après que les besoins qui les ont fait naître ont cessé. Si je disois que la prosodie des Grecs et des Romains participoit encore du chant, on auroit peut-être de la peine à deviner sur quoi j'appuierois une pareille conjecture. Les raisons m'en paroissent pourtant simples et convaincantes : je vais les exposer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

De la prosodie des langues grecque et latine ; et, par occasion, de la déclamation des anciens.

§. 16. Il est constant que les Grecs et les Romains notoient leur déclamation, et qu'ils l'accompagnoient d'un instrument (1). Elle étoit donc un vrai chant. Cette conséquence sera évidente à tous ceux qui auront quelque connoissance des principes de l'harmonie. Ils n'ignorent pas 1°. qu'on ne peut noter un son, qu'autant qu'on a pu l'apprécier; 2°. qu'en harmonie, rien n'est appréciable que par la résonnance

(1) Je n'en donne pas la preuve : on la trouvera dans le troisième volume des Réflexions Critiques sur la Poésie et sur la Peinture. Je renvoie aussi à ce même ouvrage pour la confirmation de la plupart des faits que je rapporterai. L'abbé du Bos, qui en est l'auteur, est un bon garant : son érudition est connue.

des corps sonores; 3°. enfin, que cette résonnance ne donne d'autres sons, ni d'autres intervalles, que ceux qui entrent dans le chant.

Il est encore constant que cette déclamation chantante n'avoit rien de choquant pour les anciens. Nous n'apprenons pas qu'ils se soient jamais récriés qu'elle fût peu naturelle, si ce n'est dans des cas particuliers, comme nous faisons nous-mêmes, quand le jeu d'un comédien nous paroît outré. Ils croyoient au contraire le chant essentiel à la poésie. La versification des meilleurs poëtes lyriques, dit Cicéron (1), ne paroît qu'une simple prose, quand elle n'est pas soutenue par le chant. Cela ne prouve-t-il pas que la prononciation, alors naturelle au discours familier, participoit si fort du chant, qu'il n'étoit pas possible d'imaginer un milieu tel que notre déclamation?

En effet notre unique objet, quand nous déclamons, c'est de rendre nos pensées d'une manière plus sensible, mais sans

(1) Traité de l'orateur.

nous écarter beaucoup de celle que nous jugeons naturelle. Si la prononciation des anciens avoit été semblable à la nôtre, ils se seroient donc contentés, comme nous, d'une simple déclamation. Mais il falloit qu'elle fût bien différente, puisqu'ils n'en pouvoient augmenter l'expression que par le secours de l'harmonie.

§. 17. On sait d'ailleurs qu'il y avoit dans le grec et dans le latin, des accens qui, indépendamment de la signification d'un mot, ou du sens de la phrase entière, déterminoient la voix à s'abaisser sur certaines syllabes, et à s'élever sur d'autres. Pour comprendre comment ces accens ne se trouvoient jamais en contradiction avec l'expression du discours, il n'y a pas deux moyens. Il faut absolument supposer avec moi, que, dans la prononciation des anciens, les inflexions qui rendoient la pensée, étoient si variées et si sensibles, qu'elles ne pouvoient être contrariées par celles que demandoient les accens.

§. 18. Au reste ceux qui se mettront à la place des Grecs et des Romains, ne seront point étonnés que leur déclamation fût un

veritable

véritable chant. Ce qui fait que nous jugeons le chant peu naturel, ce n'est pas parce que les sons s'y succèdent conformément aux proportions qu'exige l'harmonie, mais parce que les plus foibles inflexions nous paroissent ordinairement suffisantes pour exprimer nos pensées. Des peuples, accoutumés à conduire leur voix par des intervalles marqués, trouveroient notre prononciation d'une monotonie sans ame; tandis qu'un chant qui ne modifieroit ces intervalles, qu'autant qu'il le faudroit pour en apprécier les sons, augmenteroit à leur égard l'expression du discours, et ne sauroit leur paroître extraordinaire.

§. 19. Faute d'avoir connu le caractère de la prononciation des langues Grecque et Latine, on a eu souvent bien de la peine à comprendre ce que les anciens ont écrit sur leurs spectacles. En voici un exemple :

« Si la tragédie peut subsister sans vers, dit » un commentateur de la poétique d'Aris- » tote (1), elle le peut encore plus sans

(1) Dacier, Poét. d'Arist., p. 82.

» musique. Il faut même avouer que nous
» ne comprenons pas bien comment la
» musique a pu jamais être considérée
» comme faisant, en quelque sorte, partie
» de la tragédie, car s'il y a rien au monde
» qui paroisse étranger et contraire même
» à une action tragique, c'est le chant;
» n'en déplaise aux inventeurs des tragédies
» en musique, poëmes aussi ridicules que
» nouveaux, et qu'on ne pourroit souffrir,
» si l'on avoit le moindre goût pour les
» pièces de théâtre, ou que l'on n'eût pas
» été enchanté et séduit par un des plus
» grands musiciens qui aient jamais été.
» Car les opéra sont, si je l'ose dire, les
» grotesques de la poésie, d'autant plus
» insupportables qu'on prétend les faire
» passer pour des ouvrages réguliers. Aris-
» tote nous auroit donc bien obligés, de
» nous marquer comment la musique a
» pu être jugée nécessaire à la tragédie.
» Au lieu de cela, il s'est contenté de dire
» simplement que toute sa force étoit
» connue: ce qui marque seulement que
» tout le monde étoit convaincu de cette
» nécessité, et sentoit les effets merveil-

» leux que le chant produisoit dans les
» poëmes, dont il n'occupoit que les inter-
» mèdes. J'ai souvent tâché de comprendre
» les raisons qui obligeoient des hommes,
» aussi habiles et aussi délicats que les
» Athéniens, d'associer la musique et la
» danse aux actions tragiques, et, après
» bien des recherches, pour découvrir com-
» ment il leur avoit paru naturel et vrai-
» semblable qu'un chœur, qui représentoit
» les spectateurs d'une action, dansât et
» chantât sur des événemems aussi extraor-
» dinaires, j'ai trouvé qu'ils avoient suivi
» en cela leur naturel, et cherché à con-
» tenter leur superstition. Les Grecs étoient
» les hommes du monde les plus supers-
» titieux et les plus portés à la danse et à
» la musique; et l'éducation fortifioit cette
» inclination naturelle.

» Je doute fort que ce raisonnement,
» dit l'abbé du Bos, excusât le goût des
» Athéniens, supposé que la musique et
» la danse, dont il est parlé dans les au-
» teurs anciens, comme d'agrémens abso-
» lument nécessaires dans la représenta-
» tion des tragédies, eussent été une danse

» et une musique pareilles à notre danse
» et à notre musique? mais, comme nous
» l'avons déjà vu, cette musique n'étoit
» qu'une simple déclamation, et cette
» danse, comme nous le verrons, n'étoit
» qu'un geste étudié et assujetti.

Ces deux explications me paroissent également fausses. Dacier se représente la manière de prononcer des Grecs par celle des Français et la musique de leurs tragédies par celle de nos opéra : ainsi, il est tout naturel qu'il soit surpris du goût des Athéniens; mais il a tort de s'en prendre à Aristote. Ce philosophe, ne pouvant prévoir les changemens qui devoient arriver à la prononciation et à la musique, comptoit qu'il seroit entendu de la postérité, comme il l'étoit de ses contemporains. S'il nous paroît obscur, ne nous en prenons qu'à l'habitude où nous sommes de juger des ouvrages de l'antiquité par les nôtres.

L'erreur de l'abbé du Bos a le même principe. Ne comprenant pas que les anciens eussent pu introduire sur leurs théâtres, comme l'usage le plus naturel, une musique semblable à celle de nos opéra, il

a pris le parti de dire que ce n'étoit point une musique, mais seulement une simple déclamation notée.

§. 20. D'abord, il me semble que par là il fait violence à bien des passages des anciens : on le voit sur-tout par l'embarras où il est d'éclaircir ceux qui concernent les chœurs. En second lieu, si ce savant abbé avoit pu connoître les principes de la génération harmonique, il auroit vu qu'une simple déclamation notée est une chose démontrée impossible. Pour détruire le systême qu'il s'est fait à cette occasion, il suffit de rapporter la manière dont il essaie de l'établir.

« J'ai demandé, dit-il, à plusieurs musiciens s'il seroit bien difficile d'inventer des caractères, avec lesquels on pût écrire en notes la déclamation en usage sur notre théâtre...... Ces musiciens m'ont répondu que la chose étoit possible, et même qu'on pouvoit écrire la déclamation en notes, en se servant de la gamme de notre musique, pourvu qu'on ne donnât aux notes que la moitié de l'intonation ordinaire. Par exemple,

» les notes qui ont un semi-ton d'intonation
» en musique, n'auroient qu'un quart de
» ton d'intonation dans la déclamation.
» Ainsi on noteroit les moindres éléva-
» tions de la voix qui soient sensibles, du
» moins à nos oreilles.

» Nos vers ne portent point leur me-
» sure avec eux comme les vers métriques
» des Grecs et des Romains la portoient ;
» mais on m'a dit aussi qu'on pourroit en
» user dans la déclamation pour la valeur
» des notes comme pour leur intonation.
» On n'y donneroit à une blanche que la
» valeur d'une noire, à une noire la va-
» leur d'une croche ,et on évalueroit les
» autres notes suivant cette proportion.

» Je sais bien qu'on ne trouveroit pas
» d'abord des personnes capables de lire
» couramment cette espèce de musique et
» de bien entonner les notes ; mais des
» enfans de quinze ans, à qui l'on auroit
» enseigné cette intonation durant six mois,
» en viendroient à bout. Leurs organes se
» plieroient à cette intonation, à cette pro-
» nonciation de notes faites sans chanter,
» comme ils se plient à l'intonation de

» notre musique ordinaire. L'exercice et
» l'habitude qui suit l'exercice, sont, par
» rapport à la voix, ce que l'archet et la
» main du joueur d'instrument sont par
» rapport au violon. Peut-on croire que
» cette intonation fût même difficile? Il
» ne s'agiroit que d'accoutumer la voix à
» faire méthodiquement ce qu'elle fait
» tous les jours dans la conversation. On
» y parle quelquefois vîte et quelquefois
» lentement. On y emploie de toutes sortes
» de tons, et l'on y fait des progressions,
» soit en haussant la voix, soit en la bais-
» sant par toutes sortes d'intervalles pos-
» sibles. La déclamation notée ne seroit
» autre chose que les tons et les mouve-
» mens de la prononciation écrits en notes.
» Certainement la difficulté qui se ren-
» contreroit dans l'exécution d'une pareille
» note, n'approcheroit pas de celle qu'il
» y a de lire à-la-fois des paroles qu'on n'a
» jamais lues, et de chanter et d'accom-
» pagner du clavecin ces paroles sur une
» note qu'on n'a pas étudiée. Cependant
» l'exercice apprend même à des femmes
» à faire ces trois opérations en même temps.

» Quant au moyen d'écrire en notes la » déclamation, soit celui que nous avons » indiqué, soit un autre, il ne sauroit être » aussi difficile de le réduire en règles cer- » taines, et d'en mettre la méthode en » pratique, qu'il l'étoit de trouver l'art d'é- » crire en notes les pas et les figures d'une » entrée de ballet, dansée par huit per- » sonnes, principalement les pas étant » aussi variés et les figures aussi entre- » lacées qu'elles le sont aujourd'hui. Ce- » pendant Feuillée est venu à bout de » noter cet art, et sa note enseigne même » aux danseurs comment ils doivent por- » ter leurs bras ».

§. 21. Voilà un exemple bien sensible des erreurs où l'on tombe, et des raisonnemens vagues qu'on ne peut manquer de faire, lorsqu'on parle d'un art dont on ne connoît pas les principes. On pourroit, à juste titre, critiquer ce passage d'un bout à l'autre. Je l'ai rapporté tout au long, afin que les méprises d'un écrivain, d'ailleurs aussi estimable que l'abbé du Bos, nous apprennent que nous courons risque de nous tromper dans nos conjectures, toutes les

fois que nous parlons d'après des idées peu exactes.

Quelqu'un qui connoîtra la génération des sons, et l'artifice par lequel l'intonation en devient naturelle, ne supposera jamais qu'on pourroit les diviser par quart de tons, et que la gamme en seroit bientôt aussi familière que celle dont on se sert en musique. Les musiciens, dont l'abbé du Bos apporte l'autorité, pouvoient être d'excellens praticiens, mais il y a apparence qu'ils ne connoissoient nullement la théorie d'un art, dont M. Rameau a le premier donné les vrais principes.

§. 22. Il est démontré dans la génération harmonique, 1°. qu'on ne peut apprécier un son, qu'autant qu'il est assez soutenu pour faire entendre ses harmoniques ; 2°. que la voix ne peut entonner plusieurs sons de suite, faisant entr'eux des intervalles déterminés, si elle n'est guidée par une base fondamentale; 3°. qu'il n'y a point de base fondamentale qui puisse donner une succession par quart de tons. Or dans notre déclamation, les sons, pour la plupart, sont fort peu soutenus, et s'y suc-

cèdent par quart de tons, ou même par intervalles moindres. Le projet de la noter est donc impraticable.

§. 23. Il est vrai que la succession fondamentale par tierce donne le demi-ton mineur, qui est à un quart de ton au-dessous du demi-ton majeur. Mais cela n'a lieu que dans des changemens de modes, ainsi il n'en peut jamais naître une gamme par quart de tons. D'ailleurs, ce demi-ton mineur n'est pas naturel, et l'oreille est si peu propre à l'apprécier, que dans le clavecin on ne le distingue point du demi-ton majeur; car c'est la même touche qui forme l'un et l'autre (1). Les anciens connoissoient sans doute la différence de ces deux demi-tons, c'est-là ce qui a fait croire à l'abbé du Bos et à d'autres, qu'ils avoient divisé leur gamme par quart de tons.

§. 24. On ne sauroit tirer aucune induction de la chorégraphie, ou de l'art d'écrire en notes les pas et les figures d'une

(1) Voyez, dans la Génération Harmonique, ch. 14, art. 1, par quel artifice la voix passe au demi-ton mineur.

entrée de ballet. Feuillée n'a eu que des signes à imaginer, parce que, dans la danse, tous les pas et tous les mouvemens, du moins ceux qu'il a su noter, sont appréciés. Dans notre déclamation, les sons, pour la plupart, sont inappréciables: ils sont ce que, dans les ballets, sont certaines expressions que la chorégraphie n'apprend pas à écrire.

Je renvoie, dans une note, l'explication de quelques passages que l'abbé du Bos a tirés des anciens, pour appuyer son sentiment (1).

---

(1) Il en rapporte où les anciens parlent de leur prononciation ordinaire, comme étant simple, et ayant un son continu; mais il auroit dû faire attention qu'ils n'en parloient alors que par comparaison : avec leur musique : elle n'étoit donc pas simple absolument. En effet, lorsqu'ils l'ont considérée en elle-même, ils y ont remarqué des accens prosodiques, ce dont la nôtre manque tout-à-fait. Un gascon, qui ne connoîtroit point de prononciation plus simple que la sienne, n'y verroit qu'un son continu, quand il la compareroit aux chants de la musique : les anciens étoient dans le même cas.

Cicéron fait dire à Crassus que quand il entend Lælia, il croit entendre réciter les pièces de

§. 25. Les mêmes causes qui font varier la voix par des intervalles fort distincts,

---

Plaute et de Nœvius, parce qu'elle prononce uniment, et sans affecter les accens des langues étrangères. Or, dit l'abbé du Bos, Lælia ne chantoit pas dans son domestique. Cela est vrai; mais, du temps de Plaute et de Nœvius, la prononciation des Latins participoit déjà du chant, puisque la déclamation des pièces de ces poëtes avoit été notée. Lælia ne paroissoit donc prononcer uniment que parce qu'elle ne se servoit pas des nouveaux accens que l'usage avoit mis à la mode.

Ceux qui jouent les comédies, dit Quintilien, ne s'éloignent pas de la nature dans leur prononciation, du moins assez pour la faire méconnoître; mais ils relèvent, par les agrémens que l'art permet, la manière ordinaire de prononcer. Qu'on juge si c'est-là chanter, dit l'abbé du Bos. Oui, supposé que la prononciation, que Quintilien appelle naturelle, fût si chargée d'accens qu'elle approchât assez du chant pour pouvoir être notée, sans être sensiblement altérée. Or cela est sur-tout vrai du temps où ce rétheur écrivoit, car les accens de la langue latine s'étoient fort multipliés.

Voici un fait qui, au premier coup-d'œil, paroît encore plus favorable à l'opinion de l'abbé du Bos. C'est qu'à Athènes on faisoit composer la déclamation des lois, et accompagner d'un instrument celui qui les publioit. Or est-il vraisem-

lui font nécessairement mettre de la différence entre le temps qu'elle emploie à ar-

---

blable que les Athéniens fissent chanter leurs lois? Je réponds qu'ils n'auroient jamais songé à établir un pareil usage, si leur prononciation avoit été comme la nôtre, parce que le chant le plus simple s'en seroit trop écarté; mais il faut se mettre à leur place. Leur langue avoit encore plus d'accens que celle des Romains: ainsi une déclamation, dont le chant étoit peu chargé, pouvoit apprécier les inflexions de la voix, sans paroître s'éloigner de la prononciation ordinaire.

Il paroît donc évident, conclut l'abbé du Bos, que le chant des pièces dramatiques qui se récitoient sur les théâtres des anciens, n'avoient ni passages, ni ports de voix cadencés, ni tremblemens soutenus, ni les autres caractères de notre chant musical.

Je me trompe fort, ou cet écrivain n'avoit pas une idée bien nette de ce qui constitue le chant. Il semble qu'il n'en juge que d'après celui de nos opéra. Ayant rapporté que Quintilien se plaignoit que quelques orateurs plaidassent au barreau, comme on récitoit sur le théâtre, croit-on, ajoute-t-il, que ces orateurs chantassent comme on chante dans nos opéra! Je réponds que la succession des tons qui forment le chant peut être beaucoup plus simple que dans nos opéra, et qu'il n'est point nécessaire qu'elle ait les mêmes passages, les mêmes ports de voix cadencés, ni les mêmes tremblemens soutenus.

ticuler les sons. Il n'étoit donc pas naturel que des hommes dont la prosodie parti-

---

Au reste, on trouve dans les anciens, quantité de passages qui prouvent que leur prononciation n'étoit pas un son continu. « Telle est, dit Cicéron » dans son Traité de l'Orateur, la vertu mer- » veilleuse de la voix, qui, des trois tons, l'aigu, » le grave et le moyen, forme toute la variété, » toute la douceur et l'harmonie du chant; car » on doit savoir que la prononciation renferme » une espèce de chant, non un chant musical, » ou tel que celui dont usent les orateurs phry- » giens et cariens dans leurs péroraisons, mais un » chant peu marqué, tel que celui dont vou- » loient parler Démosthènes et Eschine, lorsqu'ils » se reprochoient réciproquement leurs inflexions » de voix, et que Démosthènes, pour pousser » encore plus loin l'ironie, avouoit que son ad- » versaire avoit parlé d'un ton doux, clair et ré- » sonnant (de la traduction de M. l'abbé Colin) ».
Quintilien remarque que ce reproche de Démosthènes et d'Eschine ne doit pas faire condamner ces inflexions de voix, puisque cela apprend qu'ils en ont tous deux fait usage.

« Les grands acteurs, dit l'abbé du Bos, tom. 3, » p. 260, n'auroient pas voulu prononcer un mot » le matin avant que d'avoir, pour s'exprimer » ainsi, développé méthodiquement leur voix en » la faisant sortir peu-à-peu et en lui donnant » l'essor comme par degré, afin de ne pas offenser

cipoit du chant, observassent des tenues égales sur chaque syllabe : cette manière de prononcer n'eût pas assez imité le caractère du langage d'action. Les sons, dans la naissance des langues, se succédoient donc, les uns avec une rapidité extrême, les autres avec une grande lenteur. De-là l'origine de ce que les Grammairiens appellent *quantité*, ou de la différence sensible des longues et des brèves. La quantité et la prononciation par des intervalles distincts ont subsisté ensemble, et se sont altérées à-peu-près avec la même proportion.

» ses organes en les déployant précipitamment et » avec violence. Ils observoient même de se tenir » couchés durant cet exercice. Après avoir joué, » ils s'asseyoient, et dans cette posture ils re» plioient, pour ainsi dire, les organes de leur » voix en respirant sur le ton le plus haut où » ils fussent montés en déclamant, et en respi» rant ensuite successivement sur tous les autres » tons, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin parvenus au » ton le plus bas où ils fussent descendus ». Si la déclamation n'avoit pas été un chant où tous les tons devoient entrer, les comédiens auroient-ils eu la précaution d'exercer chaque jour leur voix sur toute la suite des tons qu'elle pouvoit former.

Enfin « les écrits des anciens, comme le dit en-

La prosodie des Romains approchoit encore du chant; aussi leurs mots étoient-ils composés de syllabes fort inégales : chez nous la quantité ne s'est conservée qu'autant que les foibles inflexions de notre voix l'ont rendu nécessaire.

§. 26. Comme les inflexions par des intervalles sensibles avoient amené l'usage d'une déclamation chantante, l'inégalité marquée des syllabes y ajouta une différence de temps et de mesure. La déclamation des anciens eut donc les deux choses qui caractérisent le chant, je veux dire, la modulation et le mouvement.

» core l'abbé du Bos, même tome, pag. 262, » sont remplis de faits qui prouvent que leur attention sur tout ce qui pouvoit servir à fortifier ou » bien embellir la voix, alloit jusqu'à la superstition. On peut voir, dans le troisième chapitre de » l'onzième livre de Quintilien, que, par rapport » à tout genre d'éloquence, les anciens avoient fait » de profondes réflexions sur la nature de la voix » humaine, et sur toutes les pratiques propres à la » fortifier en l'exerçant. L'art d'enseigner à fortifier et à ménager sa voix devint même une profession particulière ». Une déclamation qui étoit l'effet de tant de soins et de tant de réflexions pouvoit-elle être aussi simple que la nôtre ?

Le mouvement est l'ame de la musique: aussi voyons-nous que les anciens le jugeoient absolument nécessaire à leur déclamation. Il y avoit sur leurs théâtres un homme qui le marquoit en frappant du pied, et le comédien étoit aussi astreint à la mesure, que le musicien et le danseur le sont aujourd'hui. Il est évident qu'une pareille déclamation s'éloigneroit trop de notre manière de prononcer, pour nous paroître naturelle. Bien loin d'exiger qu'un acteur suive un certain mouvement, nous lui défendons de faire sentir la mesure de nos vers, ou même nous voulons qu'il la rompe assez pour paroître s'exprimer en prose. Tout confirme donc que la prononciation des anciens dans le discours familier approchoit si fort du chant, que leur déclamation étoit un chant proprement dit.

§. 27. On remarque tous les jours, dans nos spectacles, que ceux qui chantent ont bien de la peine à faire entendre distinctement les paroles. On me demandera sans doute si la déclamation des anciens étoit sujette au même inconvénient. Je réponds

que non, et j'en trouve la raison dans le caractère de leur prosodie.

Notre langue ayant peu de quantité, nous sommes satisfaits du musicien, pourvu qu'il fasse brèves les syllabes brèves, et longues les syllabes longues. Ce rapport observé, il peut d'ailleurs les abréger ou les alonger à son gré; faire, par exemple, une tenue d'unem esure, de deux, de trois, sur une même syllabe. Le défaut d'accent prosodique lui donne encore autant de liberté, car il est le maître de faire baisser ou élever la voix sur un même son : il n'a que son goût pour règle. De tout cela, il doit naturellement en résulter quelque confusion dans les paroles mises en chant.

A Rome, le musicien qui composoit la déclamation des pièces dramatiques, étoit obligé de se conformer en tout à la prosodie. Il ne lui étoit pas libre d'alonger une syllabe brève au-delà d'un temps, ni une longue au-delà de deux; le peuple même l'eût sifflé. L'accent prosodique déterminoit souvent s'il devoit passer à un son plus élevé ou à un son plus grave; il ne lui laissoit pas le choix. Enfin il étoit autant de

son devoir de conformer le mouvement du chant à la mesure du vers, qu'à la pensée qui y étoit exprimée. C'est ainsi que la déclamation, en se conformant à une prosodie qui avoit des règles plus fixes que la nôtre, concouroit, quoique chantante, à faire entendre les paroles distinctement.

§. 28. Il ne faudroit pas se représenter la déclamation des anciens d'après nos récitatifs; le chant n'en étoit pas si musical. Quant à nos récitatifs, nous ne les avons si fort chargés de musique que parce que, quelque simples qu'ils eussent été, ils n'auroient jamais pu nous paroître naturels. Voulant introduire le chant sur nos théâtres, et voyant qu'il ne pouvoit se rapprocher assez de notre prononciation ordinaire, nous avons pris le parti de le charger, pour nous dédommager par ses agrémens, de ce qu'il ôtoit, non à la nature, mais à une habitude que nous prenons pour elle. Les Italiens ont un récitatif moins musical que le nôtre. Accoutumés à accompagner leurs discours de beaucoup plus de mouvement que nous, et à une prononciation qui recherche autant les accens que la nôtre les

évite, une musique peu composée leur a paru assez naturelle. C'est pourquoi ils l'emploient, par préférence, dans les morceaux qui demanderoient d'être déclamés. Notre récitatif perdroit par rapport à nous, s'il devenoit plus simple, parce qu'il auroit moins d'agrémens, sans être plus naturel à notre égard : et celui des Italiens perdroit par rapport à eux, s'il le devenoit moins, parce qu'il ne gagneroit pas du côté des agrémens ce qu'il auroit perdu du côté de la nature, ou plutôt de ce qui leur paroît tel. On peut conclure que les Italiens et les Français doivent s'en tenir chacun à leur manière, et qu'ils ont, à ce sujet, également tort de se critiquer.

§. 29. Je trouve encore, dans la prosodie des anciens, la raison d'un fait que personne, je pense, n'a expliqué. Il s'agit de savoir comment les orateurs Romains qui haranguoient dans la place publique, pouvoient être entendus de tout le peuple.

Les sons de notre voix se portent facilement aux extrémités d'une place d'assez grande étendue; toute la difficulté est d'empêcher qu'on ne les confonde; mais cette

difficulté doit être moins grande, à proportion que, par le caractère de la prosodie d'une langue, les syllabes de chaque mot se distinguent d'une manière plus sensible. Dans le latin, elles différoient par la qualité du son, par l'accent qui, indépendamment du sens, exigeoit que la voix s'élevât ou s'abaissât, et par la quantité: nous manquons d'accens, notre langue n'a presque point de quantité, et beaucoup de nos syllabes sont muettes. Un Romain pouvoit donc se faire entendre distinctement dans une place où un Français ne le pourroit que difficilement, et peut-être point du tout.

CHAPITRE IV.

Des progrès que l'art du geste a faits chez les anciens.

§. 30. Tout le monde connoît aujourd'hui les progrès que l'art du geste avoit faits chez les anciens, et principalement chez les Romains. L'abbé du Bos a recueilli ce que les auteurs de l'antiquité nous ont conservé de plus curieux sur cette matière; mais personne n'a donné la raison de ces progrès. C'est pourquoi les spectacles des anciens paroissent des merveilles qu'on ne peut comprendre, et que pour cela on a quelquefois bien de la peine à garantir du ridicule que nous donnons volontiers à tout ce qui est contraire à nos usages. L'abbé du Bos, voulant en prendre la défense, fait remarquer les dépenses immenses des Grecs et des Romains pour la représentation de leurs pièces dramatiques, et les progrès qu'ils ont faits dans la poésie, l'art ora-

toire, la peinture, la sculpture et l'architecture. Il en conclut que le préjugé doit leur être favorable par rapport aux arts qui ne laissent point de monumens; et, si nous l'en voulons croire, nous donnerions, aux représentations de leurs pièces dramatiques, les mêmes louanges que nous donnons à leurs bâtimens et à leurs écrits. Je pense que, pour goûter ces sortes de représentations, il faudroit y être préparé par des coutumes bien éloignées de nos usages; mais, en conséquence de ces coutumes, les spectacles des anciens méritoient d'être applaudis, et pouvoient même être supérieurs aux nôtres : c'est ce que je vais essayer d'expliquer dans ce chapitre et dans le suivant.

§. 31. Si, comme je l'ai dit, il est naturel à la voix de varier ses inflexions, à proportion que les gestes le sont davantage, il est également naturel à des hommes, qui parlent une langue dont la prononciation approche beaucoup du chant, d'avoir un geste plus varié : ces deux choses doivent aller ensemble. En effet, si nous remarquons dans la prosodie des

Grecs et des Romains quelques restes du caractère du langage d'action, nous devons, à plus forte raison, en apercevoir dans les mouvemens dont ils accompagnoient leurs discours. Dès-là nous voyons que leurs gestes pouvoient être assez marqués pour être appréciés. Nous n'aurons donc plus de peine à comprendre qu'ils leur aient prescrit des règles, et qu'il aient trouvé le secret de les écrire en notes. Aujourd'hui cette partie de la déclamation est devenue aussi simple que les autres. Nous ne faisons cas d'un acteur qu'autant qu'en variant foiblement ses gestes, il a l'art d'exprimer toutes les situations de l'ame, et nous le trouvons forcé, pour peu qu'il s'écarte trop de notre gesticulation ordinaire. Nous ne pouvons donc plus avoir de principes certains pour régler toutes les attitudes et tous les mouvemens qui entrent dans la déclamation; et les observations qu'on peut faire à ce sujet, se bornent à des cas particuliers.

§. 32. Les gestes étant réduits en art, et notés, il fut facile de les asservir au mouvement et à la mesure de la déclamation

mation : c'est ce que firent les Grecs et les Romains. Ceux-ci allèrent même plus loin : ils partagèrent le chant et les gestes entre deux acteurs. Quelque extraordinaire que cet usage puisse paroître, nous voyons comment, par le moyen d'un mouvement mesuré, un comédien pouvoit varier à propos ses attitudes, et les accorder avec le récit de celui qui déclamoit, et pourquoi on étoit aussi choqué d'un geste fait hors de mesure, que nous le sommes des pas d'un danseur, lorsqu'il ne tombe pas en cadence.

§. 33. La manière, dont s'introduisit l'usage de partager le chant et les gestes entre deux acteurs, prouve combien les Romains aimoient une gesticulation qui seroit outrée à notre égard. On rapporte que le poëte Livius Andronicus, qui jouoit dans une de ses pièces, s'étant enroué à répéter plusieurs fois des endroits que le peuple avoit goûtés, fit trouver bon qu'un esclave récitât les vers, tandis qu'il feroit lui-même les gestes. Il mit d'autant plus de vivacité dans son action, que ses forces n'étoient point partagées; et son jeu ayant

été applaudi, cet usage prévalut dans les monologues. Il n'y eut que les scènes dialoguées, où le même comédien continua de se charger de faire les gestes et de réciter. Des mouvemens qui demandoient toute la force d'un homme seroient-ils applaudis sur nos théâtres?

§. 34. L'usage de partager la déclamation conduisoit naturellement à découvrir l'art des pantomimes : il ne restoit qu'un pas à faire ; il suffisoit que l'acteur, qui s'étoit chargé des gestes, parvînt à y mettre tant d'expression que le rôle de celui qui chantoit parût inutile ; c'est ce qui arriva. Les plus anciens écrivains, qui ont parlé des pantomimes, nous apprennent que les premiers qui parurent, s'essayoient sur les monologues, qui étoient, comme je viens de le dire, les scènes où la déclamation étoit partagée. On vit naître ces comédiens sous Auguste, et bientôt ils furent en état d'exécuter des pièces entières. Leur art étoit, par rapport à notre gesticulation, ce qu'étoit, par rapport à notre déclamation, le chant des pièces qui se récitoient. C'est ainsi que, par un long circuit, on parvint

à imaginer, comme une invention nouvelle, un langage qui avoit été le premier que les hommes eussent parlé, ou qui du moins n'en différoit que parce qu'il étoit propre à exprimer un plus grand nombre de pensées.

§. 35. L'art des pantomimes n'auroit jamais pris naissance chez des peuples tels que nous. Il y a trop loin de l'action peu marquée dont nous accompagnons nos discours aux mouvemens animés, variés et caractérisés de ces sortes de comédiens. Chez les Romains, ces mouvemens étoient une partie du langage, et sur-tout de celui qui étoit usité sur leurs théâtres. On avoit fait trois recueils de gestes, un pour la tragédie, un autre pour la comédie, et un troisième pour des pièces dramatiques, qu'on appeloit *Satires*. C'est-là que Pylade et Bathille, les premiers pantomimes que Rome ait vus, puisèrent les gestes propres à leur art. S'ils en inventèrent de nouveaux, il les firent sans doute dans l'analogie de ceux que chacun connoissoit déjà.

§. 36. La naissance des pantomimes, amenée naturellement par les progrès que

les comédiens avoient faits dans leur art; leurs gestes pris dans les recueils qui avoient été faits pour les tragédies, les comédies et les satires; et le grand rapport qui se trouve entre une gesticulation fort caractérisée, et des inflexions de voix variées d'une manière fort sensible, sont une nouvelle confirmation de ce que j'ai dit sur la déclamation des anciens. Si d'ailleurs on remarque que les pantomimes ne pouvoient s'aider des mouvemens du visage, parce qu'ils jouoient masqués, comme les autres comédiens, on jugera combien leurs gestes devoient être animés, et combien, par conséquent, la déclamation des pièces, d'où il les avoient empruntés, devoit être chantante.

§. 37. Le défi que Cicéron et Roscius se faisoient quelquefois, nous apprend quelle étoit déjà l'expression des gestes, même avant l'établissement des pantomimes. Cet orateur prononçoit une période qu'il venoit de composer, et le comédien en rendoit le sens par un jeu muet. Cicéron en changeoit ensuite les mots ou le tour, de manière que le sens n'en étoit point énervé; et Roscius également l'exprimoit par de

nouveaux gestes. Or je demande si de pareils gestes auroient pu s'allier avec une déclamation aussi simple que la nôtre.

§. 38. L'art des pantomimes charma les Romains dès sa naissance, il passa dans les provinces les plus éloignées de la capitale, et il subsista aussi long-temps que l'Empire. On pleuroit à leurs représentations, comme à celles des autres comédiens : elles avoient même l'avantage de plaire beaucoup plus, parce que l'imagination est plus vivement affectée d'un langage qui est tout en action. Enfin la passion pour ce genre de spectacle vint au point que, dès les premières années du règne de Tibère, le sénat fut obligé de faire un réglement pour défendre aux sénateurs de fréquenter les écoles des pantomimes, et aux chevaliers Romains de leur faire cortège dans les rues.

« L'art des pantomimes, dit avec raison » l'abbé du Bos (1), auroit eu plus de peine » à réussir parmi les nations septentrio» nales de l'Europe, dont l'action natu-

(1) Réfl. Crit., tom. III, sect. XVI, pag. 284.

» relle n'est pas fort éloquente, ni assez
» marquée pour être reconnue bien faci-
» lement lorsqu'on la voit sans entendre
» le discours dont elle doit être l'accom-
» pagnement naturel..... Mais.... les
» conversations de toute espèce sont plus
» remplies de démonstrations, elles sont
» bien plus parlantes aux yeux, s'il est
» permis d'user de cette expression, en
» Italie que dans nos contrées. Un Ro-
» main qui veut bien quitter la gravité de
» son maintien étudié, et qui laisse agir
» sa vivacité naturelle, est fertile en gestes;
» il est fécond en démonstrations, qui si-
» gnifient presqu'autant que des phrases
» entières. Son action rend intelligibles
» bien des choses que notre action ne fe-
» roit pas deviner; et ses gestes sont en-
» core si marqués, qu'ils sont faciles à
» reconnoître lorsqu'on les revoit. Un Ro-
» main qui veut parler en secret à son ami
» d'une affaire importante, ne se contente
» pas de ne se point mettre à portée d'être
» entendu; il a encore la précaution de
» ne se point mettre à portée d'être vu,

» craignant, avec raison, que ses gestes
» et que les mouvemens de son visage ne
» fassent deviner ce qu'il va dire.

» On remarquera que la même vivacité
» d'esprit, que le même feu d'imagination
» qui fait faire, par un mouvement na-
» turel, des gestes animés, variés, expres-
» sifs et caractérisés, en fait encore com-
» prendre facilement la signification, lors-
» qu'il est question d'entendre le sens
» des gestes des autres. On entend faci-
» lement un langage qu'on parle... Joi-
» gnons à ces remarques la réflexion qu'on
» fait ordinairement, qu'il y a des nations
» dont le naturel est plus sensible que celui
» d'autres nations, et l'on n'aura pas de
» peine à comprendre que des comédiens
» qui ne parloient point, pussent toucher
» infiniment des Grecs et des Romains,
» dont ils imitoient l'action naturelle ».

§. 39. Les détails de ce chapitre et du précédent démontrent que la déclamation des anciens différoit de la nôtre en deux manières : par le chant qui faisoit que le comédien étoit entendu de ceux qui en étoient le plus éloignés; par les gestes qui,

étant plus variés et plus animés étoient distingués de plus loin. C'est ce qui fit qu'on put bâtir des théâtres assez vastes pour que le peuple assistât au spectacle. Dans l'éloignement où étoit la plus grande partie des spectateurs, le visage des comédiens ne pouvoit être vu distinctement ; et cette raison empêcha d'éclairer la scène autant qu'on le fait aujourd'hui : on introduisit même l'usage des masques. Ce fut peut-être d'abord pour cacher quelque défaut ou quelques grimaces : mais, dans la suite, on s'en servit pour augmenter la force de la voix, et pour donner à chaque personnage la physionomie que son caractère paroissoit demander. Par là les masques avoient de grands avantages : leur unique inconvénient étoit de dérober l'expression du visage ; mais ce n'étoit que pour une petite partie des spectateurs, et l'on ne devoit pas y faire attention.

Aujourd'hui la déclamation est devenue plus simple, et l'acteur ne peut se faire entendre d'aussi loin. D'ailleurs les gestes sont moins variés et moins caractérisés. C'est sur le visage, c'est dans ses yeux, que

le bon comédien se pique d'exprimer les sentimens de son ame. Il faut donc qu'il soit vu de près et sans masque. Aussi nos salles de spectacles sont-elles beaucoup plus petites, et beaucoup mieux éclairées que les théâtres des anciens. Voilà comment la prosodie, en prenant un nouveau caractère, a occasionné des changemens jusques dans des choses qui paroissent, au premier coup-d'œil, n'y avoir point de rapport.

§. 40. De la différence qui se trouve entre notre manière de déclamer et celle des anciens, il faut conclure qu'il est aujourd'hui bien plus difficile d'exceller dans cet art, que de leur temps. Moins nous permettons d'écart dans la voix et dans le geste, plus nous exigeons de finesse dans le jeu. Aussi m'a-t-on assuré que les bons comédiens sont plus communs en Italie qu'en France. Cela doit être, mais il faut l'entendre relativement au goût des deux nations. Baron, pour les Romains, eût été froid; Roscius, pour nous, seroit un forcené.

§. 41. L'amour de la déclamation étoit la passion favorite des Romains; la plupart, dit l'abbé du Bos, étoient devenus

des déclamateurs (1). La cause en est sensible, sur-tout dans les temps de la république. Alors le talent de l'éloquence étoit le plus cher à un citoyen, parce qu'il ouvroit le chemin aux plus grandes fortunes. On ne pouvoit donc manquer de cultiver la déclamation, qui en est une partie si essentielle. Cet art fut un des principaux objets de l'éducation; et il fut d'autant plus aisé de l'apprendre aux enfans, qu'il avoit ses règles fixes comme aujourd'hui la danse et la musique. Voilà une des principales causes de la passion des anciens pour les sepctacles.

Le bon goût de la déclamation passa jusque chez le peuple qui assis oit aux représentations des pièces de théâtre. Il s'accoutuma facilement à une manière de réciter, qui ne différoit de celle qui lui étoit naturelle, que parce qu'elle suivoit des règles qui en augmentoient l'expression. Ainsi, il apporta dans la connoissance de sa langue une délicatesse, dont nous ne

---

(1) Tom. III, sect. XV.

voyons aujourd'hui des exemples que parmi les gens du monde.

§. 42. Par une suite des changemens arrivés dans la prosodie, la déclamation est devenue si simple, qu'on ne peut plus lui donner de règles. Ce n'est presque qu'une affaire d'instinct ou de goût. Elle ne peut faire chez nous partie de l'éducation, et elle est négligée au point que nous avons des orateurs qui ne paroissent pas croire qu'elle soit une partie essentielle de leur art : chose qui eût paru aussi inconcevable aux anciens, que ce qu'ils ont fait de plus étonnant peut l'être à notre égard. N'ayant pas cultivé la déclamation de bonne heure, nous ne courons pas aux spectacles avec le même empressement qu'eux, et l'éloquence a moins de pouvoir sur nous. Les discours oratoires qu'ils nous ont laissés, n'ont conservé qu'une partie de leur expression. Nous ne connoissons ni le ton ni le geste dont ils étoient accompagnés, et qui devoient agir si puissamment sur l'ame des auditeurs (1). Ainsi, nous sentons foi-

(1) » N'a-t-on pas vu souvent, dit Cicéron » *Traité de l'Orateur*, des orateurs médiocres

blement la force des foudres de Démosthènes, et l'harmonie des périodes de Cicéron.

» remporter tout l'honneur et tout le prix de l'éloquence par la seule dignité de l'action, tandis » que des orateurs, d'ailleurs très-savans, passoient » pour médiocres, parce qu'ils étoient dénués des » graces de la prononciation; de sorte que Démosthènes avoit raison de donner à l'action le premier, le second et le troisième rang. Car si l'éloquence n'est rien sans ce talent, et si l'action, » quoique dépourvue d'éloquence, a tant de force » et d'efficace, ne faut-il pas convenir qu'elle est » d'une extrême importance dans le discours public ». Il falloit que la manière de déclamer des anciens eût bien plus de force que la nôtre, pour que Démosthènes et Cicéron, qui excelloient dans les autres parties, aient jugé que, sans l'action, l'éloquence n'est rien. Nos orateurs, d'aujourd'hui, n'adopteroient pas ce jugement : aussi M. l'abbé Colin dit-il qu'il y a de l'exagération dans la pensée de Démosthènes. Si cela étoit, pourquoi Cicéron l'approuveroit-il sans y mettre de restriction?

CHAPITRE V.

De la musique.

Jusqu'ici j'ai été obligé de supposer que la musique étoit connue des anciens : il est à propos d'en donner l'histoire, du moins en tant que cet art fait partie du langage.

§. 43. Dans l'origine des langues, la prosodie étant fort variée, toutes les inflexions de la voix lui étoient naturelles. Le hasard ne pouvoit donc manquer d'y amener quelquefois des passages dont l'oreille étoit flattée. On les remarqua, et l'on se fit une habitude de les répéter : telle est la première idée qu'on eut de l'harmonie.

§. 44. L'ordre diatonique, c'est-à-dire, celui où les sons se succèdent par tons et demi-tons, paroît aujourd'hui si naturel, qu'on croiroit qu'il a été connu le premier ; mais si nous trouvons des sons dont les rapports soient beaucoup plus sensibles,

nous aurons droit d'en conclure que la succession en a été remarquée auparavant.

Puisqu'il est démontré que la progression par tierce, par quinte et par octave, tient immédiatement au principe où l'harmonie prend son origine, c'est-à-dire, à la résonnance des corps sonores, et que l'ordre diatonique s'engendre de cette progression; c'est une conséquence que les rapports des sons doivent être bien plus sensibles dans la succession harmonique que dans l'ordre diatonique. Celui-ci en s'éloignant du principe de l'harmonie, ne peut conserver des rapports entre les sons, qu'autant qu'ils lui sont transmis par la succession qui l'engendre. Par exemple, *re*, dans l'ordre diatonique, n'est lié à *ut*, que parce qu'*ut*, *re*, est produit par la progression *ut*, *sol*; et la liaison de ces deux derniers a son principe dans l'harmonie des corps sonores, dont ils font partie. L'oreille confirme ce raisonnement; car elle sent mieux le rapport des sons *ut*, *mi*, *sol*, *ut*, que celui des sons *ut*, *re*, *mi*, *fa* Les intervalles harmoniques ont donc été remarqués les premiers.

Il y a encore ici des progrès à observer; car les sons harmoniques formant des intervalles plus ou moins faciles à entonner, et ayant des rapports plus ou moins sensibles, il n'est pas naturel qu'ils aient été aperçus et saisis aussitôt les uns que les autres. Il est donc vraisemblable qu'on n'a eu cette progression entière *ut, mi, sol, ut,* qu'après plusieurs expériences. Celle-là connue, on en fit d'autres sur le même modèle telles que *sol, si, re, sol.* Quant à l'ordre diatonique, on ne le découvrit que peu à peu et qu'après beaucoup de tâtonnemens, puisque la génération n'en a été montrée que de nos jours (1).

§. 45. Les premiers progrès de cet art ont donc été le fruit d'une longue expérience. On en a multiplié les principes, tant qu'on n'en a pas connu les véritables. M. Rameau est le premier qui ait vu l'origine de toute l'harmonie dans la résonnance des corps sonores et qui ait rappelé la théorie de cet art à un seul principe. Les Grecs, dont

(1) Voyez la Génération Harmonique de M. Rameau.

on vante si fort la musique, ne connoissoient point, non plus que les Romains, la composition à plusieurs parties. Il est cependant vraisemblable qu'ils ont de bonne heure pratiqué quelques accords, soit que le hasard les leur eût fait remarquer à la rencontre de deux voix, soit qu'en pinçant en même-temps deux cordes d'un instrument, ils en eussent senti l'harmonie.

§. 46. Les progrès de la musique ayant été aussi lents, on fut long-temps avant de songer à la séparer des paroles : elle eût paru tout-à-fait dénuée d'expression. D'ailleurs la prosodie s'étant saisie de tous les tons que la voix peut former, et ayant seule fourni l'occasion de remarquer leur harmonie, il étoit naturel de ne regarder la musique que comme un art qui pouvoit donner plus d'agrément ou plus de force au discours. Voilà l'origine du préjugé des anciens qui ne vouloient pas qu'on la séparât des paroles. Elle fut, à-peu-près, à l'égard de ceux chez qui elle prit naissance, ce qu'est la déclamation parrapport à nous : elle apprenoit à régler la voix, au lieu qu'auparavant on la conduisoit au hasard. Il

devoit paroître aussi ridicule de séparer le chant des paroles, qu'il le seroit aujourd'hui de séparer de nos vers les sons de notre déclamation.

§. 47. Cependant la musique se perfectionna : peu-à-peu elle parvint à égaler l'expression des paroles : ensuite elle tenta de la surpasser. C'est alors qu'on put s'appercevoir qu'elle étoit par elle-même susceptible de beaucoup d'expression. Il ne devoit donc plus paroître ridicule de la séparer des paroles. L'expression que les sons avoient dans la prosodie qui participoit du chant, celle qu'ils avoient dans la déclamation qui étoit chantante, préparoient celle qu'ils devoient avoir lorsqu'ils seroient entendus seuls. Deux raisons assurèrent même le succès à ceux qui, avec quelque talent, s'essayèrent dans ce nouveau genre de musique. La première, c'est que sans doute ils choisissoient les passages auxquels, par l'usage de la déclamation, on étoit accoutumé d'attacher une certaine expression, ou que du moins ils en imaginoient desemblables. La seconde, c'est l'étonnement que, dans sa nouveauté, cette musique ne pouvoit man-

quer de produire. Plus on étoit surpris, plus on devoit se livrer à l'impression qu'elle pouvoit occasionner. Aussi vit-on ceux qui étoient moins difficiles à émouvoir, passer successivement, par la force des sons, de la joie à la tristesse, ou même à la fureur. A cette vue, d'autres qui n'auroient point été remués, le furent presque également. Les effets de cette musique devinrent le sujet des conversations, et l'imagination s'échauffoit au seul récit qu'on en entendoit faire. Chacun vouloit en juger par soi-même; et les hommes, aimant communément à voir confirmer les choses extraordinaires, venoient entendre cette musique avec les dispositions les plus favorables. Elles répéta donc souvent les mêmes miracles.

§. 48. Aujourd'hui notre prosodie et notre déclamation sont bien loin de préparer les effets que notre musique devroit produire. Le chant n'est pas, à notre égard, un langage aussi familier qu'il l'étoit pour les anciens; et la musique, séparée des paroles, n'a plus cet air de nouveauté, qui seul peut beaucoup sur l'imagination. D'ail-

leurs, au moment où elle s'exécute, nous gardons tout le sang-froid dont nous sommes capables, nous n'aidons point le musicien à nous en retirer, et les sentimens que nous éprouvons naissent uniquement de l'action des sons sur l'oreille. Mais les sentimens de l'ame sont ordinairement si foibles, quand l'imagination ne réagit pas elle-même sur les sens, qu'on ne devroit pas être surpris que notre musique ne produisît pas des effets aussi surprenans que celle des anciens. Il faudroit, pour juger de son pouvoir, en exécuter des morceaux devant des hommes qui auroient beaucoup d'imagination, pour qui elle auroit le mérite de la nouveauté, et dont la déclamation, faite d'après une prosodie qui participeroit du chant, seroit elle-même chantante. Mais cette expérience seroit inutile, si nous étions aussi portés à admirer les choses qui sont proches de nous, que celles qui s'en éloignent.

§. 49. Le chant fait pour des paroles est aujourd'hui si différent de notre prononciation ordinaire et de notre déclamation, que l'imagination a bien de la peine à se prêter à l'illusion de nos tragédies mises en

musique. D'un autre côté les Grecs étoient bien plus sensibles que nous, parce qu'ils avoient l'imagination plus vive. Enfin, les musiciens prenoient les momens les plus favorables pour les émouvoir. Alexandre, par exemple, étoit à table, et comme le remarque M. Burette (1), il étoit vraisemblablement échauffé par les fumées du vin, quand une musique propre à inspirer la fureur, lui fit prendre ses armes. Je ne doute pas que nous n'ayons des soldats à qui le seul bruit des tambours et des trompettes en feroit faire autant. Ne jugeons donc pas de la musique des anciens par les effets qu'on lui attribue, mais jugeons-en par les instrumens dont ils avoient l'usage, et l'on aura lieu de présumer qu'elle devoit être inférieure à la nôtre.

§. 50. On peut remarquer que la musique, séparée des paroles, a été préparée chez les Grecs par des progrès semblables à ceux auxquels les Romains ont dû l'art des pantomimes; et que ces deux arts ont, à leur naissance, causé la même surprise

(1) Hist. de l'acad. des Belles-Lettres, tom. 5.

chez ces deux peuples, et produit des effets aussi surprenans. Cette conformité me paroît curieuse, et propre à confirmer mes conjectures.

§. 51. Je viens de dire, d'après tous ceux qui ont écrit sur cette matière, que les Grecs avoient l'imagination plus vive que nous. Mais je ne sais si la vraie raison de cette différence est connue : il me semble au moins qu'on a tort de l'attribuer uniquement au climat. En supposant que celui de la Grèce se fût toujours conservé tel qu'il étoit, l'imagination de ses habitans devoit, peu-à-peu, s'affoiblir. On va voir que c'est un effet naturel des changemens qui arrivent au langage.

J'ai remarqué ailleurs (1) que l'imagination agit bien plus vivement dans des hommes qui n'ont point encore l'usage des signes d'institution : par conséquent, le langage d'action étant immédiatement l'ouvrage de cette imagination, il doit avoir plus de feu. En effet, pour ceux à qui il est familier, un seul geste équivaut sou-

(1) Première partie, §. 21.

vent à une longue phrase. Par la même raison, les langues faites sur le modèle de ce langage, doivent être les plus vives; et les autres doivent perdre de leur vivacité, à proportion que, s'éloignant davantage de ce modèle, elles en conservent moins le caractère. Or, ce que j'ai dit sur la prosodie, fait voir que, par cet endroit, la langue grecque se ressentoit plus qu'aucune autre des influences du langage d'action; et ce que je dirai sur les inversions, prouvera que ce n'étoit pas là les seuls effets de cette influence. Cette langue étoit donc très-propre à exercer l'imagination. La nôtre, au contraire, est si simple dans sa construction et dans sa prosodie, qu'elle ne demande presque que l'exercice de la mémoire. Nous nous contentons, quand nous parlons des choses, d'en rappeler les signes, et nous en réveillons rarement les idées. Ainsi l'imagination moins souvent remuée, devient naturellement plus difficile à émouvoir. Nous devons donc l'avoir moins vive que les Grecs.

§. 52. La prévention pour la coutume a été, de tout temps, un obstacle aux pro-

grès des arts: la musique s'en est sur-tout ressentie. Six cents ans avant J. C. Timothée fut banni de Sparte par un décret des Éphores, pour avoir, au mépris de l'ancienne musique, ajouté trois cordes à la lyre; c'est-à-dire, pour avoir voulu la rendre propre à exécuter des chants plus variés et plus étendus: tels étoient les préjugés de ces temps-là. Nous en avons de semblables, on en aura encore après nous, sans jamais se douter qu'ils puissent un jour être trouvés ridicules. Lulli, que nous jugeons aujourd'hui si simple et si naturel, a paru outré dans son temps. On disoit que, par ses airs de ballets, il corrompoit la danse, et qu'il en alloit faire un *baladinage*. « Il y a six-vingts ans, dit l'abbé » du Bos, que les chants qui se compo- » soient en France n'étoient, générale- » ment parlant, qu'une suite de notes » longues.... et.... il y a quatre-vingts » ans que le mouvement de tous les airs de » ballet étoit un mouvement lent, et leur » chant, s'il est permis d'user de cette » expression, marchoit posément, même » dans sa plus grande gaieté ». Voilà la

musique que regrettoient ceux qui blâmoient Lulli.

§. 53. La musique est un art où tout le monde se croit en droit de juger, et où, par conséquent, le nombre des mauvais juges est bien grand. Il y a, sans doute, dans cet art, comme dans les autres, un point de perfection dont il ne faut pas s'écarter : voilà le principe ; mais qu'il est vague ! Qui, jusqu'ici, a déterminé ce point ? et s'il ne l'est pas, à qui est-ce à le reconnoître ? Est-ce aux oreilles peu exercées, parce qu'elles sont en plus grand nombre ? Il y a donc eu un temps où la musique de Lulli a été justement condamnée. Est-ce aux oreilles savantes, quoiqu'en petit nombre ? Il y a donc aujourd'hui une musique qui n'en est pas moins belle, pour être différente de celle de Lulli.

Il devoit arriver à la musique d'être critiquée à mesure qu'elle se perfectionneroit davantage, sur-tout si les progrès en étoient considérables et subits : car alors elle ressemble moins à ce qu'on est accoutumé d'entendre. Mais commence-t-on à

se

se la rendre familière, on la goûte et elle n'a plus que le préjugé contre elle.

§. 54. Nous ne saurions connoître quel étoit le caractère de la musique instrumentale des anciens, je me bornerai à faire quelques conjectures sur le chant de leur déclamation.

Il s'écartoit vraisemblablement de leur prononciation ordinaire à-peu-près comme notre déclamation s'éloigne de la nôtre, et se varioit également selon le caractère des pièces et des scènes. Il devoit être aussi simple dans la comédie que la prosodie le permettoit. C'étoit la prononciation ordinaire qu'on n'avoit altérée qu'autant qu'il avoit fallu pour en apprécier les sons, et pour conduire la voix par des intervalles certains.

Dans la tragédie, le chant étoit plus varié et plus étendu, et principalement dans les monologues auxquels on donnoit le nom de *cantiques*. Ce sont ordinairement les scènes les plus passionnées; car il est naturel que le même personnage, qui se contraint dans les autres, se livre, quand il est seul, à toute l'impétuosité des sen-

timens qu'il éprouve. C'est pourquoi les poëtes romains faisoient mettre les monologues en musique par des musiciens de profession. Quelquefois même ils leur laissoient le soin de composer la déclamation du reste de la pièce. Il n'en étoit pas de même chez les Grecs ; les poëtes y étoient musiciens, et ne confioient ce travail à personne.

Enfin, dans les chœurs, le chant étoit plus chargé que dans les autres scènes : c'étoient les endroits où le poëte donnoit le plus d'essor à son génie ; il n'est pas douteux que le musicien ne suivît son exemple. Ces conjectures se confirment par les différentes sortes d'instrumens dont on accompagnoit la voix des acteurs ; car ils avoient une portée plus ou moins étendue selon le caractère des paroles.

Nous ne pouvons pas nous représenter les chœurs des anciens par ceux de nos opéra. La musique en étoit bien différente, puisqu'ils ne connoissoient pas la composition à plusieurs parties ; et les danses étoient peut-être encore plus éloignées de ressembler à nos ballets. « Il est facile de

» concevoir, dit l'abbé du Bos, qu'elles
» n'étoient autre chose que les gestes et
» les démonstrations que les personnages
» des chœurs faisoient pour exprimer leurs
» sentimens, soit qu'ils parlassent, soit
» qu'ils témoignassent, par un jeu muet,
» combien ils étoient touchés de l'événe-
» ment auquel ils devoient s'intéresser.
» Cette déclamation obligeoit souvent les
» chœurs à marcher sur la scène; et comme
» les évolutions, que plusieurs personnes
» font en même-temps, ne se peuvent faire
» sans avoir été concertées auparavant,
» quand on ne veut pas qu'elles dégénè-
» rent en une foule, les anciens avoient
» prescrit certaines règles aux démarches
» des chœurs ». Sur des théâtres aussi vastes que ceux des anciens, ces évolutions pouvoient former des tableaux bien propres à exprimer les sentimens dont le chœur étoit pénétré.

§. 55. L'art de noter la déclamation, et de l'accompagner d'un instrument, étoit connu à Rome dès les premiers temps de la république. La déclamation y fut, dans les commencemens, assez simple: mais par la

suite, le commerce des Grecs y amena des changemens. Les Romains ne purent résister aux charmes de l'harmonie et de l'expression de la langue de ce peuple. Cette nation polie devint l'école où ils se formèrent le goût pour les lettres, les arts et les sciences : et la langue Latine se conforma au caractère de la langue Grecque, autant que son génie put le permettre.

Cicéron nous apprend que les accens qu'on avoit empruntés des étrangers, avoient changé, d'une manière sensible, la prononciation des Romains. Ils occasionnèrent, sans doute, de pareils changemens dans la musique des pièces dramatiques : l'un est une suite naturelle de l'autre. En effet, Horace et cet orateur remarquent que les instrumens qu'on employoit au théâtre de leur temps, avoient une portée bien plus étendue que ceux dont on s'étoit servi auparavant ; que l'acteur, pour les suivre, étoit obligé de déclamer sur un plus grand nombre de tons, et que le chant étoit devenu si pétulant qu'on n'en pouvoit observer la mesure qu'en s'agitant d'une manière violente. Je renvoie à ces passages, tels que

les rapporte l'abbé du Bos, afin qu'on juge si l'on peut les entendre d'une simple déclamation (1).

§. 56. Telle est l'idée qu'on peut se faire de la déclamation chantante et des causes qui l'ont introduite, ou qui l'ont fait varier. Il nous reste à rechercher les circonstances qui ont occasionné une déclamation aussi simple que la nôtre, et des spectacles si différens de ceux des anciens.

Le climat n'a pas permis aux peuples froids et flegmatiques du Nord de conserver les accens et la quantité que la nécessité avoit introduits dans la prosodie à la naissance des langues. Quand ces barbares eurent inondé l'empire romain et qu'ils en eurent conquis toute la partie occidentale, le latin, confondu avec leurs idiômes, perdit son caractère. Voilà d'où nous vient le défaut d'accent que nous regardons comme la principale beauté de notre prononciation: cette origine ne prévient pas en sa faveur. Sous l'empire de ces peuples grossiers, les

(1) Tom. 3, sect. X.

lettres tombèrent, les théâtres furent détruits, l'art des pantomimes, celui de noter la déclamation et de la partager entre deux comédiens, les arts qui concourent à la décoration des spectacles, tels que l'architecture, la peinture, la sculpture, et tous ceux qui sont subordonnés à la musique, périrent. A la renaissance des lettres, le génie des langues étoit si changé, et les mœurs si différentes, qu'on ne put rien comprendre à ce que les anciens rapportoient de leurs spectacles.

Pour concevoir parfaitement la cause de cette révolution, il ne faut que se rappeler ce que j'ai dit sur l'influence de la prosodie. Celle des Grecs et des Romains étoit si caractérisée qu'elle avoit des principes fixes, et si connus que le peuple même sans en avoir étudié les règles, étoit choqué des moindres défauts de prononciation. C'est-là ce qui fournit les moyens de faire un art de la déclamation et de l'écrire en notes: dès-lors cet art fit partie de l'éducation.

La déclamation ainsi perfectionnée, pro-

duisit l'art de partager le chant et les gestes entre deux comédiens, celui des pantomimes ; et étendant même son influence jusques sur la forme et la grandeur des théâtres, elle donna occasion, comme nous l'avons vu, de les faire assez vastes pour contenir une partie considérable du peuple.

Voilà l'origine du goût des anciens pour les spectacles, pour les décorations, et pour tous les arts qui y sont subordonnés, la musique, l'architecture, la peinture et la sculpture. Chez eux, il ne pouvoit presque pas y avoir de talens perdus, parce que chaque citoyen rencontroit, à tous momens, des objets propres à exercer son imagination.

Notre langue n'ayant presque point de prosodie, la déclamation n'a pu avoir de règles fixes, il nous a été impossible de la partager entre deux acteurs; celui des pantomimes a peu d'attraits pour nous, et les spectacles ont été renfermés dans des salles où le peuple n'a pu assister. De-là, ce qui est plus à regretter, le peu de goût que nous avons pour la musique, l'architecture, la peinture et la sculpture. Nous croyons seuls ressembler aux anciens ; mais que, par cet

endroit, les Italiens leur ressemblent bien plus que nous. On voit donc que, si nos spectacles sont si différens de ceux des Grecs et des Romains, c'est un effet naturel des changemens arrivés dans la prosodie.

CHAPITRE VI.

Comparaison de la déclamation chantante et de la déclamation simple.

§. 57. Notre déclamation admet de temps en temps des intervalles aussi distincts que le chant. Si on ne les altéroit qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les apprécier, ils n'en seroient pas moins naturels, et l'on pourroit les noter. Je crois même que le goût et l'oreille font préférer au bon comédien les sons harmoniques, toutes les fois qu'ils ne contrarient point trop notre prononciation ordinaire. C'est sans doute pour ces sortes de sons que Molière avoit imaginé des notes (1). Mais le projet de noter le reste de la déclamation est impossible; car les inflexions de la voix y sont si foibles que, pour en apprécier les tons, il faudroit altérer les intervalles, au point que la décla-

(1) Réfl. Crit., tom. 3, sect. XVIII.

mation choqueroit ce que nous appelons la *nature*.

§. 58. Quoique notre déclamation ne reçoive pas, comme le chant, une succession de sons appréciables, elle rend cependant les sentimens de l'ame assez vivement pour remuer ceux à qui elle est familière, ou qui parlent une langue dont la prosodie est peu variée et peu animée. Elle produit sans doute cet effet, parce que les sons y conservent à-peu-près entre eux les mêmes proportions que dans le chant. Je dis *à-peu-près ;* car n'y étant pas appréciables, ils ne sauroient avoir des rapports aussi exacts.

Notre déclamation est donc naturellement moins expressive que la musique. En effet, quel est le son le plus propre à rendre un sentiment de l'ame ? C'est d'abord celui qui imite le cri qui en est le signe naturel, il est commun à la déclamation et à la musique. Ensuite ce sont les sons harmoniques de ce premier, parce qu'ils lui sont liés plus étroitement. Enfin, ce sont tous les sons qui peuvent être engendrés de cette harmonie, variés et combinés dans le mouvement qui

caractérise chaque passion: car tout sentiment de l'ame détermine le ton et le mouvement du chant, qui est le plus propre à l'exprimer. Or, ces deux dernières espèces de sons se trouvent rarement dans notre déclamation, et d'ailleurs elle n'imite pas les mouvemens de l'ame, comme le chant.

§. 59. Cependant elle supplée à ce défaut par l'avantage qu'elle a de nous paroître plus naturelle. Elle donne à son expression un air de verité, qui fait que, si elle agit sur les sens plus foiblement que la musique, elle agit plus vivement sur l'imagination. C'est pourquoi nous sommes souvent plus touchés d'un morceau bien déclamé, que d'un beau récitatif. Mais chacun peut remarquer que, dans les momens où la musique ne détruit pas l'illusion, elle fait à son tour une impression bien plus grande.

§. 60. Quoique notre déclamation ne puisse pas se noter, il me semble qu'on pourroit en quelque sorte la fixer. Il suffiroit qu'un musicien eût assez de goût pour observer, dans le chant, à-peu-près les mêmes proportions que la voix suit dans la déclamation. Ceux qui se seroient rendus ce

chant familier, pourroient, avec de l'oreille, y retrouver la déclamation qui en auroit été le modèle. Un homme rempli des récitatifs de Lulli, ne déclameroit-il pas les tragédies de Quinault, comme Lulli les eût déclamées lui-même? Pour rendre cependant la chose plus facile, il seroit à souhaiter que la mélodie fût extrêmement simple, et qu'on n'y distinguât les inflexions de la voix qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les apprécier. La déclamation se reconnoîtroit encore plus aisément dans les récitatifs de Lulli, s'il y avoit mis moins de musique. On a donc lieu de croire que ce seroit là un grand secours pour ceux qui auroient quelques dispositions à bien déclamer.

§. 61. La prosodie, dans chaque langue, ne s'éloigne pas également du chant: elle recherche plus ou moins les accens, et même les prodigue à l'excès, ou les évite tout-à fait, parce que la variété des tempéramens, ne permet pas aux peuples de divers climats de sentir de la même manière. C'est pourquoi les langues demandent, selon leur caractère, différens genres de déclamation et de musique. On dit, par exemple, que

le ton dont les Anglais expriment la colère, n'est, en Italie, que celui de l'étonnement.

La grandeur des théâtres, les dépenses des Grecs et des Romains pour les décorer, les masques qui donnoient à chaque personnage la physionomie que demandoit son caractère, la déclamation qui avoit des règles fixes, et qui étoit susceptible de plus d'expression que la nôtre, tout paroît prouver la supériorité des spectacles des anciens. Nous avons, pour dédommagement, les graces, l'expression du visage, et quelques finesses de jeu, que notre manière de déclamer a seule pu faire sentir.

CHAPITRE VII.

Quelle est la prosodie la plus parfaite.

§. 62. CHACUN sera, sans doute, tenté de décider en faveur de la prosodie de sa langue : pour nous précautionner contre ce préjugé, tâchons de nous faire des idées exactes.

La prosodie la plus parfaite est celle qui, par son harmonie, est la plus propre à exprimer toutes sortes de caractères. Or, trois choses concourent à l'harmonie, la qualité des sons, les intervalles par où ils se succédent, et le mouvement. Il faut donc qu'une langue ait des sons doux, moins doux, durs même, en un mot de toutes les espèces; qu'elle ait des accens qui déterminent la voix à s'élever et à s'abaisser; enfin que, par l'inégalité de ses syllabes, elle puisse exprimer toutes sortes de mouvemens.

Pour produire l'harmonie, les chûtes ne doivent pas se placer indifféremment. Il y a des momens où elle doit être suspendue; il

y en a d'autres où elle doit finir par un repos sensible. Par conséquent, dans une langue dont la prosodie est parfaite, la succession des sons doit être subordonnée à la chûte de chaque période, en sorte que les cadences soient plus ou moins précipitées, et que l'oreille ne trouve un repos qui ne laisse rien à désirer, que quand l'esprit est entièrement satisfait.

§. 63. On reconnoîtra combien la prosodie des Romains approchoit plus que la nôtre de ce point de perfection, si l'on considère l'étonnement avec lequel Cicéron parle des effets du nombre oratoire. Il représente le peuple ravi en admiration, à la chûte des périodes harmonieuses; et, pour montrer que le nombre en est l'unique cause, il change l'ordre des mots d'une période qui avoit eu de grands applaudissemens, et il assure qu'on en sent aussitôt disparoître l'harmonie. La dernière construction ne conservoit plus, dans le mélange des longues et des brèves, ni dans celui des accens, l'ordre nécessaire pour la satisfaction de l'oreille (1). Notre langue a de

(1) Traité de l'Orat.

la douceur et de la rondeur, mais il faut quelque chose de plus pour l'harmonie. Je ne vois pas que, dans les différens tours qu'elle autorise, nos orateurs aient jamais rien trouvé de semblable à ces cadences qui frappoient si vivement les Romains.

§. 64. Une autre raison qui confirme le supériorité de la prosodie latine sur la nôtre, c'est le goût des Romains pour l'harmonie, et la délicatesse du peuple même à cet égard. Les comédiens ne pouvoient faire, dans un vers, une syllabe plus longue ou plus brève qu'il ne falloit, qu'aussitôt toute l'assemblée, dont le peuple faisoit partie, ne s'élevât contre cette mauvaise prononciation.

Nous ne pouvons lire de pareils faits sans quelque surprise; parce que nous ne remarquons rien parmi nous qui puisse les confirmer. C'est qu'aujourd'hui la prononciation des gens du monde est si simple que ceux qui la choquent légèrement ne peuvent être relevés que par peu de personnes, parce qu'il y en a peu qui se la soient rendue familière. Chez les Romains, elle étoit si caractérisée, le nombre en étoit si sensible

que les oreilles les moins fines y étoient exercées: ainsi ce qui altéroit l'harmonie ne pouvoit manquer de les offenser.

§. 65. A suivre mes conjectures, si les Romains ont dû être plus sensibles à l'harmonie que nous, les Grecs y ont dû être plus sensibles qu'eux, et les Asiatiques encore plus que les Grecs: car plus les langues sont anciennes, plus leur prosodie doit approcher du chant. Aussi a-t-on lieu de conjecturer que le grec étoit plus harmonieux que le latin, puisqu'il lui prêta des accens. Quant aux Asiatiques, ils recherchoient l'harmonie avec une affectation que les Romains trouvoient excessive. Cicéron le fait entendre, lorsqu'après avoir blâmé ceux qui, pour rendre le discours plus cadencé, le gâtent à force d'en transposer les termes, il représente les orateurs Asiatiques comme plus esclaves du nombre que les autres. Peut-être aujourd'hui trouveroit-il que le caractère de notre langue nous fait tomber dans le vice opposé: mais si par-là nous avons quelques avantages de moins, nous verrons ailleurs que

nous en sommes dédommagés par d'autres endroits.

Ce que j'ai dit à la fin du sixième chapitre de cette section, est une preuve bien sensible de la supériorité de la prosodie des anciens.

CHAPITRE VIII.

De l'origine de la poésie.

§. 66. Si, dans l'origine des langues, la prosodie approcha du chant, le style, afin de copier les images sensibles du langage d'action, adopta toutes sortes de figures et de métaphores, et fut une vraie peinture. Par exemple, dans le langage d'action, pour donner à quelqu'un l'idée d'un homme effrayé, on n'avoit d'autre moyen que d'imiter les cris et les mouvemens de la frayeur. Quand on voulut communiquer cette idée par la voie des sons articulés, on se servit donc de toutes les expressions qui la présentoient dans le même détail. Un seul mot qui ne peint rien, eût été trop foible pour succéder immédiatement au langage d'action. Ce langage étoit si proportionné à la grossièreté des esprits, que les sons articulés n'y pouvoient suppléer, qu'autant qu'on accumuloit les

expressions les unes sur les autres. Le peu d'abondance des langues ne permettoit pas même de parler autrement. Comme elles fournissoient rarement le terme propre, on ne faisoit deviner une pensée qu'à force de répéter les idées qui lui ressembloient davantage. Voilà l'origine du pléonasme : défaut qui doit particulièrement se remarquer dans les langues anciennes. En effet, les exemples en sont très-fréquens dans l'Hébreu. On ne s'accoutuma que fort lentement à lier à un seul mot des idées qui, auparavant, ne s'exprimoient que par des mouvemens fort composés ; et l'on n'évita les expressions diffuses que quand les langues, devenues plus abondantes, fournirent des termes propres et familiers pour toutes les idées dont on avoit besoin. La précision du style fut connue beaucoup plutôt chez les peuples du Nord. Par un effet de leur tempérament froid et flegmatique, ils abandonnèrent plus facilement tout ce qui se ressentoit du langage d'action. Ailleurs les influences de cette manière de communiquer ses pensées, se conservèrent long-temps.

Aujourd'hui même, dans les parties méridionales de l'Asie, le pléonasme est regardé comme une élégance du discours.

§. 67. Le style, dans son origine, a été poétique, puisqu'il a commencé par peindre les idées avec les images les plus sensibles, et qu'il étoit d'ailleurs extrêmement mesuré; mais les langues, devenant plus abondantes, le langage d'action s'abolit peu-à-peu, la voix se varia moins, le goût pour les figures et les métaphores, par les raisons que j'en donnerai, diminua insensiblement, et le style se rapprocha de notre prose. Cependant les auteurs adoptèrent le langage ancien, comme plus vif et plus propre à se graver dans la mémoire : unique moyen de faire passer pour lors leurs ouvrages à la postérité. On donna différentes formes à ce langage; on imagina des règles pour en augmenter l'harmonie, et on en fit un art particulier. La nécessité où l'on étoit de s'en servir fit croire, pendant long-temps, qu'on ne devoit composer qu'en vers. Tant que les hommes n'eurent point de caractères pour écrire leurs pensées, cette opinion étoit

fondée sur ce que les vers s'apprennent et se retiennent plus facilement. La prévention la fit cependant encore subsister après que cette raison eut cessé d'avoir lieu. Enfin un philosophe, ne pouvant se plier aux règles de la poésie, hasarda le premier d'écrire en prose (1).

§. 68. La rime ne dut pas, comme la mesure, les figures et les métaphores, son origine à la naissance des langues. Les peuples du Nord froids et flegmatiques, ne purent conserver une prosodie aussi mesurée que celle des autres, lorsque la nécessité qui l'avoit introduite ne fut plus la même. Pour y suppléer, ils furent obligés d'inventer la rime.

§. 69. Il n'est pas difficile d'imaginer par quels progrès la poésie est devenue un art. Les hommes ayant remarqué les chûtes uniformes et régulières que le hasard amenoit dans le discours; les différens mouvemens produits par l'inégalité des syllabes, et l'impression agréable de

(1) Phéricides, de l'ile de Scyros, est le premier qu'on sache avoir écrit en prose.

certaines inflexions de la voix, se firent des modèles de nombre et d'harmonie, où ils puisèrent peu à peu toutes les règles de la versification. La musique et la poésie sont donc naturellement nées ensemble.

§. 70. Ces deux arts s'associèrent celui du geste, plus ancien qu'eux, et qu'on appeloit du nom de *danse*. D'où nous pouvons conjecturer que, dans tous les temps et chez tous les peuples, on auroit pu remarquer quelque espèce de danse, de musique et de poésie. Les Romains nous apprennent que les Gaulois et les Germains avoient leurs musiciens et leurs poëtes : on a observé, de nos jours, la même chose par rapport aux nègres, aux Caraïbes et aux Iroquois. C'est ainsi qu'on trouve, parmi les barbares, le germe des arts qui se sont formés chez les nations polies, et qui aujourd'hui, destinés à nourrir le luxe dans nos villes, paroissent si éloignés de leur origine, qu'on a bien de la peine à le reconnoître.

§. 71. L'étroite liaison de ces arts à leur naissance est la vraie raison qui les a fait confondre par les anciens sous un nom gé-

nérique. Chez eux le terme de *musique* comprend non seulement l'art qu'il désigne dans notre langue, mais encore celui du geste, la danse, la poésie et la déclamation. C'est donc à ces arts réunis qu'il faut rapporter la plupart des effets de leur musique, et dès-lors ils ne sont plus si surprenans (1).

§. 72. On voit sensiblement quel étoit l'objet des premières poésies. Dans l'établissement des sociétés, les hommes ne pouvoient point encore s'occuper des choses de pur agrément, et les besoins qui les obligeoient de se réunir bornoient leurs vues à ce qui pouvoit leur être utile ou nécessaire. La poésie et la musique ne furent donc cultivées que pour faire connoître la religion, les lois, et pour conserver le souvenir des grands hommes et des services qu'ils avoient rendus à la société. Rien n'y étoit plus propre, ou plutôt c'étoit le seul

(1) On dit, par exemple, que la musique de Terpandre appaisa une sédition; mais cette musique n'étoit pas un simple chant, c'étoit des vers que déclamoit ce poëte.

moyen dont on pût se servir, puisque l'écriture n'étoit pas encore connue. Aussi tous les monumens de l'antiquité prouvent-ils que ces arts, à leur naissance, ont été destinés à l'instruction des peuples. Les Gaulois et les Germains s'en servoient pour conserver leur histoire et leurs lois; et chez les Egyptiens et les Hebreux, ils faisoient, en quelque sorte, partie de la religion. Voilà pourquoi les anciens vouloient que l'éducation eût pour principal objet l'étude de la musique : je prends ce terme dans toute l'étendue qu'ils lui donnoient. Les Romains jugeoient la musique nécessaire à tous les âges, parce qu'ils trouvoient qu'elle enseignoit ce que les enfans devoient apprendre, et ce que les personnes faites devoient savoir. Quant aux Grecs, il leur paroissoit si honteux de l'ignorer, qu'un musicien et un savant étoient pour eux la même chose, et qu'un ignorant étoit désigné, dans leur langue, par le nom d'un homme qui ne sait pas la musique. Ce peuple ne se persuadoit pas que cet art fût de l'invention des hommes, et

il croyoit tenir des Dieux les instrumens qui l'étonnoient davantage. Ayant plus d'imagination que nous, il étoit plus sensible à l'harmonie : d'ailleurs, la vénération qu'il avoit pour les lois, pour la religion et pour les grands hommes qu'il célébroit dans ses chants, passa à la musique qui conservoit la tradition de ces choses.

§. 73. La prosodie et le style étant devenus plus simples, la prose s'éloigna de plus en plus de la poésie. D'un autre côté, l'esprit fit des progrès, la poésie en parut avec des images plus neuves; par ce moyen elle s'éloigna aussi du langage ordinaire, fut moins à la portée du peuple et devint moins propre à l'instruction.

D'ailleurs les faits, les lois et toutes les choses, dont il falloit que les hommes eussent connoissance, se multiplièrent si fort, que la mémoire étoit trop foible pour un pareil fardeau; les sociétés s'agrandirent au point que la promulgation des lois ne pouvoit parvenir que difficilement à tous les citoyens. Il fallut donc, pour instruire le peuple, avoir recours à quel-

que nouvelle voie. C'est alors qu'on imagina l'écriture : j'exposerai plus bas quels en furent les progrès (1).

A la naissance de ce nouvel art, la poésie et la musique commencèrent à changer d'objet : elles se partagèrent entre l'utile et l'agréable, et enfin se bornèrent presqu'aux choses de pur agrément. Moins elles devinrent nécessaires, plus elles cherchèrent les occasions de plaire davantage, et elles firent l'une et l'autre des progrès considérables.

La musique et la poésie, jusques-là inséparables, commencèrent, quand elles se furent perfectionnées, à se diviser en deux arts différens ; mais on cria à l'abus contre ceux qui, les premiers, hasardèrent de les séparer. Les effets qu'elles pouvoient produire, sans se prêter des secours mutuels, n'étoient pas encore assez sensibles, on ne prévoyoit pas ce qui devoit leur arriver, et d'ailleurs ce nouvel usage étoit trop contraire à la coutume. On en appeloit, comme nous aurions fait, à l'antiquité,

(1) Chap. 13 de cette sect.

qui ne les avoit jamais employées l'une sans l'autre ; et l'on concluoit que des airs sans paroles, ou des vers pour n'être point chantés, étoient quelque chose de trop bizarre pour avoir jamais du succès; mais quand l'expérience eut prouvé le contraire, les philosophes commencèrent à craindre que ces arts n'énervassent les mœurs. Ils s'opposèrent à leurs progrès, et citèrent aussi l'antiquité qui n'en avoit jamais fait usage pour des choses de pur agrément. Ce n'est donc point sans avoir eu bien des obstacles à surmonter que la musique et la poésie ont changé d'objets et ont été distinguées en deux arts.

§. 74. On seroit tenté de croire que le préjugé qui fait respecter l'antiquité, a commencé à la seconde génération des hommes. Plus nous sommes ignorans, plus nous avons besoin de guides et plus nous sommes portés à croire que ceux qui sont venus avant nous ont bien fait tout ce qu'ils ont fait, et qu'il ne nous reste qu'à les imiter. Plusieurs siècles d'expérience auroient bien dû nous corriger de cette prévention.

Ce que la raison ne peut faire, le temps et les circonstances l'occasionnent, mais souvent pour faire tomber dans des préjugés tout contraires. C'est ce qu'on peut remarquer au sujet de la poésie et de la musique. Notre prosodie étant devenue aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui, ces deux arts ont été si fort séparés, que le projet de les réunir sur un théâtre a paru ridicule à tout le monde, et le paroît même encore, tant on est bizarre, à plusieurs de ceux qui applaudissent à l'exécution.

§. 75. L'objet des premières poésies nous indique quel en étoit le caractère. Il est vraisemblable qu'elles ne chantoient la religion, les lois et les héros, que pour réveiller, dans les citoyens, des sentimens d'amour, d'admiration et d'émulation. C'étoient des pseaumes, des cantiques, des odes et des chansons. Quant aux poëmes épiques et dramatiques, ils ont été connus plus tard. L'invention en est due aux Grecs, et l'histoire en a été faite si souvent que personne ne l'ignore.

§. 76. On peut juger du style des pre-

mières poésies par le génie des premières langues.

En premier lieu, l'usage de sous-entendre des mots y étoit fort fréquent. L'hébreu en est la preuve; mais en voici la raison :

La coutume, introduite par la nécessité, de mêler ensemble le langage d'action et celui des sons articulés, subsista encore long-temps après que cette nécessité eut cessé, sur-tout chez les peuples dont l'imagination étoit plus vive, tels que les Orientaux. Cela fut cause que, dans la nouveauté d'un mot, on s'entendoit également bien en ne l'employant pas comme en l'employant. On l'omettoit donc volontiers pour exprimer plus vivement sa pensée, ou pour la renfermer dans la mesure d'un vers. Cette licence étoit d'autant plus tolérée, que la poésie, étant faite pour être chantée, et ne pouvant encore être écrite, le ton et le geste suppléoient au mot qu'on avoit omis. Mais quand, par une longue habitude, un nom fut devenu le signe le plus naturel d'une idée, il ne fut

pas aisé d'y suppléer. C'est pourquoi, en descendant des langues anciennes aux plus modernes, on s'apercevra que l'usage de sous-entendre des mots est de moins en moins reçu. Notre langue le rejette même si fort, qu'on diroit quelquefois qu'elle se méfie de notre pénétration.

§. 77. En second lieu, l'exactitude et la précision ne pouvoient être connues des premiers poëtes. Ainsi, pour remplir la mesure des vers, on y inséroit souvent des mots inutiles, ou l'on répétoit la même chose de plusieurs manières : nouvelle raison des pléonasmes fréquens dans les langues anciennes.

§. 78. Enfin, la poésie étoit extrêmement figurée et métaphorique; car on assure que, dans les langues Orientales, la prose même souffre des figures que la poésie des latins n'emploie que rarement. C'est donc chez les poëtes Orientaux que l'enthousiasme produisoit les plus grands désordres; c'est chez eux que les passions se montroient avec des couleurs qui nous paroîtroient exagérées. Je ne sais cependant si nous serions en droit de les blâmer. Ils

ne sentoient pas les choses comme nous: ainsi ils ne devoient pas les exprimer de la même manière. Pour apprécier leurs ouvrages, il faudroit considérer le tempérament des nations pour lesquelles ils ont écrit. On parle beaucoup de la belle nature; il n'y a pas même de peuple poli qui ne se pique de l'imiter; mais chacun croit en trouver le modèle dans sa manière de sentir. Qu'on ne s'étonne pas si on a tant de peine à la reconnoître, elle change trop souvent de visage, ou du moins elle prend trop l'air de chaque pays. Je ne sais même si la façon dont j'en parle actuellement, ne se sent pas un peu du ton qu'elle prend, depuis quelque temps en France.

§. 79. Le style poétique et le langage ordinaire, en s'éloignant l'un de l'autre, laissèrent entre eux un milieu où l'éloquence prit son origine, et d'où elle s'écarta pour se rapprocher tantôt du ton de la poésie, tantôt de celui de la conversation. Elle ne diffère de celui-ci, que parce qu'elle rejette toutes les expressions qui ne sont pas assez nobles, et de celui-là, que parce qu'elle n'est pas assujettie à la même mesure, et

que, selon le caractère des langues, on ne lui permet pas certaines figures et certains tours qu'on souffre dans la poésie. D'ailleurs, ces deux arts se confondent quelquefois si fort, qu'il n'est plus possible de les distinguer.

CHAPITRE IX.

Des mots.

Je n'ai pu interrompre ce que j'avois à dire sur l'art des gestes, la danse, la prosodie, la déclamation, la musique et la poésie : toutes ces choses tiennent trop ensemble et au langage d'action qui en est le principe. Je vais actuellement rechercher par quels progrès le langage des sons articulés a pu se perfectionner et devenir enfin le plus commode de tous.

§. 80. Pour comprendre comment les hommes convinrent entr'eux du sens des premiers mots qu'ils voulurent mettre en usage, il suffit d'observer qu'ils les prononçoient dans des circonstances où chacun étoit obligé de les rapporter aux mêmes perceptions. Par là ils en fixoient la signification avec plus d'exactitude, selon que les circonstances, en se répétant plus souvent, accoutumoient davantage l'esprit à lier les mêmes idées avec les mêmes signes. Le

langage d'action levoit les ambiguités et les équivoques qui, dans les commencemens, devoient être fréquentes.

§. 81. Les objets destinés à soulager nos besoins, peuvent bien échapper quelquefois à notre attention, mais il est difficile de ne pas remarquer ceux qui sont propres à produire des sentimens de crainte et de douleur. Ainsi, les hommes ayant dû nommer les choses plus tôt ou plus tard, à proportion qu'elles attiroient davantage leur attention; il est vraisemblable, par exemple, que les animaux qui leur faisoient la guerre, eurent des noms avant les fruits dont ils se nourrissoient. Quant aux autres objets ils imaginèrent des mots pour les désigner, selon qu'ils les trouvoient propres à soulager des besoins plus pressans et qu'ils en recevoient des impressions plus vives.

§. 82. La langue fut long-temps sans avoir d'autres mots que les noms qu'on avoit donnés aux objets sensibles, tels que ceux d'*arbre*, *fruit*, *eau*, *feu*, et autres dont on avoit plus souvent occasion de parler. Les notions complexes des substances étant connues les premières, pui-

qu'elles viennent immédiatement des sens, devoient être les premières à avoir des noms. A mesure qu'on fut capable de les analyser, en réfléchissant sur les différentes perceptions qu'elles renferment, on imagina des signes pour des idées plus simples. Quand on eut, par exemple, celui d'*arbre*, on fit ceux de *tronc*, *branche*, *feuille*, *verdure*, etc. On distingua ensuite, mais peu-à-peu, les différentes qualités sensibles des objets; on remarqua les circonstances où ils pouvoient se trouver, et l'on fit des mots pour exprimer toutes ces choses : ce furent les adjectifs et les adverbes; mais on trouva de grandes difficultés à donner des noms aux opérations de l'ame, parce qu'on est naturellement peu propre à réfléchir sur soi-même. On fut donc long-temps à n'avoir d'autre moyen pour rendre ces idées, *je vois*, *j'entends*, *je veux*, *j'aime*, et autres semblables, que de prononcer le nom des choses d'un ton particulier, et de marquer à-peu-près par quelque action la situation où l'on se trouvoit. C'est ainsi que les enfans qui n'apprennent ces mots que quand ils savent

déjà nommer les objets qui ont le plus de rapport à eux, font connoître ce qui se passe dans leur ame.

§. 83. En se faisant une habitude de se communiquer ces sortes d'idées par des actions, les hommes s'accoutumèrent à les déterminer, et dès-lors ils commencèrent à trouver plus de facilité à les attacher à d'autres signes. Les noms qu'ils choisirent pour cet effet, sont ceux qu'on appela *verbes*. Ainsi les premiers verbes n'ont été imaginés que pour exprimer l'état de l'ame quand elle agit ou pâtit. Sur ce modèle on en fit ensuite pour exprimer celui de chaque chose. Ils eurent cela de commun avec les adjectifs, qu'ils désignoient l'état d'un être; et ils eurent de particulier, qu'ils le marquoient, en tant qu'il consiste en ce qu'on appelle *action* et *passion*. *Sentir*, *se mouvoir*, étoient des verbes; *grand*, *petit*, étoient des adjectifs: pour les adverbes, ils servoient à faire connoître les circonstances que les adjectifs n'exprimoient pas.

§. 84. Quand on n'avoit point encore l'usage des verbes, le nom de l'objet dont

on vouloit parler se prononçoit dans le moment même qu'on indiquoit par quelque action l'état de son ame : c'étoit le moyen le plus propre à se faire entendre. Mais quand on commença à suppléer à l'action par le moyen des sons articulés, le nom de la chose se présenta naturellement le premier, comme étant le signe le plus familier. Cette manière de s'énoncer étoit la plus commode pour celui qui parloit et pour celui qui écoutoit. Elle l'étoit pour le premier, parce qu'elle le faisoit commencer par l'idée la plus facile à communiquer : elle l'étoit encore pour le second, parce qu'en fixant son attention à l'objet dont on vouloit l'entretenir, elle le préparoit à comprendre plus aisément un terme moins usité, et dont la signification ne devoit pas être si sensible. Ainsi l'ordre le plus naturel des idées vouloit qu'on mît le régime avant le verbe : on disoit, par exemple, *fruit vouloir.*

Cela peut encore se confirmer par une réflexion bien simple. C'est que le langage d'action ayant seul pu servir de modèle à celui des sons articulés, ce dernier

a dû, dans les commencemens, conserver les idées dans le même ordre que l'usage du premier avoit rendu le plus naturel. Or on ne pouvoit, avec le langage d'action, faire connoître l'état de son ame qu'en montrant l'objet auquel il se rapportoit. Les mouvemens qui exprimoient un besoin, n'étoient entendus qu'autant qu'on avoit indiqué par quelque geste ce qui étoit propre à le soulager S'ils précédoient, c'étoit à pure perte, et l'on étoit obligé de les répéter; car ceux à qui on vouloit faire connoître sa pensée étoient encore trop peu exercés pour songer à se les rappeler, dans le dessein d'en interpréter le sens. Mais l'attention qu'on donnoit sans effort à l'objet indiqué, facilitoit l'intelligence de l'action. Il me semble même qu'aujourd'hui ce seroit encore la manière la plus naturelle de se servir de ce langage.

Le verbe venant après son régime, le nom qui le régissoit, c'est-à-dire, le nominatif ne pouvoit être placé entre deux, car il en auroit obscurci le rapport. Il

ne pouvoit pas non plus commencer la phrase, parce que son rapport avec son régime eût été moins sensible. Sa place étoit donc après le verbe. Par-là les mots se construisoient dans le même ordre dans lequel ils se régissoient, unique moyen d'en faciliter l'intelligence. On disoit *fruit vouloir Pierre*, pour *Pierre veut du fruit*, et la première construction n'étoit pas moins naturelle que l'autre l'est actuellement. Cela se prouve par la langue latine, où toutes deux sont également reçues. Il paroît que cette langue tient comme un milieu entre les plus anciennes et les plus modernes, et qu'elle participe du caractère des unes et des autres.

§. 85. Les verbes, dans leur origine, n'exprimoient l'état des choses que d'une manière indéterminée. Tels sont les infinitifs *aller*, *agir*. L'action dont on les accompagnoit suppléoit au reste, c'est-à-dire, au tems, aux modes, aux nombres et aux personnes. En disant *arbre voir*, on faisoit connoître, par quelque geste, si l'on parloit de soi ou d'un autre, d'un

ou de plusieurs, du passé, du présent ou de l'avenir, enfin dans un sens positif ou dans un sens conditionnel.

§. 86. La coutume de lier ces idées à de pareils signes ayant facilité les moyens de les attacher à des sons, on inventa, pour cet effet, des mots qu'on ne plaça dans le discours qu'après les verbes, par la même raison que ceux-ci ne l'avoient été qu'après les noms. On rangeoit donc ses idées dans cet ordre, *fruit manger à l'avenir moi*, pour dire, *je mangerai du fruit.*

§. 87. Les sons qui rendoient la signification du verbe déterminée, lui étant toujours ajoutés, ne firent bientôt avec lui qu'un seul mot, qui se terminoit différemment selon ses différentes acceptions. Alors le verbe fut regardé comme un nom qui, quoique indéfini dans son origine, étoit, par la variation de ses temps et de ses modes, devenu propre à exprimer, d'une manière déterminée, l'état d'action et de passion de chaque chose. C'est de la sorte que les hommes parvinrent insensiblement à imaginer les conjugaisons.

§. 88. Quand les mots furent devenus

les signes les plus naturels de nos idées, la nécessité de les disposer dans un ordre aussi contraire à celui que nous leur donnons aujourd'hui, ne fut plus la même. On continua cependant de le faire, parce que le caractère des langues, formé d'après cette nécessité, ne permit pas de rien changer à cet usage; et l'on ne commença à se rapprocher de notre manière de concevoir qu'après que plusieurs idiômes se furent succédés les uns aux autres. Ces changemens furent fort lents, parce que les dernières langues conservèrent toujours une partie du génie de celles qui les avoient précédées. On voit dans le latin un reste bien sensible du caractère des plus anciennes, d'où il a passé jusques dans nos conjugaisons. Lorsque nous disons *je fais, je faisois, je fis, je ferai*, etc., nous ne distinguons le tems, le mode et le nombre, qu'en variant les terminaisons du verbe; ce qui provient de ce que nos conjugaisons ont en cela été faites sur le modèle de celles des Latins. Mais lorsque nous disons *j'ai fait, j'eus fait, j'avois fait*, etc., nous suivons l'ordre qui nous est devenu le plus naturel: car *fait* est ici

proprement le verbe, puisque c'est le nom qui marque l'état d'action; et *avoir* ne répond qu'au son qui, dans l'origine des langues, venoit après le verbe, pour en désigner le tems, le mode et le nombre.

§. 89. On peut faire la même remarque sur le terme *être*, qui rend le participe auquel on le joint, tantôt équivalent à un verbe passif, tantôt au prétérit composé d'un verbe actif ou neutre. Dans ces phrases, *je suis aimé*, *je m'étois fait fort*, *je serois parti*; *aimé* exprime l'état de passion; *fait* et *parti* celui d'action: mais *suis*, *étois* et *serois* ne marquent que le tems, le mode et le nombre. Ces sortes de mots étoient de peu d'usage dans les conjugaisons latines, et ils s'y construisoient comme dans les premières langues, c'est-à-dire, après le verbe.

§. 90. Puisque, pour signifier le tems, le mode et le nombre, nous avons des termes que nous mettons avant le verbe, nous pourrions, en les plaçant après, nous faire un modèle des conjugaisons des premières langues. Cela nous donneroit, par exemple, au lieu de *je suis aimé*, *j'étois aimé*, etc. *aimésuis*, *aimétois*, etc.

§. 91. Les hommes ne multiplièrent pas les mots sans nécessité, sur-tout quand ils commencèrent à en avoir l'usage : il leur en coûtoit trop pour les imaginer et pour les retenir. Le même nom qui étoit le signe d'un tems ou d'un mode, fut donc mis après chaque verbe : d'où il résulte que chaque mère-langue n'a d'abord eu qu'une seule conjugaison. Si le nombre en augmenta, ce fut par le mélange de plusieurs langues, ou parce que les mots destinés à indiquer les tems, les modes. etc., se prononçant plus ou moins facilement, selon le verbe qui les précédoit, furent quelquefois altérés.

§. 92. Les différentes qualités de l'ame ne sont qu'un effet des divers états d'action et de passion par où elle passe, ou des habitudes qu'elle contracte, lorsqu'elle agit ou pâtit à plusieurs reprises. Pour connoître ces qualités, il faut donc déjà avoir quelque idée des différentes manières d'agir et de pâtir de cette substance : ainsi les adjectifs qui les expriment, n'ont pu avoir cours qu'après que les verbes ont été connus. Les mots de *parler* et de *persuader* ont nécessairement été en usage avant celui d'*élo-*

quent : cet exemple suffit pour rendre ma pensée sensible.

§. 93. En parlant des noms donnés aux qualités des choses, je n'ai encore fait mention que des adjectifs : c'est que les substantifs abstraits n'ont pu être connus que long-temps après. Lorsque les hommes commencèrent à remarquer les différentes qualités des objets, ils ne les virent pas toutes seules ; mais ils les apperçurent comme quelque chose dont un sujet étoit revêtu. Les noms qu'ils leur donnèrent, durent, par conséquent, emporter quelque idée de ce sujet : tels sont les mots *grand*, *vigilant*, etc. Dans la suite, on repassa sur les notions qu'on s'étoit faites, et l'on fut obligé de les décomposer, afin de pouvoir exprimer plus commodément de nouvelles pensées : c'est alors qu'on distingua les qualités de leur sujet, et qu'on fit les substantifs abstraits de *grandeur*, *vigilance*, etc. Si nous pouvions remonter à tous les noms primitifs, nous reconnoîtrions qu'il n'y a point de substantif abstrait qui ne dérive de quelque adjectif ou de quelque verbe.

§. 94. Avant l'usage des verbes, on avoit

déjà, comme nous l'avons vu, des adjectifs pour exprimer des qualités sensibles; parce que les idées les plus aisées à déterminer, ont dû les premières avoir des noms. Mais, faute de mot pour lier l'adjectif à son substantif, on se contentoit de mettre l'un à côté de l'autre. *Monstre terrible* signifioit, ce *monstre est terrible ;* car l'action suppléoit à ce qui n'étoit pas exprimé par les sons. Sur quoi il faut observer que le substantif se construisoit tantôt avant, tantôt après l'adjectif, selon qu'on vouloit plus appuyer sur l'idée de l'un ou sur celle de l'autre. Un homme surpris de la hauteur d'un arbre, disoit *grand arbre*, quoique dans toute autre occasion il eût dit *arbre grand :* car l'idée dont on est le plus frappé, est celle qu'on est naturellement porté à énoncer la première.

Quand on se fut fait des verbes, on remarqua facilement que le mot qu'on leur avoit ajouté pour en distinguer la personne, le nombre, le temps et le mode, avoit encore la propriété de les lier avec le nom qui les régissoit. On employa donc ce même mot pour la liaison de l'adjectif avec son

substantif, ou du moins on en imagina un semblable. Voilà à quoi répond celui d'*être*, à cela près qu'il ne suffit pas pour désigner la personne. Cette manière de lier deux idées est, comme je l'ai dit ailleurs (1), ce qu'on appelle *affirmer*. Ainsi le caractère de ce mot est de marquer l'affirmation.

§. 95. Lorsqu'on s'en servit pour la liaison du substantif et de l'adjectif, on le joignit à ce dernier, comme à celui sur lequel l'affirmation tombe plus particulièrement. Il arriva bientôt ce qu'on avoit déjà vu à l'occasion des verbes; c'est que les deux ne firent qu'un mot. Par-là les adjectifs devinrent susceptibles de conjugaison, et ne furent distingués des verbes que parce que les qualités qu'ils exprimoient n'étoient ni action ni passion. Alors, pour mettre tous ces noms dans une même classe, on ne considéra le verbe que *comme un mot qui, susceptible de conjugaison, affirme d'un sujet une qualité quelconque*. Il y eut donc trois sortes de verbes : les uns actifs, ou qui signifient action ; les autres passifs,

(1) Première partie, sect. II.

ou qui marquent passion; et les derniers neutres, ou qui indiquent toute autre qualité. Les grammairiens changèrent ensuite ces divisions, ou en imaginèrent de nouvelles, parce qu'il leur parut plus commode de distinguer les verbes par le régime que par le sens.

§. 96. Les adjectifs s'étant changés en verbes, la construction des langues fut quelque peu altérée. La place de ces nouveaux verbes varia comme celle des noms d'où ils dérivoient : ainsi ils furent mis tantôt avant, tantôt après le substantif dont ils étoient le régime. Cet usage s'étendit ensuite aux autres verbes. Telle est l'époque qui a préparé la construction qui nous est si naturelle.

§. 97. On ne fut donc plus assujetti à arranger toujours ses idées dans le même ordre : on sépara de plusieurs adjectifs le mot qui leur avoit été ajouté; on le conjugua à part; et, après l'avoir long-temps placé assez indifféremment, comme le prouve la langue latine, on le fixa dans la nôtre après le nom qui le régit et avant celui qu'il a pour régime.

§. 98. Ce mot n'étoit le signe d'aucune qualité

qualité, et n'auroit pu être mis au nombre des verbes, si en sa faveur on n'avoit pas étendu la notion du verbe, comme on l'avoit déjà fait pour les adjectifs. Ce nom ne fut donc plus considéré que comme *un mot qui signifie affirmation avec distinction de personnes, de nombres, de temps et de modes*. Dès-lors le verbe *être* fut proprement le seul. Les grammairiens n'ayant pas suivi le progrès de ces changemens, ont eu bien de la peine à s'accorder sur l'idée qu'on doit avoir de cette sorte de noms (1).

§. 99. Les déclinaisons des Latins doivent s'expliquer de la même manière que leurs conjugaisons : l'origine n'en sauroit être différente. Pour exprimer le nombre, le cas et le genre, on imagina des mots qu'on plaça après les noms et qui en varièrent la terminaison. Sur quoi on peut remarquer que nos déclinaisons ont été

(1) De toutes les parties de l'oraison, dit l'abbé Regnier, il n'y en a aucune dont nous ayons autant de définitions que nous en avons des verbes. *Gramm. Franç.*, p. 325.

faites en partie sur celles de la langue latine, puisqu'elles admettent différentes terminaisons, et en partie d'après l'ordre que nous donnons aujourd'hui à nos idées; car les articles qui sont les signes du nombre, du cas et du genre, se mettent avant les noms.

Il me semble, que la comparaison de notre langue avec celle des Latins rend mes conjectures assez vraisemblables, et qu'il y a lieu de présumer qu'elles s'écarteroient peu de la vérité, si l'on pouvoit remonter à une première langue.

§. 100. Les conjugaisons et les déclinaisons latines ont sur les nôtres l'avantage de la variété et de la précision. L'usage fréquent que nous sommes obligés de faire des verbes auxiliaires et des articles, rend le style diffus et traînant : cela est d'autant plus sensible que nous portons le scrupule jusqu'à répéter les articles sans nécessité. Par exemple, nous ne disons pas *c'est le plus pieux et plus savant homme que je connoisse;* mais nous disons, *c'est le plus pieux et* le *plus savant*, etc. On peut encore remarquer que,

par la nature de nos déclinaisons, nous manquons de ces noms que les grammairiens appellent comparatifs, à quoi nous ne suppléons que par le mot *plus*, qui demande les mêmes répétitions que l'article. Les conjuguaisons et les déclinaisons étant les parties de l'oraison qui reviennent le plus souvent dans le discours, il est démontré que notre langue a moins de précision que la langue latine.

§. 101. Nos conjugaisons et nos déclinaisons ont à leur tour un avantage sur celles des Latins : c'est qu'elles nous font distinguer des sens qui se confondent dans leur langue. Nous avons trois prétérits, *je fis*, *j'ai fait*, *j'eus fait* : ils n'en ont qu'un, *feci*. L'omission de l'article change quelquefois le sens d'une proposition : *je suis père* et *je suis le père*, ont deux sens différens, qui se confondent dans la langue latine, *sum pater*.

CHAPITRE X.

Continuation de la même matière.

§. 102. Il n'étoit pas possible d'imaginer des noms pour chaque objet particulier ; il fut donc nécessaire d'avoir de bonne heure des termes généraux. Mais avec quelle adresse ne fallut-il pas saisir les circonstances, pour s'assurer que chacun formoit les mêmes abstractions, et donnoit les mêmes noms aux mêmes idées ? Qu'on lise des ouvrages sur des matières abstraites, on verra qu'aujourd'hui même il n'est pas aisé d'y réussir.

Pour comprendre dans quel ordre les termes abstraits ont été imaginés, il suffit d'observer l'ordre des notions générales. L'origine et les progrès sont les mêmes de part et d'autre. Je veux dire que, s'il est constant que les notions les plus générales viennent des idées que nous tenons immédiatement des sens, il est également certain que les termes les plus abstraits dérivent

des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles.

Les hommes, autant qu'il est en leur pouvoir, rapportent leurs dernières connoissances à quelques-unes de celles qu'ils ont déja acquises. Par-là les idées moins familières se lient à celles qui le sont davantage, ce qui est d'un grand secours à la mémoire et à l'imagination. Quand les circonstances firent remarquer de nouveaux objets, on chercha donc ce qu'ils avoient de commun avec ceux qui étoient connus, on les mit dans la même classe, et les mêmes noms servirent à désigner les uns et les autres. C'est de la sorte que les idées des signes devinrent plus générales : mais cela ne se fit que peu-à-peu, on ne s'éleva aux notions les plus abstraites que par degrés, et on n'eut que fort tard les termes d'*essence*, de *substance* et d'*être*. Sans doute qu'il y a des peuples qui n'en ont point encore enrichi leur langue (1) : s'ils sont plus igno-

(1) Cela se trouve confirmé par la relation de M. de la Condamine.

rans que nous, je ne crois pas que ce soit par cet endroit.

§. 103. Plus l'usage des termes abstraits s'établit, plus il fit connoître combien les sons articulés étoient propres à exprimer jusqu'aux pensées qui paroissent avoir le moins de rapport aux choses sensibles. L'imagination travailla pour trouver dans les objets qui frappent les sens des images de ce qui se passoit dans l'intérieur de l'ame. Les hommes ayant toujours apperçu du mouvement et du repos dans la matière; ayant remarqué le penchant ou l'inclination des corps; ayant vu que l'air s'agite se trouble et s'éclaircit; que les plantes se développent, se fortifient et s'affoiblissent: ils dirent le *mouvement, le repos, l'inclination et le penchant* de l'ame; ils dirent que l'esprit *s'agite, se trouble, s'éclaircit, se développe, se fortifie, et s'affoiblit.* Enfin on se contenta d'avoir trouvé un rapport quelconque entre une action de l'ame et une action du corps, pour donner le même nom à l'une et à l'autre (1).

(1) » Je ne doute point (dit Locke, liv. III,

Le terme d'*esprit*, d'où vient-il lui-même, si ce n'est de l'idée d'une matière très-subtile, d'une vapeur, d'un souffle qui échappe à la vue? Idée avec laquelle plusieurs philosophes se sont si fort familiarisés, qu'ils s'imaginent qu'une substance composée d'un nombre innombrable de parties, est capable de penser. J'ai réfuté cette erreur. (1)

On voit évidemment comment tous ces noms ont été figurés dans leur origine. On pourroit prendre, parmi des termes plus abstraits, des exemples où cette vérité ne seroit pas si sensible. Tel est le mot de

» ch. 1, §. 5) que, si nous pouvions conduire
» tous les mots jusqu'à leur source, nous ne trou-
» vassions que dans toutes les langues les mots
» qu'on emploie pour signifier des choses qui ne
» tombent pas sous les sens, ont tiré leur première
» origine d'idées sensibles; d'où nous pouvons con-
» jecturer quelle sorte de notions avoient ceux qui
» les premiers parlèrent ces langues-là, d'où elles
» leur venoient dans l'esprit, et comment la na-
» ture suggéra inopinément aux hommes l'origine
» et le principe de toutes leurs connoissances, par
» les noms mêmes qu'ils donnoient aux choses».

(1) Première partie, sect. I, ch. I.

pensée (1) : mais on sera bientôt convaincu qu'il ne fait pas une exception.

Ce sont les besoins qui fournirent aux hommes les premières occasions de remar-

---

(1) Je crois que cet exemple est le plus difficile que l'on puisse choisir. On en peut juger par une difficulté avec laquelle les cartésiens ont cru réduire à l'absurde ceux qui prétendent que toutes nos » connoissances viennent des sens. « Par quel sens, » demandent-ils, des idées toutes spirituelles, » celle de la pensée, par exemple, et celle de » l'être seroient-elles entrées dans l'entendement ? » Sont-elles lumineuses ou colorées, pour être en- » trées par la vue ? D'un son grave ou aigu, pour » être entrées par l'ouïe ? D'une bonne ou mau- » vaise odeur, pour être entrées par l'odorat ? D'un » bon ou d'un mauvais goût, pour être entrées par » le goût ? Froides ou chaudes, dures ou molles, » pour être entrées par l'attouchement ? Que si on » ne peut rien répondre qui ne soit déraisonnable, » il faut avouer que les idées spirituelles, telles » que celles de l'être et de la pensée, ne tirent en » aucune sorte leur origine des sens ; mais que » notre âme a la faculté de les former de soi- » même ». *Art de penser*..... Cette objection a été tirée des Confessions de Saint-Augustin. Elle pouvoit avoir de quoi séduire avant que Locke eût écrit ; mais à présent, s'il y a quelque chose de peu solide, c'est l'objection elle-même.

quer ce qui se passoit en eux-mêmes, et de l'exprimer par des actions, ensuite par des noms. Ces observations n'eurent donc lieu que relativement à ces besoins, et on ne distingua plusieurs choses qu'autant qu'ils engageoient à le faire. Or les besoins se rapportoient uniquement au corps. Les premiers noms qu'on donna à ce que nous sommes capables d'éprouver, ne signifièrent donc que des actions sensibles. Dans la suite les hommes se familiarisèrent peu-à-peu avec les termes abstraits, devinrent capables de distinguer l'ame du corps, et de considérer à part les opérations de ces deux substances. Alors ils apperçurent non-seulement quelle étoit l'action du corps quand on dit, par exemple, *je vois ;* mais ils remarquèrent encore particulièrement la perception de l'ame, et commencèrent à regarder le terme de *voir* comme propre à désigner l'une et l'autre. Il est même vraisemblable que cet usage s'établit si naturellement, qu'on ne s'apperçut pas qu'on étendoit la signification de ce mot. C'est ainsi qu'un signe qui s'étoit d'abord

terminé à une action du corps, devint le nom d'une opération de l'ame.

Plus on voulut réfléchir sur les opérations dont cette voie avoit fourni les idées, plus on sentit la nécessité de les rapporter à différentes classes. Pour cet effet, on n'imagina pas de nouveaux termes, ce n'auroit pas été le moyen le plus facile de se faire entendre : mais on étendit peu-à-peu, et selon le besoin, la signification de quelques-uns des noms qui étoient devenus les signes des opérations de l'ame ; de sorte qu'un d'eux se trouva enfin si général qu'il les exprima toutes : c'est celui de *pensée*. Nous-mêmes nous ne nous conduisons pas autrement, quand nous voulons indiquer une idée abstraite, que l'usage n'a pas encore déterminée. Tout confirme donc ce que je viens de dire dans le paragraphe précédent, *que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles.*

§. 104. On oublia l'origine de ces signes, aussitôt que l'usage en fut familier, et on tomba dans l'erreur de croire qu'ils étoient

les noms les plus naturels des choses spirituelles. On s'imagina même qu'ils en expliquoient parfaitement l'essence et la nature, quoiqu'ils n'exprimassent que des analogies fort imparfaites. Cet abus se montre sensiblement dans les philosophes anciens, il s'est conservé chez les meilleurs des modernes, et il est la principale cause de la lenteur de nos progrès dans la manière de raisonner.

§. 105. Les hommes, principalement dans l'origine des langues, étant peu propres à réfléchir sur eux-mêmes, ou n'ayant, pour exprimer ce qu'ils y pouvoient remarquer, que des signes jusques-là appliqués à des choses toutes différentes; on peut juger des obstacles qu'ils eurent à surmonter avant de donner des noms à certaines opérations de l'ame. Les particules, par exemple, qui lient les différentes parties du discours, ne durent être imaginées que fort tard. Elles expriment la manière dont les objets nous affectent, et les jugemens que nous en portons, avec une finesse qui échappa long-temps à la grossièreté des esprits, ce qui rendit les hommes incapables de raison-

trouver sur cette matière, dans deux langues différentes, des termes qui se répondissent parfaitement. Au contraire, il fut très-commun, dans une même langue, d'en remarquer dont le sens n'étoit point assez déterminé, et dont on pouvoit faire mille applications différentes. Ces vices sont passés jusques dans les ouvrages des philosophes, et sont le principe de bien des erreurs.

Nous avons vu, en parlant des noms des substances, que ceux des idées complexes ont été imaginés avant les noms des idées simples (1) on a suivi un ordre tout différent, quand on a donné des noms aux notions archétypes. Ces notions n'étant que des collections de plusieurs idées simples que nous avons rassemblées à notre choix, il est évident que nous n'avons pu les former qu'après avoir déjà déterminé, par des noms particuliers, chacune des idées simples que nous y avons voulu faire entrer. On n'a, par exemple, donné le nom de *courage* à la notion dont il est le signe,

(1) Ci-dessus, §. 82.

qu'après avoir fixé, par d'autres noms, les idées de *danger, connoissance du danger, obligation de s'y exposer, et fermeté à remplir cette obligation.*

§. 107. Les pronoms furent les derniers mots qu'on imagina, parce qu'ils furent les derniers dont on sentit la nécessité : il est même vraisemblable qu'on fut long-temps avant de s'y accoutumer. Les esprits dans l'habitude de réveiller à chaque fois une même idée par un même mot, avoient de la peine à se faire à un nom qui tenoit lieu d'un autre, et quelquefois d'une phrase entière.

§. 108. Pour diminuer ces difficultés, on mit dans le discours les pronoms avant les verbes; car étant par-là plus près des noms dont ils tenoient la place, leurs rapports en devenoient plus sensibles. Notre langue s'en est même fait une règle; on ne peut excepter que le cas où un verbe est à l'impératif, et qu'il marque commandement : on dit, *faites-le.* Cet usage n'a peut-être été introduit que pour distinguer davantage l'impératif du présent. Mais si l'impératif signifie une défense, le pronom re-

prend sa place naturelle : on dit, *ne le faites pas*. La raison m'en paroît sensible. Le verbe signifie l'état d'une chose, et la négation marque la privation de cet état ; il est donc naturel, pour plus de clarté, de ne la pas séparer du verbe. Or c'est *pas* qui la rend complette : par conséquent il est plus nécessaire qu'il soit joint au verbe que *ne*. Il me semble même que cette particule ne veut jamais être séparée de son verbe : je ne sais si les Grammairiens en ont fait la remarque.

§. 109. On n'a pas toujours consulté la nature des mots, quand on a voulu les distribuer en différentes classes : c'est pourquoi on a mis au nombre des pronoms des mots qui n'en sont pas. Quand on dit, par exemple, *voulez-vous me donner cela ; vous*, *me*, *cela* désignent la personne qui parle, celle à qui l'on parle, et la chose qu'on demande. Ainsi ce sont là proprement des noms qui ont été connus longtems avant les pronoms, et qui ont été placés dans le discours, suivant l'ordre des autres noms ; c'est-à-dire, avant le verbe, quand ils en étoient le régime, et après, quand

ils le régissoient : on disoit : *cela vouloir moi*, pour dire, *je veux cela.*

§. 110. Je crois qu'il ne nous reste plus à parler que de la distinction des genres : mais il est visible qu'elle ne doit son origine qu'à la différence des sexes, et qu'on n'a rapporté les noms à deux ou trois sortes de genres qu'afin de mettre plus d'ordre et plus de clarté dans le langage.

§. 111. Tel est l'ordre, ou à-peu-près, dans lequel les mots ont été inventés. Les langues ne commencèrent proprement à avoir un style que quand elles eurent des noms de toutes les espèces, et qu'elles se furent fait des principes fixes pour la construction du discours. Auparavant, ce n'étoit qu'une certaine quantité de termes qui n'exprimoient une suite de pensées, qu'avec le secours du langage d'action. Il faut cependant remarquer que les pronoms n'étoient nécessaires que pour la précision du style.

CHAPITRE XI.

De la signification des mots.

§. 112. Il suffit de considérer comment les noms ont été imaginés, pour remarquer que ceux des idées simples sont les moins susceptibles d'équivoques : car les circonstances déterminent sensiblement les perceptions auxquelles ils se rapportent. Je ne puis douter de la signification de ces mots, *blanc, noir*, si je remarque qu'on les emploie pour désigner certaines perceptions que j'éprouve actuellement.

§. 113. Il n'en est pas de même des notions complexes : elles sont quelquefois si composées, qu'on ne peut rassembler que fort lentement les idées simples qui doivent leur appartenir. Quelques qualités sensibles qu'on observa facilement, composèrent d'abord la notion qu'on se fit d'une substance : dans la suite on la rendit plus complexe, selon qu'on fut plus habile à saisir de nouvelles qualités. Il est vraisem-

blable, par exemple, que la notion de l'or ne fut au commencement que celle d'un corps jaune et fort pesant : une expérience y fit, quelque tems après, ajouter la malléabilité; une autre, la ductilité ou la fixité; et ainsi successivement toutes les qualités dont les plus habiles chimistes ont formé l'idée qu'ils ont de cette substance. Chacun put observer que les nouvelles qualités qu'on y découvroit, avoient, pour entrer dans la notion qu'on s'en étoit déjà faite, le même droit que les premières qu'on y avoit remarquées. C'est pourquoi il ne fut plus possible de déterminer le nombre des idées simples qui pouvoient composer la notion d'une substance. Selon les uns, il étoit plus grand, selon les autres, il l'étoit moins : cela dépendoit entièrement des expériences, et de la sagacité qu'on apportoit à les faire. Par-là la signification des noms des subtances a nécessairement été fort incertaine, et a occasionné quantité de disputes de mots. Nous sommes naturellement portés à croire que les autres ont les mêmes idées que nous, parce qu'ils se servent du même langage ; d'où il arrive souvent que nous croyons être d'avis con-

traires, quoique nous défendions les mêmes sentimens. Dans ces occasions, il suffiroit d'expliquer le sens des termes pour faire évanouir les sujets de dispute, et pour rendre sensible le frivole de bien des questions que nous regardons comme importantes. Locke en donne un exemple qui mérite d'être rapporté.

« Je me trouvai, dit-il, un jour dans
» une assemblée de médecins habiles et
» pleins d'esprit, où l'on vint à examiner
» par hasard si quelque *liqueur* passoit à
» travers les filamens des nerfs : les senti-
» mens furent partagés, et la dispute dura
» assez long-temps, chacun proposant de
» part et d'autre différens argumens pour
» appuyer son opinion. Comme je me suis
» mis dans l'esprit, depuis long-temps,
» qu'il pourroit bien être que la plus grande
» partie des disputes roule plutôt sur la si-
» gnification des mots que sur une diffé-
» rence réelle qui se trouve dans la manière
» de concevoir les choses, je m'avisai de
» demander à ces messieurs qu'avant de
» pousser plus loin cette dispute, ils vou-
» lussent premièrement examiner et éta-

» blir entr'eux ce que signifioit le mot de
» *liqueur.* Ils furent d'abord un peu surpris
» de cette proposition ; et s'ils eussent été
» moins polis, ils l'auroient peut-être re-
» gardée avec mépris comme frivole et ex-
» travagante, puisqu'il n'y avoit personne
» dans cette assemblée qui ne crût entendre
» parfaitement ce que signifioit le mot de
» *liqueur*, qui, je crois, n'est pas effecti-
» vement un des noms des substances le
» plus embarrassé. Quoi qu'il en soit, ils
» eurent la complaisance de céder à mes
» instances; et ils trouvèrent enfin, après
» avoir examiné la chose, que la signifi-
» cation de ce mot n'étoit pas si déterminée
» ni si certaine qu'ils l'avoient tous cru
» jusqu'alors, et qu'au contraire chacun
» d'eux le faisoit signe d'une différente
» idée complexe. Ils virent par-là que le
» fort de leur dispute rouloit sur la signi-
» fication de ce terme, et qu'ils convenoient
» tous à-peu-près de la même chose;
» savoir, que quelque matière fluide et
» subtile passoit à travers les pores des
» nerfs, quoiqu'il ne fût pas si facile de
» déterminer si cette matière devoit porter

» le nom de liqueur ou non; chose qui,
» bien considérée par chacun d'eux, fut
» jugée indigne d'être mise en dispûte (1) ».

§. 114. La signification des noms des idées archétypes est encore plus incertaine que celle des noms des substances, soit parce qu'on trouve rarement le modèle des collections auxquelles ils appartiennent, soit parce qu'il est souvent bien difficile d'en remarquer toutes les parties, quand même on en a le modèle : les plus essentielles sont précisément celles qui nous échappent davantage. Pour se faire, par exemple, l'idée d'une action criminelle, il ne suffit pas d'observer ce qu'elle a d'extérieur et de visible, il faut encore saisir des choses qui ne tombent pas sous les yeux. Il faut pénétrer dans l'invention de celui qui la commet, découvrir le rapport qu'elle a avec la loi, et même quelquefois connoître plusieurs circonstances qui l'ont précédée. Tout cela demande un soin dont notre négligence,

(1) Liv. III, ch. 9, §. 16.

ou notre peu de sagacité nous rend communément incapables.

§. 116. Il est curieux de remarquer avec quelle confiance on se sert du langage dans le moment même qu'on en abuse le plus. On croit s'entendre, quoiqu'on n'apporte aucune précaution pour y parvenir. L'usage des mots est devenu si familier, que nous ne doutons point qu'on ne doive saisir notre pensée, aussitôt que nous les prononçons, comme si les idées ne pouvoient qu'être les mêmes dans celui qui parle est dans celui qui écoute. Au lieu de remédier à ces abus; les philosophes ont eux-mêmes affecté d'être obscurs. Chaque secte a été intéressée à imaginer des termes ambigus ou vides de sens. C'est par-là qu'on a cherché à cacher les endroits foibles de tant de systêmes frivoles ou ridicules; et l'adresse à y réussir a passé, comme Locke le remarque (1), pour pénétration d'esprit et pour véritable savoir. Enfin, il est venu des hommes qui, composant leur langage

(1) Liv. III, ch. 10.

du jargon de toutes les sectes, ont soutenu le pour et le contre sur toutes sortes de matières : talent qu'on a admiré et qu'on admire peut-être encore, mais qu'on traiteroit avec un souverain mépris, si l'on apprécioit mieux les choses. Pour prévenir tous ces abus, voici quelle doit être la signification précise des mots :

§. 116. Il ne faut se servir des signes que pour exprimer les idées qu'on a soi-même dans l'esprit. S'il s'agit des substances, les noms qu'on leur donne ne doivent se rapporter qu'aux qualités qu'on y a remarquées et dont on a fait des collections. Ceux des idées archétypes ne doivent aussi désigner qu'un certain nombre d'idées simples, qu'on est en état de déterminer. Il faut sur-tout éviter de supposer légèrement que les autres attachent aux mêmes mots les mêmes idées que nous. Quand on agite une question, notre premier soin doit être de considérer si les notions complexes des personnes avec qui nous nous entretenons renferment un plus grand nombre d'idées simples que les nôtres. Si nous le soupçonnons plus

grand, il faut nous informer de combien et de quelles espèces d'idées : s'il nous paroît plus petit, nous devons faire connoître quelles idées simples nous y ajoutons de plus.

Quant aux noms généraux, nous ne pouvons les regarder que comme des signes qui distinguent les différentes classes sous lesquelles nous distribuons nos idées ; et lorsqu'on dit qu'une substance appartient à une espèce, nous devons entendre simplement qu'elle renferme les qualités qui sont contenues dans la notion complexe dont un certain mot est le signe.

Dans tout autre cas que celui des substances, l'essence de la chose se confond avec la notion que nous nous en sommes faite ; et, par conséquent, un même nom est également le signe de l'une ou de l'autre. Un espace terminé par trois lignes est tout-à-la fois l'essence et la notion du triangle. Il en est de même de tout ce que les mathématiciens confondent sous le terme général de *grandeur*. Les philosophes, voyant qu'en mathématiques la notion de la chose emporte la connoissance

de

de son essence, ont conclu précipitamment qu'il en étoit de même en physique, et se sont imaginés connoître l'essence même des susbtances.

Les idées en mathématiques étant déterminées d'une manière sensible, la confusion de la notion de la chose avec son essence, n'entraîne aucun abus; mais dans les sciences où l'on raisonne sur des idées archétypes, il arrive qu'on en est moins en garde contre les disputes de mots. On demande, par exemple, quelle est l'essence des poëmes dramatiques qu'on appelle *comédies ;* et si certaines pièces auxquelles on donne ce nom, méritent de le porter.

Je remarque que le premier qui a imaginé des comédies, n'a point eu de modèle: par conséquent, l'essence de cette sorte de poëmes étoit uniquement dans la notion qu'il s'en est faite. Ceux qui sont venus après lui, ont successivement ajouté quelque chose à cette première notion, et ont par-là changé l'essence de la comédie. Nous avons le droit d'en faire autant: mais au lieu d'en user, nous consultons les modèles que nous avons aujourd'hui, et nous for-

mons notre idée d'après ceux qui nous plaisent davantage. En conséquence, nous n'admettons daus la classe des comédies, que certaines pièces, et nous en excluons toutes les autres. Qu'on demande ensuite si tel poëme est une comédie, ou non; nous répondrons chacun selon les notions que nous nous sommes faites; et, comme elles ne sont pas les mêmes, nous paroîtrons prendre des partis différens. Si nous voulions substituer les idées à la place des noms, nous connoîtrions bientôt que nous ne différons que par la manière de nous exprimer. Au lieu de borner ainsi la notion d'une chose, il seroit bien plus raisonnable de l'étendre à mesure qu'on trouve de nouveaux genres qui peuvent lui être subordonnés. Ce seroit ensuite une recherche curieuse et solide que d'examiner quel genre est supérieur aux autres.

On peut appliquer au poëme épique ce que je viens de dire de la comédie, puisqu'on agite comme de grandes questions si le Paradis perdu, le Lutrin, etc., sont des poëmes épiques.

Il suffit quelquefois d'avoir des idées in-

complètes, pourvu qu'elles soient déterminées ; d'autres fois il est absolument nécessaire qu'elles soient complètes : cela dépend de l'objet qu'on a en vue. On devroit sur-tout distinguer si l'on parle des choses pour en rendre raison, ou seulement pour s'instruire. Dans le premier cas, ce n'est pas assez d'en avoir quelques idées, il faut les connoître à fond. Mais un défaut assez général, c'est de décider sur tout avec des idées en petit nombre, et souvent même mal déterminées.

J'indiquerai, en traitant de la méthode, les moyens dont on peut se servir pour déterminer toujours les idées que nous attachons à différens signes.

CHAPITRE XII.

Des inversions.

§. 117. Nous nous flattons que le Français a, sur les langues anciennes, l'avantage d'arranger les mots dans le discours, comme les idées s'arrangent d'elles-mêmes dans l'esprit; parce que nous nous imaginons que l'ordre le plus naturel demande qu'on fasse connoître le sujet dont on parle, avant d'indiquer ce qu'on en affirme; c'est-à-dire, que le verbe soit précédé de son nominatif et suivi de son régime. Cependant nous avons vu que, dans l'origine des langues, la construction la plus naturelle exigeoit un ordre tout différent.

Ce qu'on appelle ici naturel, varie nécessairement selon le génie des langues, et se trouve, dans quelques-unes, plus étendu que dans d'autres. Le Latin en est la preuve; il allie des constructions tout-à-fait contraires, et qui néanmoins parois-

sent également conformes à l'arrangement des idées. Telles sont celles-ci : *Alexander vicit Darium , Darium vicit Alexander.* Si nous n'adoptons que la première , *Alexandre a vaincu Darius* , ce n'est pas qu'elle soit seule naturelle, mais c'est que nos déclinaisons ne permettent pas de concilier la clarté avec un ordre différent.

Sur quoi seroit fondée l'opinion de ceux qui prétendent que, dans cette proposition, *Alexandre a vaincu Darius*, la construction française seroit seule naturelle? Qu'ils considèrent la chose du côté des opérations de l'ame, ou du côté des idées, ils reconnoîtront qu'ils sont dans un préjugé. En la prenant du côté des opérations de l'ame, on peut supposer que les trois idées qui forment cette proposition, se réveillent tout-à-la-fois dans l'esprit de celui qui parle, ou qu'elles s'y réveillent successivement. Dans le premier cas, il n'y a point d'ordre entre elles; dans le second, il peut varier, parcequ'il est tout aussi naturel que les idées d'*Alexandre* et de *vaincre* se retracent à l'occasion de celle de *Darius* , comme

il est naturel que celle de *Darius*, se retrace à l'occasion des deux autres.

L'erreur ne sera pas moins sensible, quand on envisagera la chose du côté des idées ; car la subordination qui est entre elles, autorise également les deux constructions latines : *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander*. En voici la preuve :

Les idées se modifient dans le discours, selon que l'une explique l'autre, l'étend, ou y met quelque restriction. Par-là, elles sont naturellement subordonnées entre elles, mais plus ou moins immédiatement, à proportion que leur liaison est elle-même plus ou moins immédiate. Le nominatif est lié avec le verbe, le verbe avec son régime, l'adjectif avec son substantif, etc. Mais la liaison n'est pas aussi étroite entre le régime du verbe et son nominatif, puisque ces deux noms ne se modifient que par le moyen du verbe. L'idée de *Darius*, par exemple, est immédiatement liée à celle de *vainquit*, celle de *vainquit* à celle d'*Alexandre*, et la subordination qui est

entre ces trois idées conserve le même ordre.

Cette observation fait comprendre que, pour ne point choquer l'arrangement naturel des idées, il suffit de se conformer à la plus grande liaison qui est entre elles. Or, c'est ce qui se rencontre également dans les deux constructions latines : *Alexander vicit Darium, Darium vicit Alexander.* Elles sont donc aussi naturelles l'une que l'autre. On ne se trompe à ce sujet que parce qu'on prend pour plus naturel un ordre qui n'est qu'une habitude que le caractère de notre langue nous a fait contracter. Il y a cependant dans le français même, des constructions qui auroient pu faire éviter cette erreur, puisque le nominatif y est beaucoup mieux après le verbe : on dit, par exemple, *Darius que vainquit Alexandre.*

§. 118. La subordination des idées est altérée à proportion qu'on se conforme moins à leur plus grande liaison ; et pour lors les constructions cessent d'être naturelles. Telle seroit celle-ci : *Vicit Darium Alexander ;* car l'idée d'*Alexander* seroit

séparée de celle de *vicit* à laquelle elle doit être liée immédiatement.

§. 119. Les auteurs latins fournissent des exemples de toutes sortes de constructions: *Conferte hanc pacem cum illo bello;* en voilà une dans l'analogie de notre langue : *Hujus prætoris adventum, cum illius Imperatoris victoria; hujus cohortem impuram, cum illius exercitu invicto; hujus libidines, cum illius continentia :* en voilà qui sont aussi naturelles que la première, puisque la liaison des idées n'y est point altérée ; cependant notre langue ne les permettroit pas. Enfin, la période est teminée par une construction qui n'est pas naturelle : *Ab illo, qui cepit conditas; ab hoc, qui constitutas accepit, captas dicetis Syracusas. Syracusas* est séparé de *conditas*, *conditas* d'*ab illo*, etc. Ce qui est contraire à la subordination des idées.

§. 120. Les inversions, lorsqu'elles ne se conforment pas à la plus grande liaison des idées, auroient des inconvéniens, si la langue Latine n'y remédioit par le rapport que les terminaisons mettent entre les mots qui ne devroient pas naturellement être sé-

parés. Ce rapport est tel, que l'esprit rapproche facilement les idées les plus écartées, pour les placer dans leur ordre : si ces constructions font quelque violence à la liaison des idées, elles ont d'ailleurs des avantages qu'il est important de connoître.

Le premier, c'est de donner plus d'harmonie au discours. En effet, puisque l'harmonie d'une langue consiste dans le mélange des sons de toute espèce, dans leur mouvement, et dans les intervalles par où ils se succèdent, on voit quelle harmonie devroient produire des inversions choisies avec goût. Cicéron donne pour un modèle la période que je viens de rapporter (1).

§. 121. Un autre avantage, c'est d'augmenter la force et la vivacité du style : cela paroît par la facilité qu'on a de mettre chaque mot à la place où il doit naturellement produire le plus d'effet. Peut-être demandera-t-on par quelle raison un mot a plus de force dans un endroit que dans un autre.

Pour le comprendre, il ne faut que comparer une construction où les termes suivent

(1) Traité de l'Orateur.

la liaison des idées avec celle où ils s'en écartent. Dans la première, les idées se présentent si naturellement, que l'esprit en voit toute la suite, sans que l'imagination ait presque d'exercice. Dans l'autre, les idées qui devroient se suivre immédiatement, sont trop séparées pour se saisir de la même manière : mais si elle est faite avec adresse, les mots les plus éloignés se rapprochent sans effort, par le rapport que les terminaisons mettent entr'eux. Ainsi le foible obstacle qui vient de leur éloignement, ne paroît fait que pour exciter l'imagination; et les idées ne sont dispersées qu'afin que l'esprit, obligé de les rapprocher lui-même, en sente la liaison ou le contraste avec plus de vivacité. Par cet artifice, toute la force d'une phrase se réunit quelquefois dans le mot qui la termine. Par exemple :

. . . . Nec quicquam tibi prodest
Aërias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum, morituro (1).

(1) Hor., liv. I, ode 28.

Ce dernier mot (*morituro*) finit avec force, parce que l'esprit ne peut le rapprocher de *tibi*, auquel il se rapporte, sans se retracer naturellement tout ce qui l'en sépare. Transposez *morituro*, conformément à la liaison des idées, et dites : *Nec quicquam tibi morituro*, etc. l'effet ne sera plus le même, parce que l'imagination n'a plus le même exercice. Ces sortes d'inversions participent au caractère du langage d'action, dont un seul signe équivaloit souvent à une phrase entière.

§. 122. De ce second avantage des inversions, il en naît un troisième, c'est qu'elles font un tableau, je veux dire qu'elles réunissent dans un seul mot les circonstances d'une action, en quelque sorte comme un peintre les réunit sur une toile : si elles les offroient l'une après l'autre, ce ne seroit qu'un simple récit. Un exemple mettra ma pensée dans tout son jour.

Nymphæ flebant Daphnim extinctum funere crudeli, voilà une simple narration. J'apprends que les Nymphes pleuroient, qu'elles pleuroient Daphnis, que Daphnis étoit mort, etc. Ainsi les circonstances

venant l'une après l'autre, ne font sur moi qu'une légère impression. Mais qu'on change l'ordre des mots, et qu'on dise:

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant (1)

l'effet est tout différent, parce qu'ayant lu *extinctum Nymphœ crudeli funere*, sans rien apprendre, je vois à *Daphnim* un premier coup de pinceau, à *flebant* j'en vois un second, et le tableau est achevé. Les nymphes en pleurs, Daphnis mourant, cette mort accompagnée de tout ce qui peut rendre un destin déplorable, me frappent tout-à-la-fois. Tel est le pouvoir des inversions sur l'imagination.

§. 123. Le dernier avantage que je trouve dans ces sortes de constructions, c'est de rendre le style plus précis. En accoutumant l'esprit à rapporter un terme à ceux qui, dans la même phrase, en sont les plus éloignés, elles l'accoutument à en éviter la répétition. Notre langue est si peu propre à nous faire prendre cette habitude, qu'on diroit que nous ne voyons le rapport de

(1) Virg., Ecl. 5, v. 20.

deux mots qu'autant qu'ils se suivent immédiatement.

§. 124. Si nous comparons le Français avec le Latin, nous trouverons des avantages et des inconvéniens de part et d'autre. De deux arrangemens d'idées également naturels, notre langue n'en permet ordinairement qu'un; elle est donc, par cet endroit, moins variée et moins propre à l'harmonie. Il est rare qu'elle souffre de ces inversions où la liaison des idées s'altère; elle est donc naturellement moins vive. Mais elle se dédommage du côté de la simplicité et de la netteté de ses tours. Elle aime que ses constructions se conforment toujours à la plus grande liaison des idées. Par-là elle accoutume de bonne heure l'esprit à saisir cette liaison, le rend naturellement plus exact, et lui communique peu à peu ce caractère de simplicité et de netteté par où elle est elle-même si supérieure dans bien des genres. Nous verrons ailleurs (1) combien ces avantages ont contribué aux progrès de

(1) Dernier chapitre de cette section.

l'esprit philosophique, et combien nous sommes dédommagés de la perte de quelques beautés particulières aux langues anciennes. Afin qu'on ne pense pas que je promets un paradoxe, je ferai remarquer qu'il est naturel que nous nous accoutumions à lier nos idées conformément au génie de la langue dans laquelle nous sommes élevés, et que nous acquérions de la justesse, à proportion qu'elle en a elle-même davantage.

§. 125. Plus nos constructions sont simples, plus il est difficile d'en saisir le caractère. Il me semble qu'il étoit bien plus aisé d'écrire en latin. Les conjugaisons et les déclinaisons étoient d'une nature à prévenir beaucoup d'inconvéniens dont nous ne pouvons nous garantir qu'avec bien de la peine. On réunissoit sans confusion, dans une même période, une grande quantité d'idées : souvent même c'étoit une beauté. En français, au contraire, on ne sauroit prendre trop de précaution pour ne faire entrer dans une phrase que les idées qui peuvent le plus naturellement s'y construire. Il faut une attention éton-

nante pour éviter les ambiguités que l'usage des pronoms occasionne. Enfin que de ressources ne doit-on pas avoir, quand on se garantit de ces défauts, sans prendre de ces tours écartés qui font languir le discours? Mais, ces obstacles surmontés, y a-t-il rien de plus beau que les constructions de notre langue?

§. 126. Au reste, je n'oserois me flatter de décider au gré de tout le monde la question sur la préférence de la langue latine ou de la langue française, par rapport au point que je traite dans ce chapitre. Il y a des esprits qui ne recherchent que l'ordre et la plus grande clarté; il y en a d'autres qui préfèrent la variété et la vivacité. Il est naturel qu'en ces occasions chacun juge par rapport à lui-même. Pour moi, il me paroît que les avantages de ces deux langues sont si différens, qu'on ne peut guères les comparer.

CHAPITRE XIII.

De l'écriture (1).

§ 127. Les hommes en état de se communiquer leurs pensées par des sons, sentirent la nécessité d'imaginer de nouveaux signes propres à les perpétuer et à les faire connoître à des personnes absentes (2). Alors l'imagination ne leur

(1) Cette section étoit presque achevée quand l'Essai sur les Hiéroglyphes, traduit de l'anglais de M. Warburthon, me tomba entre les mains : ouvrage où l'esprit philosophique et l'érudition règnent également. Je vis avec plaisir que j'avois pensé comme son auteur, que le langage a dû, dès les commencemens, être fort figuré et fort métaphorique. Mes propres réflexions m'avoient aussi conduit à remarquer que l'écriture n'avoit d'abord été qu'une simple peinture ; mais je n'avois point encore tenté de découvrir par quels progrès on étoit arrivé à l'invention des lettres, et il me paroissoit difficile d'y réussir. La chose a été parfaitement exécutée par M. Warburthon ; j'ai extrait de son ouvrage tout ce que j'en dis, ou à-peu-près.

(2) J'en ai donné les raisons, chapitre 7 de cette section.

représenta que les mêmes images qu'ils avoient déjà exprimées par des actions et par des mots, et qui avoient, dès les commencemens, rendu le langage figuré et métaphorique. Le moyen le plus naturel fut donc de dessiner les images des choses. Pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on représenta la forme de l'un ou de l'autre, et le premier essai de l'écriture ne fut qu'une simple peinture.

§. 128. C'est vraisemblablement à la nécessité de tracer ainsi nos pensées que la peinture doit son origine, et cette nécessité a sans doute concouru à conserver le langage d'action, comme celui qui pouvoit se peindre le plus aisément.

§. 129. Malgré les inconvéniens qui naissoient de cette méthode, les peuples les plus polis de l'Amérique n'en avoient pas su inventer de meilleure (1). Les Egyptiens, plus ingénieux, ont été les premiers à se servir d'une voie plus abrégée, à laquelle on a donné le nom d'Hiéroglyphe (2). Il

(1) Les sauvages du Canada n'en ont pas d'autre.

(2) Les Hiéroglyphes se distinguent en propres et en symboliques. Les propres se soudivisent en

paroît, par le plus ou moins d'art des méthodes qu'ils ont imaginées, qu'ils n'ont inventé les lettres qu'après avoir suivi l'écriture dans tous ses progrès.

L'embarras que causoit l'énorme grosseur des volumes, engagea à n'employer qu'une seule figure pour être le signe de plusieurs choses. Par ce moyen, l'écriture, qui, n'étoit auparavant qu'une simple peinture, devint peinture et caractère, ce qui constitue proprement l'hiéroglyphe. Tel fut le premier degré de perfection qu'acquit cette méthode grossière de conserver les idées des hommes. On s'en est servi de trois ma-

---

curiologiques et en tropiques. Les curiologiques substituoient une partie au tout, et les tropiques représentoient une chose par une autre qui avoit avec elle quelque ressemblance ou analogie connue. Les uns et les autres servoient à divulguer. Les Hiéroglyphes symboliques servoient à tenir caché; on les distinguoit aussi en deux espèces, en tropiques et en énigmatiques. Pour former les symboles tropiques, on employoit les propriétés les moins connues des choses, et les énigmatiques étoient composés du mystérieux assemblage de choses différentes et de parties de divers animaux. Voyez l'Essai sur les Hiérogl.; §. 20 et suiv.

nières qui, à consulter la nature de la chose, paroissent avoir été trouvées par degrés et dans trois temps différens. La première consistoit à employer la principale circonstance d'un sujet pour tenir lieu du tout. Deux mains, par exemple, dont l'une tenoit un bouclier et l'autre un arc, représentoient une bataille. La seconde, imaginée avec plus d'art, consistoit à substituer l'instrument réel ou métaphorique de la chose à la chose même. Un œil, placé d'une manière éminente, étoit destiné à représenter la science infinie de Dieu, et une épée représentoit un tyran. Enfin on fit plus, on se servit, pour représenter une chose, d'une autre où l'on voyoit quelque ressemblance ou quelque analogie, et ce fut la troisième manière d'employer cette écriture. L'univers, par exemple, étoit représenté par un serpent, et la bigarrure de ses taches désignoit les étoiles.

§. 130. Le premier objet de ceux qui imaginèrent les hiéroglyphes, fut de conserver la mémoire des événemens, et de faire connoître les lois, les réglemens, et tout ce qui a rapport aux matières civiles.

On eut donc soin, dans les commencemens, de n'employer que les figures dont l'analogie étoit le plus à la portée de tout le monde: mais cette méthode fit donner dans le raffinement, à mesure que les philosophes s'appliquèrent aux matières de spéculation. Aussitôt qu'ils crurent avoir découvert dans les choses des qualités plus abstruses, quelques-uns, soit par singularité, soit pour cacher leurs connoissances au vulgaire, se plurent à choisir pour caractère des figures dont le rapport aux choses qu'ils vouloient exprimer, n'étoit point connu. Pendant quelque temps ils se bornèrent aux figures dont la nature offre des modèles : mais par la suite elles ne leur parurent ni suffisantes ni assez commodes pour le grand nombre d'idées que leur imagination leur fournissoit. Ils formèrent donc leurs hiéroglyphes de l'assemblage mystérieux de choses différentes, ou de partie de divers animaux: ce qui les rendit tout-à-fait énigmatiques.

§. 131. Enfin l'usage d'exprimer les pensées par des figures analogues, et le dessein d'en faire quelquefois un secret et un mystère, engagea à représenter les modes mêmes

des substances par des images sensibles. On exprima le franchise par un lièvre; l'impureté, par un bouc sauvage; l'impudence, par une mouche; la science par une fourmi, etc. En un mot, on imagina des marques symboliques pour toutes les choses qui n'ont point de formes. On se contenta, dans ces occasions, d'un rapport quelconque: c'est la manière dont on s'étoit déjà conduit, quand on donna des noms aux idées qui s'éloignent des sens.

§. 132. « Jusques-là l'animal ou la » chose qui servoit à représenter, avoit » été dessiné au naturel. Mais lorsque » l'étude de la philosophie, qui avoit » occasionné l'écriture symbolique, eut » porté les savans d'Egypte à écrire » beaucoup sur divers sujets, ce dessein » exact multipliant trop les volumes, » parut ennuyeux. On se servit donc, » par degrés, d'un autre caractère, que » nous pouvons appeler l'écriture cou- » rante des hiéroglyphes. Il ressembloit » aux caractères chinois, et, après avoir » d'abord été formé du seul contour de » la figure, il devint à la longue une

» sorte de marque. L'effet naturel que
» produisit cette écriture courante, fut
» de diminuer beaucoup de l'attention
» qu'on donnoit au symbole, et de la
» fixer à la chose signifiée. Par ce moyen
» l'étude de l'écriture symbolique se
» trouva fort abrégée, n'y ayant alors
» presque autre chose à faire qu'à se
» rappeler le pouvoir de la marque
» symbolique ; au lieu qu'auparavant il
» falloit être instruit des propriétés de
» la chose ou de l'animal qui étoit em-
» ployé comme symbole. En un mot,
» cela réduisit cette sorte d'écriture à
» l'état où est présentement celle des
» Chinois ».

§. 133. Ces caractères ayant essuyé autant de variations, il n'étoit pas aisé de reconnoître comment ils provenoient d'une écriture qui n'avoit été qu'une simple peinture. C'est pourquoi quelques savans sont tombés dans l'erreur de croire que l'écriture des Chinois n'a pas commencé comme celle des Egyptiens.

§. 134. « Voilà l'histoire générale de
» l'écriture conduite par une gradation

» simple, depuis l'état de la peinture jusqu'à
» celui de la lettre : car les lettres sont les
» derniers pas qui restent à faire après les
» marques chinoises, qui, d'une côté, parti-
» cipent de la nature des hiéroglyphes
» Egyptiens, et, de l'autre, participent des
» lettres précisément de même que les hié-
» roglypes participoient également des
» peintures mexicaines et des caractères
» chinois. Ces caractères sont si voisins
» de notre écriture, qu'un alphabet di-
» minue simplement l'embarras de leur
» nombre, et en est l'abrégé succinct ».

§. 135. Malgré tous les avantages des lettres, les Egyptiens, long-temps après qu'elles eurent été trouvées, conservèrent encore l'usage des hiéroglyphes; c'est que toute la science de ce peuple sé trouvoit confiée à cette sorte d'écriture. La vénération qu'on avoit pour les livres passa aux caractères dont les savans perpétuèrent l'usage. Mais ceux qui ignoroient les sciences ne furent pas tentés de continuer de se servir de cette écriture. Tout ce que put sur eux l'autorité des savans, fut de leur faire regarder ces caractères avec respect, et

comme des choses propres à embellir les monumens publics, où l'on continua de les employer. Peut-être même les prêtres Egyptiens voyoient-ils avec plaisir que peu-à-peu ils se trouvoient seuls avoir la clef d'une écriture qui conservoit les secrets de la religion. Voilà ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui se sont imaginé que les hiéroglyphes renfermoient les plus grands mystères.

§. 136. « Par ce détail on voit comment » il est arrivé que ce qui devoit son ori- » gine à la nécessité, a été dans la suite » employé au secret et a été cultivé pour » l'ornement. Mais par un effet de la révolu- » tion continuelle des choses, ces mêmes » figures qui avoient d'abord été inventées » pour la clarté, et puis converties en mys- » tères, ont repris à la longue leur pre- » mier usage. Dans les siècles florissans » de la Grèce et de Rome, elles étoient » employées sur les monumens et sur les » médailles, comme le moyen le plus » propre à faire connoître la pensée; de » sorte que le même symbole qui ca- » choit en Egypte une sagesse profonde, » étoit

» étoit entendu par le simple peuple en
» Grèce et à Rome ».

§. 137. Le langage, dans ses progrès, a suivi le sort de l'écriture. Dès les commencemens, les figures et les métaphores furent, comme nous l'avons vu, nécessaires pour la clarté : nous allons rechercher comment elles se changèrent en mystères, et servirent ensuite à l'ornement, en finissant par être entendues de tout le monde.

CHAPITRE XIV.

De l'origine de la fable, de la parabole et de l'énigme, avec quelques détails sur l'usage des figures et des métaphores (1).

§. 138. PAR tout ce qui a été dit, il est évident que dans l'origine des langues, c'étoit une nécessité pour les hommes de joindre le langage d'action à celui des sons articulés, et de ne parler qu'avec des images sensibles. D'ailleurs les connoissances, aujourd'hui les plus communes, étoient si subtiles, par rapport à eux, qu'elles ne pouvoient se trouver à leur portée qu'autant qu'elles se rapprochoient des sens. Enfin l'usage des conjonctions n'étant pas connu, il n'étoit pas encore possible de faire des raisonnemens. Ceux

(1) La plus grande partie de ce chapitre est encore tirée de l'Essai sur les Hiéroglyphes.

qui vouloient, par exemple, prouver combien il est avantageux d'obéir aux lois, ou de suivre les conseils des personnes plus expérimentées, n'avoient rien de plus simple que d'imaginer des faits circonstanciés: l'événement qu'ils rendoient contraire ou favorable selon leurs vues, avoit le double avantage d'éclairer et de persuader. Voilà l'origine de l'apologue ou de la fable. On voit que son premier objet fut l'instruction, et que, par conséquent, les sujets en furent empruntés des choses les plus familières et dont l'analogie étoit plus sensible; ce fut d'abord parmi les hommes, ensuite parmi les bêtes, bientôt après parmi les plantes; enfin l'esprit de subtilité, qui de tout temps a eu ses partisans, engagea à puiser dans les sources les plus éloignées. On étudia les propriétés les plus singulières des êtres pour en tirer des allusions fines et délicates, de sorte que la fable fut, par degrés, changée en parabole, enfin rendue mystérieuse au point de n'être plus qu'une énigme. Les énigmes devinrent d'autant plus à la mode, que les sages, ou ceux qui se donnoient

pour tels, crurent devoir cacher au vulgaire une partie de leurs connoissances. Par-là le langage imaginé pour la clarté, fut changé en mystère. Rien ne retrace mieux le goût des premiers siècles que les hommes qui n'ont aucune teinture des lettres : tout ce qui est figuré et métaphorique leur plaît, quelle qu'en soit l'obscurité; ils ne soupçonnent pas qu'il y ait dans ces occasions quelque choix à faire.

§. 139. Une autre cause a encore concouru à rendre le style de plus en plus figuré, c'est l'usage des hiéroglyphes. Ces deux manières de communiquer nos pensées, ont dû nécessairement influer l'une sur l'autre (1). Il étoit naturel, en parlant d'une chose, de se servir du nom de la figure hiéroglyphique qui en étoit le symbole, comme il l'avoit été à l'origine des hiéroglyphes de peindre les figures auxquelles l'usage avoit donné cours dans le langage. Aussi trouverons-nous « d'un côté que dans l'écriture

(1) Voyez dans M. Warburthon le parallèle ingénieux qu'il fait entre l'apologue, la parabole, l'énigme, les figures et les métaphores d'un côté, et les différentes espèces d'écritures de l'autre.

» hiéroglyphique, le soleil, la lune et les
» étoiles, servoient à représenter les états,
» les empires, les rois, les reines et les
» grands : que l'éclipse et l'extinction de ces
» luminaires marquoient des désastres tem-
» porels : que le feu et l'inondation signi-
» fioient une désolation produite par la
» guerre ou par la famine : et que les plantes
» et les animaux indiquoient les qualités
» des personnes en particulier, etc. Et
» d'un côté, nous voyons que les prophètes
» donnent aux rois et aux empires les
» noms des luminaires célestes; que leurs
» malheurs et leur renversement sont re-
» présentés par l'éclipse et l'extinction de
» ces mêmes luminaires; que les étoiles
» qui tombent du firmament sont em-
» ployées à désigner la destruction des
» grands; que le tonnerre et les vents impé-
» tueux marquent des invasions de la part
» des ennemis; que les lions, les ours, les
» léopards, les boucs et les arbres fort élevés
» désignent les généraux d'armées, les
» conquérans et les fondateurs des em-
» pires. En un mot, le style prophétique
» semble être un hiéroglyphe parlant. »

§. 140. A mesure que l'écriture devint plus simple, le stylé le devint également. En oubliant la signification des hiéroglyphes, on perdit peu-à-peu l'usage de bien des figures et de bien des metaphores : mais il fallut des siècles pour rendre ce changement sensible. Le style des anciens asiatiques étoit prodigieusement figuré : on trouve même, dans les langues grecque et latine des traces de l'influence des hiéroglyphes sur le langage (1); et les Chinois qui se servent encore d'un caractère qui participe des hiéroglyphes, chargent leurs discours d'allégories, de comparaisons et de métaphores.

§. 141. Enfin, les figures, après toutes ces révolutions, furent employées pour l'ornement du discours, quand les hommes eurent acquis des connoissances assez exactes et assez étendues des arts et des sciences, pour en tirer des images qui, sans jamais nuire à la clarté, étoient aussi riantes, aussi nobles, aussi sublimes,

(1) *Annus*, par exemple, vient d'*Annulus*; parce que l'année retourne sur elle-même.

que la matière le demandoit. Par la suite, les langues ne purent que perdre dans les révolutions qu'elles essuyèrent. On trouvera même l'époque de leur décadence dans ces temps où elles paroissent vouloir s'approprier de plus grandes beautés. On verra les figures et les métaphores s'accumuler et surcharger le style d'ornemens, au point que le fond ne paroîtra plus que l'accessoire. Quand ces momens sont arrivés, on peut retarder, mais on ne sauroit empêcher la chûte d'une langue. Il y a dans les choses morales, comme dans les physiques, un dernier accroissement après lequel il faut qu'elles dépérissent.

C'est ainsi que les figures et les métaphores, d'abord inventées par nécessité, ensuite choisies pour servir au mystère, sont devenues l'ornement du discours, lorsqu'elles ont pu être employées avec discernement; et c'est ainsi que, dans la décadence des langues, elles ont porté les premiers coups par l'abus qu'on en a fait.

CHAPITRE XV.

Du génie des langues.

§. 142. Deux choses concourent à former le caractère des peuples, le climat et le gouvernement. Le climat donne plus de vivacité ou plus de flegme, et par-là dispose plutôt à une forme de gouvernement qu'à une autre; mais ces dispositions s'altèrent par mille circonstances. La stérilité ou l'abondance d'un pays, sa situation; les intérêts respectifs du peuple qui l'habite, avec ceux de ses voisins; les esprits inquiets qui le troublent, tant que le gouvernement n'est pas assis sur des fondemens solides; les hommes rares dont l'imagination subjugue celle de leurs concitoyens : tout cela et plusieurs autres causes contribuent à altérer et même à changer quelquefois entièrement les premiers goûts qu'une nation devoit à son climat. Le caractère d'un peuple souffre donc à-peu-près les mêmes variations que

son gouvernement, et il ne se fixe point que celui-ci n'ait pris une forme constante.

§. 143. Ainsi que le gouvernement influe sur le caractère des peuples, le caractère des peuples influe sur celui des langues. Il est naturel que les hommes, toujours pressés par des besoins et agités par quelque passion, ne parlent pas des choses sans faire connoître l'intérêt qu'ils y prennent. Il faut qu'ils attachent insensiblement aux mots des idées accessoires qui marquent la manière dont ils sont affectés, et les jugemens qu'ils portent. C'est une observation facile à faire; car il n'y a presque personne dont les discours ne décèlent enfin le vrai caractère, même dans ces momens où l'on apporte le plus de précaution à se cacher. Il ne faut qu'étudier un homme quelque temps pour apprendre son langage: je dis *son langage*, car chacun a le sien, selon ses passions: je n'excepte que les hommes froids et flegmatiques; ils se conforment plus aisément à celui des autres, et sont par cette raison plus difficiles à pénétrer.

Le caractère des peuples se montre encore plus ouvertement que celui des particuliers. Une multitude ne sauroit agir de concert pour cacher ses passions. D'ailleurs nous ne songeons pas à faire un mystère de nos goûts, quand ils sont communs à nos compatriotes. Au contraire, nous en tirons vanité, et nous aimons qu'ils fassent reconnoître un pays qui nous a donné la naissance, et pour lequel nous sommes toujours prévenus. Tout confirme donc que chaque langue exprime le caractère du peuple qui la parle.

§. 144. Dans le latin, par exemple, les termes d'agriculture emportent des idées de noblesse qu'ils n'ont point dans notre langue ; la raison en est bien sensible. Quand les Romains jetèrent les fondemens de leur empire, ils ne connoissoient encore que les arts les plus nécessaires. Ils les estimèrent d'autant plus, qu'il étoit également essentiel à chaque membre de la république de s'en occuper; et l'on s'accoutuma de bonne heure à regarder du même œil l'agriculture et le général qui la cultivoit. Par-là les termes de cet art

s'approprièrent les idées accessoires qui les ont annoblis. Ils les conservèrent encore quand la république romaine donnoit dans le plus grand luxe, parce que le caractère d'une langue, sur-tout s'il est fixé par des écrivains célèbres, ne change pas aussi facilement que les mœurs d'un peuple. Chez nous les dispositions d'esprit ont été toutes différentes dès l'établissement de la monarchie. L'estime des Francs pour l'art militaire, auquel ils devoient un puissant empire, ne pouvoit que leur faire mépriser des arts qu'ils n'étoient pas obligés de cultiver par eux-mêmes, et dont ils abandonnoient le soin à des esclaves. Dès-lors les idées accessoires qu'on attacha aux termes d'agriculture, durent être bien différentes de celles qu'ils avoient dans la langue latine.

§. 145. Si le génie des langues commence à se former d'après celui des peuples, il n'achève de se développer que par le secours des grands écrivains. Pour en découvrir les progrès, il faut résoudre deux questions qui ont été souvent discutées et jamais, ce me semble, bien éclaircies:

c'est de savoir pourquoi les arts et les sciences ne sont pas également de tous les pays et de tous les siècles; et pourquoi les grands hommes dans tous les genres sont presque contemporains.

La différence des climats a fourni une réponse à ces deux questions. S'il y a des nations chez qui les arts et les sciences n'ont pas pénétré, on prétend que le climat en est la vraie cause; et s'il y en a où ils ont cessé d'être cultivés avec succès, on veut que le climat y ait changé. Mais c'est sans fondement qu'on supposeroit ce changement aussi subit et aussi considérable que les révolutions des arts et des sciences. Le climat n'influe que sur les organes; le plus favorable ne peut produire que des machines mieux organisées, et vraisemblablement il en produit en tout temps un nombre à-peu-près égal. S'il étoit par-tout le même, on ne laisseroit pas de voir la même variété parmi les peuples : les uns, comme à présent, seroient éclairés, les autres croupiroient dans l'ignorance. Il faut donc des circonstances qui, appliquant les hommes bien organisés aux choses pour lesquelles

ils sont propres, en développent les talens. Autrement ils seroient comme d'excellens automates qu'on laisseroit dépérir faute d'en savoir entretenir le mécanisme, et faire jouer les ressorts. Le climat n'est donc pas la cause du progrès des arts et des sciences, il n'y est nécessaire que comme une condition essentielle.

§. 146. Les circonstances favorables au développement des génies se rencontrent chez une nation, dans le temps où sa langue commence à avoir des principes fixes et un caractère décidé. Ce temps est donc l'époque des grands hommes. Cette observation se confirme par l'histoire des arts ; mais j'en vais donner une raison tirée de la nature même de la chose.

Les premiers tours qui s'introduisent dans une langue, ne sont ni les plus clairs, ni les plus précis, ni les plus élégans : il n'y a qu'une longue expérience qui puisse peu-à-peu éclairer les hommes dans ce choix. Les langues qui se forment des débris de plusieures autres, rencontrent même de grands obstacles à leurs progrès. Ayant adopté quelque chose de chacune, elles ne

sont qu'un amas bizarre de tours qui ne sont point faits les uns pour les autres. On n'y trouve point cette analogie qui éclaire les écrivains, et qui caractérise un langage. Telle a été la nôtre dans son établissement. C'est pourquoi nous avons été long-temps avant d'écrire en langue vulgaire, et que ceux qui les premiers en ont fait l'essai, n'ont pu donner de caractère soutenu à leur style.

§. 147. Si l'on se rappelle que l'exercice de l'imagination et de la mémoire dépend entièrement de la liaison des idées, et que celle-ci est formée par le rapport et l'analogie des signes (1), on reconnoîtra que moins une langue a de tours analogues, moins elle prête de secours à la mémoire et à l'imagination. Elle est donc peu propre à développer les talens. Il en est des langues comme des chiffres des géomètres : elles donnent de nouvelles vues, et étendent l'esprit à proportion qu'elles sont plus parfaites. Les succès de Newton ont été préparés par le choix qu'on avoit fait avant

(1) Première partie, sect. II, chap. 3 et 4.

lui des signes, et par les méthodes de calcul qu'on avoit imaginées. S'il fût venu plus tôt, il eût pu être un grand homme pour son siècle, mais il ne seroit pas l'admiration du nôtre. Il en est de même dans les autres genres. Le succès des génies les mieux organisés dépend tout-à-fait des progrès du langage pour le siècle où ils vivent; car les mots répondent aux signes des Géomètres, et la manière de les employer répond aux méthodes de calcul. On doit donc trouver, dans une langue qui manque de mots, ou qui n'a pas de constructions assez commodes, les mêmes obstacles qu'on trouvoit en Géométrie avant l'invention de l'algèbre. Le français a été, pendant long-temps, si peu favorable aux progrès de l'esprit, que si l'on pouvoit se représenter Corneille successivement dans les différens âges de la monarchie, on lui trouveroit moins de génie, à proportion qu'on s'éloigneroit davantage de celui où il a vécu, et l'on arriveroit enfin à un Corneille qui ne pourroit donner aucune preuve de talent.

§. 148. Peut-être m'objectera-t-on que des hommes tels que ce grand poëte, devoient

trouver dans les langues savantes les secours que la langue vulgaire leur refusoit.

Je réponds qu'accoutumés à concevoir les choses de la même manière qu'elles étoient exprimées dans la langue qu'ils avoient apprise en naissant, leur esprit étoit naturellement rétréci. Le peu de précision et d'exactitude ne pouvoit les choquer, parce qu'ils s'en étoient fait une habitude. Ils n'étoient donc pas encore capables de saisir tous les avantages des langues savantes. En effet, qu'on remonte de siècles en siècles, on verra que plus notre langue a été barbare, plus nous avons été éloignés de connoître la langue latine, et que nous n'avons commencé à écrire bien en latin que quand nous avons été capables de le faire en français. D'ailleurs, ce seroit bien peu connoître le génie des langues, que de s'imaginer qu'on pût faire passer tout d'un coup dans les plus grossières, les avantages des plus parfaites : ce ne peut être que l'ouvrage du temps. Pourquoi Marot, qui n'ignoroit pas le latin, n'a-t-il pas un style aussi égal que Rousseau à qui il a servi de mo-

dèle? C'est uniquement parce que le français n'avoit pas encore fait assez de progrès. Rousseau, peut-être avec moins de talent, a donné un caractère plus égal au style marotique, parce qu'il est venu dans des circonstances plus favorables : un siècle plutôt il n'y eût pas réussi. La comparaison qu'on pourroit faire de Regnier avec Despréaux confirme encore ce raisonnement.

§. 149. Il faut remarquer que, dans une langue qui n'est pas formée des débris de plusieurs autres, les progrès doivent être beaucoup plus prompts, parce qu'elle a, dès son origine, un caractère : c'est pourquoi les Grecs ont eu, de bonne heure, d'excellens écrivains.

§. 150. Faisons naître un homme parfaitement bien organisé parmi des peuples encore barbares, quoique habitans d'un climat favorable aux arts et aux sciences; je conçois qu'il peut acquérir assez d'esprit pour devenir un génie par rapport à ces peuples; mais on voit évidemment qu'il lui est impossible d'égaler quelques-uns des hommes supérieurs du siècle de

Louis XIV. La chose, présentée dans ce point de vue, est si sensible qu'on ne sauroit la révoquer en doute.

Si la langue de ces peuples grossiers est un obstacle aux progrès de l'esprit, donnons-lui un degré de perfection, donnons-lui-en deux, trois, quatre; l'obstacle subsistera encore, et ne peut diminuer qu'à proportion des degrés qui y auront été ajoutés. Il ne sera donc entièrement levé que quand cette langue aura acquis à-peu-près autant de degrés de perfection que la nôtre en avoit quand elle a commencé à former de bons écrivains. Il est, par conséquent, démontré que les nations ne peuvent avoir des génies supérieurs qu'après que les langues ont déjà fait des progrès considérables.

§. 151. Voici dans leur ordre les causes qui concourent au développement des talens; 1°. Le climat est une condition essentielle; 2°. Il faut que le gouvernement ait pris une forme constante, et que par-là il ait fixé le caractère d'une nation; 3°. C'est à ce caractère à en donner un au langage, en multipliant les tours qui

exprime le goût dominant d'un peuple ; 4°. Cela arrive lentement dans les langues formées des débris de plusieurs autres; mais ces obstacles une fois surmontés, les règles de l'analogie s'établissent, le langage fait des progrès et les talens se développent. On voit donc pourquoi les grands écrivains ne naissent pas également dans tous les siècles, et pourquoi ils viennent plus tôt chez certaines nations et plus tard chez d'autres. Il nous reste à examiner par quelle raison les hommes excellens dans tous les genres sont presque contemporains.

§. 152. Quand un génie a découvert le caractère d'une langue, il l'exprime vivement et le soutient dans tous ses écrits. Avec ce secours, le reste des gens à talens, qui auparavant n'eussent pas été capables de le pénétrer d'eux-mêmes, l'apperçoivent sensiblement, et l'expriment à son exemple, chacun dans son genre. La langue s'enrichit peu à peu de quantité de nouveaux tours qui, par le rapport qu'ils ont à son caractère, le développent de plus en plus; et l'analogie devient comme un flambeau

dont la lumière augmente sans cesse pour éclairer un plus grand nombre d'écrivains. Alors tout le monde tourne naturellement les yeux sur ceux qui se distinguent : leur goût devient le goût dominant de la nation : chacun apporte, dans les matières auxquelles il s'applique, le discernement qu'il a puisé chez eux : les talens fermentent : tous les arts prennent le caractère qui leur est propre, et l'on voit des hommes supérieurs dans tous les genres. C'est ainsi que les grands talens, de quelque espèce qu'ils soient, ne se montrent qu'après que le langage a déjà fait des progrès considérables. Cela est si vrai que, quoique les circonstances favorables à l'art militaire et au gouvernement soient les plus fréquentes, les généraux et les ministres du premier ordre appartiennent cependant au siècle des grands écrivains. Telle est l'influence des gens de lettres dans l'état; il me semble qu'on n'en avoit point encore connu toute l'étendue.

§. 153. Si les grands talens doivent leur développement aux progrès sensibles que le langage a faits avant eux, le langage

doit à son tour aux talens de nouveaux progrès qui l'élèvent à son dernier période : c'est ce que je vais expliquer.

Quoique les grands hommes tiennent par quelque endroit au caractère de leur nation, ils ont toujours quelque chose qui les en distingue. Ils voient et sentent d'une manière qui leur est propre; et, pour exprimer leur manière de voir et de sentir, ils sont obligés d'imaginer de nouveaux tours dans les règles de l'analogie, ou du moins en s'en écartant aussi peu qu'il est possible. Par-là ils se conforment au génie de leur langue, et lui prêtent en même-temps le leur. Corneille développe les intérêts des grands, la politique des ambitieux et tous les mouvemens de l'ame avec une noblesse et avec une force qui ne sont qu'à lui. Racine, avec une douceur et avec une élégance qui caractérisent les petites passions, exprime l'amour, ses craintes et ses emportemens. La mollesse conduit le pinceau avec lequel Quinault peint les plaisirs et la volupté, et plusieurs autres écrivains qui ne sont plus, ou qui se distinguent parmi les modernes, ont chacun un caractère que notre

langue s'est peu à peu rendu propre. C'est aux poëtes que nous avons les premières et peut-être aussi les plus grandes obligations. Assujétis à des règles qui les gênent, leur imagination fait de plus grands efforts et produit nécessairement de nouveaux tours. Aussi les progrès subits du langage sont-ils toujours l'époque de quelque grand poëte. Les philosophes ne le perfectionnent que long-temps après. Ils ont achevé de donner au nôtre cette exactitude et cette netteté qui font son principal caractère, et qui, nous fournissant les signes les plus commodes pour analyser nos idées, nous rendent capables d'apercevoir ce qu'il y a de plus fin dans chaque objet.

§. 154. Les philosophes remontent aux raisons des choses, donnent les règles des arts, expliquent ce qu'ils ont de plus caché, et par leurs leçons augmentent le nombre des bons juges. Mais si l'on considère les arts dans les parties qui demandent davantage d'imagination, les philosophes ne peuvent pas se flatter de contribuer à leurs progrès comme à ceux des sciences, ils pa-

roissent au contraire y nuire. C'est que l'attention qu'on donne à la connoissance des règles, et la crainte qu'on a de paroître les ignorer, diminue le feu de l'imagination: car cette opération aime mieux être guidée par le sentiment et par l'impression vive des objets qui la frappent, que par une réflexion qui combine et qui calcule tout.

Il est vrai que la connoissance des règles peut être très utile à ceux qui, dans le moment de la composition, donnent trop d'essor à leur génie pour ne pas oublier, et qui ne se les rappellent que pour corriger leurs ouvrages. Mais il est bien difficile que les esprits qui se sentent quelque foiblesse, ne cherchent à s'étayer souvent des règles. Cependant peut-on réussir dans des ouvrages d'imagination, si l'on ne sait pas se refuser de pareils secours? Ne doit-on pas au moins se méfier de ses productions? En général le siècle où les philosophes développent les préceptes des arts, est celui des ouvrages communément mieux faits et mieux écrits; mais les artisans de génie y paroissent plus rares.

§. 155. Puisque le caractère des langues

se forme peu à peu et conformément à celui des peuples, il doit nécessairement avoir quelque qualité dominante. Il n'est donc pas possible que les mêmes avantages soient communs au même point à plusieurs langues. La plus parfaite seroit celle qui les réuniroit tous dans le degré qui leur permet de compâtir ensemble; car ce seroit sans doute un défaut qu'une langue excellât si fort dans un genre, qu'elle ne fût point propre pour les autres. Peut-être que le caractère que la nôtre montre dans les ouvrages de Quinault et de la Fontaine, prouve que nous n'aurons jamais de poëte qui égale la force de Milton; et que le caractère de force qui paroît dans le Paradis perdu, prouve que les Anglais n'auront jamais de poëte égal à Quinault et à la Fontaine (1).

§. 156. L'analyse et l'imagination sont deux opérations si différentes qu'elles mettent ordinairement des obstacles aux progrès l'une de l'autre. Il n'y a que dans un certain

(1) Je hasarde cette conjecture d'après ce que j'entends dire du poëme de Milton : car je ne sais pas l'anglais.

tempérament

tempérament qu'elles puissent se prêter mutuellement des secours sans se nuire; et ce tempérament est ce milieu dont j'ai déjà eu occasion de parler (1). Il est donc bien difficile que les mêmes langues favorisent également l'exercice de ces deux opérations. La nôtre, par la simplicité et par la netteté de ses constructions, donne de bonne heure à l'esprit une exactitude dont il se fait insensiblement une habitude, et qui prépare beaucoup les progrès de l'analyse; mais elle est peu favorable à l'imagination. Les inversions des langues anciennes étoient au contraire un obstacle à l'analyse, à proportion que, contribuant davantage à l'exercice de l'imagination, elles le rendoient plus naturel que celui des autres opérations de l'ame. Voilà, je pense, une des causes de la supériorité des philosophes modernes sur les philosophes anciens. Une langue, aussi sage que la nôtre dans le choix des figures et des tours, devoit l'être à plus forte raison dans la manière de raisonner.

Il faudroit, afin de fixer nos idées, ima-

(1) Première partie.

giner deux langues : l'une qui donnât tant d'exercice à l'imagination, que les hommes qui la parleroient déraisonneroient sans cesse ; l'autre qui exerçât au contraire si fort l'analyse, que les hommes à qui elle seroit naturelle se conduiroient jusques dans leurs plaisirs comme des géomètres qui cherchent la solution d'un problême. Entre ces deux extrémités, nous pourrions nous représenter toutes les langues possibles, leur voir prendre différens caractères selon l'extrémité dont elles se rapprocheroient, et se dédommager des avantages qu'elles perdroient d'un côté, par ceux qu'elles acquerroient de l'autre. La plus parfaite occuperoit le milieu, et le peuple qui la parleroit seroit un peuple de grands hommes.

Si le caractère des langues, pourra-t-on me dire, est une raison de la supériorité des philosophes modernes sur les philosophes anciens, ne sera-ce pas une conséquence que les poëtes anciens soient supérieurs aux poëtes modernes ? Je réponds que non : l'analyse n'emprunte des secours que du langage ; ainsi elle ne peut avoir

lieu qu'autant que les langues la favorisent : nous avons vu au contraire que les causes qui contribuent aux progrès de l'imagination sont beaucoup plus étendues ; il n'y a même rien qui ne soit propre à faciliter l'exercice de cette opération. Si, dans certains genres, les Grecs et les Romains ont des poëtes supérieurs aux nôtres, nous en avons, dans d'autres genres, de supérieurs aux leurs. Quel poëte de l'antiquité peut être mis à côté de Corneille ou de Molière ?

§. 157. Le moyen le plus simple pour juger quelle langue excelle dans un plus grand nombre de genres, ce seroit de compter les auteurs originaux de chacune. Je doute que la nôtre eût par-là quelque désavantage.

§. 158. Après avoir montré les causes des derniers progrès du langage, il est à propos de rechercher celles de sa décadence : elles sont les mêmes, et elles ne produisent des effets si contraires que par la nature des circonstances. Il en est à-peu-près ici comme dans le physique, où le même mouvement qui a été un prin-

cipe de vie devient un principe de destruction.

Quand une langue a, dans chaque genre, des écrivains originaux, plus un homme a de génie, plus il croit appercevoir d'obstacles à les surpasser. Les égaler, ce ne seroit pas assez pour son ambition : il veut, comme eux, être le premier dans son genre. Il tente donc une route nouvelle. Mais, parce que les styles analogues au caractère de la langue et au sien sont saisis par ceux qui l'ont précédé, il ne lui reste qu'à s'écarter de l'analogie. Ainsi, pour être original, il est obligé de préparer la ruine d'une langue dont un siècle plus tôt il eût hâté les progrès.

§. 159. Si des écrivains tels que lui sont critiqués, ils ont trop de talens pour n'avoir pas de grands succès. La facilité de copier leurs défauts persuade bientôt à des esprits médiocres qu'il ne tient qu'à eux d'arriver à une égale réputation. C'est alors qu'on voit naître le règne des pensées subtiles et détournées, des antithèses précieuses, des paradoxes brillans, des tours frivoles, des expressions recherchées,

des mots faits sans nécessité, et, pour tout dire, du jargon des beaux esprits gâtés par une mauvaise métaphysique. Le public applaudit : les ouvrages frivoles, ridicules, qui ne naissent que pour un instant, se multiplient : le mauvais goût passe dans les arts et dans les sciences, et les talens deviennent rares de plus en plus.

§. 160. Je ne doute pas que je ne sois contredit sur ce que j'ai avancé touchant le caractère des langues. J'ai souvent rencontré des personnes qui croient toutes les langues également propres pour tous les genres, et qui prétendent qu'un homme organisé comme Corneille, dans quelque siècle qu'il eût vécu et dans quelque idiome qu'il eût écrit, eût donné les mêmes preuves de talens.

Les signes sont arbitraires la première fois qu'on les emploie : c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils ne sauroient avoir de caractère ; mais je demande s'il n'est pas naturel à chaque nation de combiner ses idées selon le génie qui lui est propre, et de joindre à un certain fonds d'idées principales différentes idées accessoires,

selon qu'elle est différemment affectée. Or ces combinaisons, autorisées par un long usage, sont proprement ce qui constitue le génie d'une langue. Il peut être plus ou moins étendu: cela dépend du nombre et de la variété des tours reçus, et de l'analogie qui, au besoin, fournit les moyens d'en inventer. Il n'est point au pouvoir d'un homme de changer entièrement ce caractère. Aussitôt qu'on s'en écarte, on parle un langage étranger et on cesse d'être entendu. C'est au temps à amener des changemens aussi considérables, en plaçant tout un peuple dans des circonstances qui l'engagent à envisager les choses tout autrement qu'il ne faisoit.

§. 161. De tous les écrivains, c'est chez les poëtes que le génie des langues s'exprime le plus vivement. De-là la difficulté de les traduire: elle est telle qu'avec du talent, il seroit plus aisé de les surpasser souvent que de les égaler toujours. A la rigueur, on pourroit même dire qu'il est impossible d'en donner de bonnes traductions: car les raisons qui prouvent que deux

langues ne sauroient avoir le même caractère, prouvent que les mêmes pensées peuvent rarement être rendues dans l'une et dans l'autre avec les mêmes beautés.

En parlant de la prosodie et des inversions, j'ai dit des choses qui peuvent se rapporter au sujet de ce chapitre; je ne les répéterai pas.

§. 162. Par cette histoire des progrès du langage, chacun peut s'appercevoir que les langues, pour quelqu'un qui les connoîtroit bien, seroient une peinture du caractère et du génie de chaque peuple. Il y verroit comment l'imagination a combiné les idées d'après les préjugés et les passions; il y verroit se former chez chaque nation un esprit différent à proportion qu'il y auroit moins de commerce entr'elles. Mais si les mœurs ont influé sur le langage, celui-ci, lorsque les écrivains célèbres en eurent fixé les règles, influa à son tour sur les mœurs, et conserva long-temps à chaque peuple son caractère.

§. 163. Peut-être prendra-t-on toute cette histoire pour un roman, mais on ne peut

du moins lui refuser la vraisemblance. J'ai peine à croire que la méthode que j'ai suivie m'ait souvent fait tomber dans l'erreur : car j'ai eu pour objet de ne rien avancer que sur la supposition, qu'un langage a toujours été imaginé sur le modèle de celui qui l'a immédiatement précédé. J'ai vu dans le langage d'action le germe des langues et tous les arts qui peuvent servir à exprimer nos pensées : j'ai observé les circonstances qui ont été propres à développer ce germe ; et non seulement j'en ai vu naître ces arts, mais encore j'ai suivi leurs progrès, et j'en ai expliqué les différens caractères. En un mot, j'ai, ce me semble, démontré, d'une manière sensible, que les choses qui nous paroissent les plus singulières ont été les plus naturelles dans leur temps, et qu'il n'est arrivé que ce qui devoit arriver.

SECTION SECONDE.

De la Méthode.

C'EST à la connoissance que nous avons acquise des opérations de l'ame et des causes de leurs progrès, à nous apprendre la conduite que nous devons tenir dans la recherche de la vérité. Il n'étoit pas possible auparavant de nous faire une bonne méthode; mais il me semble qu'actuellement elle se découvre d'elle-même, et qu'elle est une suite naturelle des recherches que nous avons faites. Il suffira de développer quelques-unes des réflexions qui sont répandues dans cet ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

De la première cause de nos Erreurs, et de l'origine de la Vérité.

§. 1. PLUSIEURS philosophes ont relevé d'une manière éloquente grand nombre d'erreurs qu'on attribue aux sens, à l'imagination et aux passions: mais ils ne peuvent pas se flatter qu'on ait recueilli de leurs ouvrages tout le fruit qu'ils s'en étoient promis. Leur théorie trop imparfaite est peu propre à éclairer dans la pratique. L'imagination et les passions se replient de tant de manières, et dépendent si fort des tempéramens, des temps et des circonstances, qu'il est impossible de dévoiler tous les ressorts qu'elles font agir, et qu'il est très-naturel que chacun se flatte de n'être pas dans le cas de ceux qu'elles égarent.

Semblable à un homme d'un foible tempérament, qui ne relève d'une maladie que pour retomber dans une autre, l'esprit

au lieu de quitter ses erreurs, ne font souvent qu'en changer. Pour délivrer de toutes ses maladies un homme d'une foible constitution, il faudroit lui faire un tempérament tout nouveau : pour corriger notre esprit de toutes ses foiblesses, il faudroit lui donner de nouvelles vues, et, sans s'arrêter au détail de ses maladies, remonter à leur source même, et la tarir.

§. 2. Nous la trouverons, cette source, dans l'habitude où nous sommes de raisonner sur des choses dont nous n'avons point d'idées, ou dont nous n'avons que des idées mal déterminées. Il est à propos de rechercher ici la cause de cette habitude, afin de connoître l'origine de nos erreurs d'une manière convaincante, et de savoir avec quel esprit de critique on doit entreprendre la lecture des philosophes.

§. 3. Encore enfans, incapables de réflexions, nos besoins sont tout ce qui nous occupe. Cependant les objets font sur nos sens des impressions d'autant plus profondes, qu'ils y trouvent moins de résistance. Les organes se développent lentement, la raison vient avec plus de lenteur

encore, et nous nous remplissons d'idées et de maximes telles que le hasard et une mauvaise éducation les présentent. Parvenus à un âge où l'esprit commence à mettre de l'ordre dans ses pensées, nous ne voyons encore que des choses avec lesquelles nous sommes depuis long-temps familiarisés. Ainsi nous ne balançons pas à croire qu'elles sont, et qu'elles sont telles, parce qu'il nous paroît naturel qu'elles soient et qu'elles soient telles. Elles sont si vivement gravées dans notre cerveau, que nous ne saurions penser qu'elles ne fusent pas, ou qu'elles fussent autrement. De-là cette indifférence pour connoître les choses avec lesquelles nous sommes accoutumés, et ces mouvemens de curiosité pour tout ce qui paroît de nouveau.

§. 4. Quand nous commençons à réfléchir, nous ne voyons pas comment les idées et les maximes que nous trouvons en nous auroient pu s'y introduire; nous ne nous rappelons pas d'en avoir été privés. Nous en jouissons donc avec sécurité. Quelque défectueuses qu'elles soient, nous les prenons pour des notions évidentes par elles-

mêmes : nous leur donnons les noms de *raison*, de *lumière naturelle ou née avec nous*, de *principes gravés*, *imprimés dans l'ame*. Nous nous en rapportons d'autant plus volontiers à ces idées que nous croyons que, si elles nous trompoient, Dieu seroit la cause de notre erreur, parce que nous les regardons comme l'unique moyen qu'il nous ait donné pour arriver à la vérité. C'est ainsi que des notions avec lesquelles nous ne sommes que familiarisés nous paroissent des principes de la dernière évidence.

§. 5. Ce qui accoutume notre esprit à cette inexactitude, c'est la manière dont nous nous formons au langage. Nous n'atteignons l'âge de raison que long-temps après avoir contracté l'usage de la parole. Si l'on excepte les mots destinés à faire connoître nos besoins, c'est ordinairement le hasard qui nous a donné occasion d'entendre certains sons plutôt que d'autres, et qui a décidé des idées que nous leur avons attachées. Pour peu qu'en réfléchissant sur les enfans que nous voyons, nous nous rappelions l'état par où nous avons passé, nous re-

connoîtrons qu'il n'y a rien de moins exact que l'emploi que nous faisons ordinairement des mots. Cela n'est pas étonnant. Nous entendions des expressions dont la signification, quoique bien déterminée par l'usage, étoit si composée que nous n'avions ni assez d'expérience, ni assez de pénétration, pour la saisir : nous en entendions d'autres qui ne présentoient jamais deux fois la même idée, ou qui même étoient tout-à-fait vides de sens. Pour juger de l'impossibilité où nous étions de nous en servir avec discernement, il ne faut que remarquer l'embarras où nous sommes encore souvent de le faire.

§. 6. Cependant l'usage de joindre les signes avec les choses nous est devenu si naturel, quand nous n'étions pas encore en état d'en peser la valeur, que nous nous sommes accoutumés à rapporter les noms à la réalité même des objets, et que nous avons cru qu'ils en expliquoient parfaitement l'essence. On s'est imaginé qu'il y a des idées innées, parce qu'en effet il y en a qui sont les mêmes chez tous les hommes : nous n'aurions pas manqué de juger que

notre langage est inné, si nous n'avions su que les autres peuples en parlent de tout différens. Il semble que, dans nos recherches, tous nos efforts ne tendent qu'à trouver de nouvelles expressions. A peine en avons-nous imaginé, que nous croyons avoir acquis de nouvelles connoissances. L'amour-propre nous persuade aisément que nous connoissons les choses, lorsque nous avons long-temps cherché à les connoître, et que nous en avons beaucoup parlé.

§. 7. En rappelant nos erreurs à l'origine que je viens d'indiquer, on les renferme dans une cause unique, et qui est telle que nous ne saurions nous cacher qu'elle n'ait eu jusqu'ici beaucoup de part dans nos jugemens. Peut-être même pourroit-on obliger les philosophes les plus prévenus de convenir qu'elle a jeté les premiers fondemens de leurs systêmes : il ne faudroit que les interroger avec adresse. En effet, si nos passions occasionnent des erreurs, c'est qu'elles abusent d'un principe vague, d'une expression métaphorique et d'un terme équivoque, pour en faire des applications d'où nous puissions déduire

les opinions qui nous flattent. Si nous nous trompons, les principes vagues, les métaphores et les équivoques sont donc des causes antérieures à nos passions. Il suffira, par conséquent, de renoncer à ce vain langage, pour dissiper tout l'artifice de l'erreur.

§. 8. Si l'origine de l'erreur est dans le défaut d'idées ou dans des idées mal déterminées, celle de la vérité doit être dans des idées bien déterminées. Les mathématiques en sont la preuve. Sur quelque sujet que nous ayons des idées exactes, elles seront toujours suffisantes pour nous faire discerner la vérité : si au contraire nous n'en avons pas, nous aurons beau prendre toutes les précautions imaginables, nous confondrons toujours tout. En un mot, en métaphysique on marcheroit d'un pas assuré avec des idées bien déterminées, et sans ces idées on s'égareroit même en arithmétique.

§. 9. Mais comment les arithméticiens ont-ils des idées si exactes ? C'est que, connoissant de quelle manière elles s'engendrent, ils sont toujours en état de les com-

poser ou de les décomposer pour les comparer selon tous leurs rapports. Ce n'est qu'en réfléchissant sur la génération des nombres qu'on a trouvé les règles des combinaisons. Ceux qui n'ont pas réfléchi sur cettegénération, peuvent calculer avec autant de justesse que les autres, parce que les règles sont sûres; mais, ne connoissant pas les raisons sur lesquelles elles sont fondées, ils n'ont point d'idées de ce qu'ils font, et sont incapables de découvrir de nouvelles règles.

§. 10. Or, dans toutes les sciences comme en arithmétique, la vérité ne se découvre que par des compositions et des décompositions. Si l'on n'y raisonne pas ordinairement avec la même justesse, c'est qu'on n'a pas encore trouvé de règles sûres pour composer ou décomposer toujours exactement les idées, ce qui provient de ce qu'on n'a pas même su les déterminer. Mais peut-être que les réflexions que nous avons faites sur l'origine de nos connoissances nous fourniront les moyens d'y suppléer.

CHAPITRE II.

De la manière de déterminer les idées ou leurs noms.

§. 11. C'est un avis usé et généralement reçu que celui qu'on donne de prendre les mots dans le sens de l'usage. En effet, il semble d'abord qu'il n'y a pas d'autre moyen, pour se faire entendre, que de parler comme les autres. J'ai cependant cru devoir tenir une conduite différente. Comme on a remarqué que, pour avoir de véritables connoissances, il faut recommencer dans les sciences sans se laisser prévenir en faveur des opinions accréditées, il m'a paru que, pour rendre le langage exact, on doit le réformer sans avoir égard à l'usage. Ce n'est pas que je veuille qu'on se fasse une loi d'attacher toujours aux termes des idées toutes différentes de celles qu'ils signifient ordinairement : ce seroit une affectation puérile et ridicule. L'usage est uniforme et constant pour les noms des

idées simples, et pour ceux de plusieurs notions familières au commun des hommes; alors il n'y. faut rien changer : mais, lorsqu'il est question des idées complexes qui appartiennent plus particulièrement à la métaphysique et à la morale, il n'y a rien de plus arbitraire, ou même souvent de plus capricieux. C'est ce qui m'a porté à croire que, pour donner de la clarté et de la précision au langage, il falloit reprendre les matériaux de nos connoissances, et en faire de nouvelles combinaisons sans égard pour celles qui se trouvent faites.

§. 12. Nous avons vu, en examinant les progrès des langues, que l'usage ne fixe le sens des mots que par le moyen des circonstances où l'on parle (1). A la vérité, il semble que ce soit le hasard qui dispose des circonstances : mais, si nous savions nous-mêmes les choisir, nous pourrions faire dans toute occasion ce que le hasard nous fait faire dans quelques-unes, c'est-à-dire, déterminer exactement la signification des mots. Il n'y a pas d'autre moyen

(1) Seconde partie, sect. I, chap. 9.

pour donner toujours de la précision au langage que celui qui lui en a donné toutes les fois qu'il en a eu. Il faudroit donc se mettre d'abord dans des circonstances sensibles, afin de faire des signes pour exprimer les premières idées qu'on acquerroit par sensation et par réflexion ; et, lorsqu'en réfléchissant sur celles-là, on en acquerroit de nouvelles, on feroit de nouveaux noms dont on détermineroit le sens en plaçant les autres dans les circonstances où l'on se seroit trouvé, et en leur faisant faire les mêmes réflexions qu'on auroit faites. Alors les expressions succéderoient toujours aux idées : elles seroient donc claires et précises, puisqu'elles ne rendroient que ce que chacun auroit sensiblement éprouvé.

§. 13. En effet, un homme qui commenceroit par se faire un langage à lui-même, et qui ne se proposeroit de s'entretenir avec les autres qu'après avoir fixé le sens de ses expressions par des circonstances où il auroit su se placer, ne tomberoit dans aucun des défauts qui nous sont si ordinaires. Les noms des idées simples seroient clairs,

parce qu'ils ne signifieroient que ce qu'il apercevroit dans des circonstances choisies : ceux des idées complexes seroient précis, parce qu'ils ne renfermeroient que les idées simples que certaines circonstances réuniroient d'une manière déterminée. Enfin, quand il voudroit ajouter à ses premières combinaisons, ou en retrancher quelque chose, les signes qu'il emploieroit conserveroient la clarté des premiers, pourvu que ce qu'il auroit ajouté ou retranché se trouvât marqué par de nouvelles circonstances. S'il vouloit ensuite faire part aux autres de ce qu'il auroit pensé, il n'auroit qu'à les placer dans les mêmes points de vue où il s'est trouvé lui-même lorsqu'il a examiné les signes, et il les engageroit à lier les mêmes idées que lui aux mots qu'il auroit choisis.

§ 14. Au reste, quand je parle de faire des mots, ce n'est pas que je veuille qu'on propose des termes tout nouveaux. Ceux qui sont autorisés par l'usage me paroissent d'ordinaire suffisans pour parler sur toutes sortes de matières. Ce seroit même nuire à la clarté du langage que d'inventer, sur-tout dans

les sciences, des mots sans nécessité. Je me sers donc de cette façon de parler, *faire des mots*, parce que je ne voudrois pas qu'on commençât par exposer les termes, pour les définir ensuite, comme on fait ordinairement : mais parce qu'il faudroit qu'après s'être mis dans des circonstances où l'on sentiroit et où l'on verroit quelque chose, on donnât à ce qu'on sentiroit et à ce qu'on verroit un nom qu'on emprunteroit de l'usage. Ce tour m'a paru assez naturel, et d'ailleurs plus propre à marquer la différence qui se trouve entre la manière dont je voudrois qu'on déterminât la signification des mots et les définitions des philosophes.

§. 15. Je crois qu'il seroit inutile de se gêner dans le dessein de n'employer que les expressions accréditées par le langage des savans : peut-être même seroit-il plus avantageux de les tirer du langage ordinaire. Quoique l'un ne soit pas plus exact que l'autre, je trouve cependant dans celui-ci un vice de moins. C'est que les gens du monde, n'ayant pas autrement réfléchi sur les objets des sciences, conviendront assez

volontiers de leur ignorance; et du peu d'exactitude des mots dont ils se servent. Les philosophes, honteux d'avoir médité inutilement, sont toujours partisans entêtés des prétendus fruits de leurs veilles.

§. 16. Afin de faire mieux comprendre cette méthode, il faut entrer dans un plus grand détail, et appliquer aux différentes idées ce que nous venons d'exposer d'une manière générale. Nous commencerons par les noms des idées simples.

L'obscurité et la confusion des mots viennent de ce que nous leur donnons trop ou trop peu d'étendue, ou même de ce que nous nous en servons, sans leur avoir attaché d'idée. Il y en a beaucoup dont nous ne saisissons pas toute la signification; nous la prenons partie par partie, et nous y ajoutons ou nous en retranchons: d'où il se forme différentes combinaisons qui n'ont qu'un même signe, et d'où il arrive que les mêmes mots ont dans la même bouche des acceptions bien différentes. D'ailleurs, comme l'étude des langues, avec quelque peu de soin qu'elle se fasse, ne laisse pas de demander quelque réflexion, on coupe court, et l'on rapporte

les signes à des réalités dont on n'a point d'idées. Tels sont, dans le langage de bien des philosophes, les termes d'*étre*, de *substance*, d'*essence*, etc. Il est évident que ces défauts ne peuvent appartenir qu'aux idées qui sont l'ouvrage de l'esprit. Pour la signification des noms des idées simples, qui viennent immédiatement des sens, elle est connue tout-à-la-fois; elle ne peut pas avoir pour objet des réalités imaginaires, parce qu'elle se rapporte immédiatement à de simples perceptions, qui sont en effet dans l'esprit telles qu'elles y paroissent. Ces sortes de termes ne peuvent donc être obscurs. Le sens en est si bien marqué par toutes les circonstances où nous nous trouvons naturellement, que les enfans mêmes ne sauroient s'y tromper. Pour peu qu'ils soient familiarisés avec leur langue, ils ne confondent point les noms des sensations, et ils ont des idées aussi claires de ces mots, *blanc*, *noir*, *rouge*, *mouvement*, *repos*, *plaisir*, *douleur*, que nous-mêmes. Quant aux opérations de l'ame, ils en distinguent également les noms, pourvu qu'elles soient simples, et que les circonstances tournent leur réflexion de ce

côté

côté; car on voit, par l'usage qu'ils font de ces mots, *oui, non, je veux, je ne veux pas*, qu'ils en saisissent la vraie signification.

§. 17. On m'objectera peut-être qu'il est demontré que les mêmes objets produisent différentes sensations dans différentes personnes; que nous ne les voyons pas sous les mêmes idées de grandeur; que nous n'y apercevons pas les mêmes couleurs, etc.

Je réponds que, malgré cela, nous nous entendrons toujours suffisamment par rapport au but qu'on se propose en métaphysique et en morale. Pour cette dernière, il n'est pas nécessaire de s'assurer, par exemple, que les mêmes châtimens produisent dans tous les hommes les mêmes sentimens de douleur, et que les mêmes récompenses soient suivies des mêmes sentimens de plaisir. Quelle que soit la variété avec laquelle les causes du plaisir et de la douleur affectent les hommes de différent tempérament, il suffit que le sens de ces mots, *plaisir, douleur,* soit si bien arrêté, que personne ne puisse s'y méprendre. Or les circonstances où nous nous trouvons tous les jours ne nous permettent

pas de nous tromper dans l'usage que nous sommes obligés de faire de ces termes.

Pour la métaphysique, c'est assez que les sensations représentent de l'étendue, des figures et des couleurs. La variété qui se trouve entre les sensations de deux hommes ne peut occasionner aucune confusion. Que, par exemple, ce que j'appelle *bleu* me paroisse constamment ce que d'autres appellent *verd*, et que ce que j'appelle *verd* me paroisse constamment ce que d'autres appellent *bleu*, nous nous entendrons aussi bien quand nous dirons *les prés sont verds, le ciel est bleu*, que si, à l'occasion de ces objets, nous avions tous les mêmes sensations. C'est qu'alors nous ne voulons dire autre chose, sinon que le ciel et les prés viennent à notre connoissance sous des apparences qui entrent dans notre ame par la vue, et que nous nommons *bleues*, *vertes*. Si l'on vouloit faire signifier à ces mots que nous avons précisément les mêmes sensations, ces propositions ne deviendroient pas obscures; mais elles seroient fausses, ou du moins elles ne seroient pas suffisamment fondées pour être regardées comme certaines.

§. 18. Je crois donc pouvoir conclure que les noms des idées simples, tant ceux des sensations que ceux des opérations de l'ame, peuvent être fort bien déterminés par des circonstances, puisqu'ils le sont déjà si exactement que les enfans ne s'y trompent pas. Un philosophe doit seulement avoir attention, lorsqu'il s'agit des sensations, d'éviter deux erreurs où les hommes ont coutume de tomber par des jugemens précipités; l'une, c'est de croire que les sensations soient dans les objets; l'autre, dont nous venons de parler, que les mêmes objets produisent dans chacun de nous les mêmes sensations.

§. 19. Dès que les termes, qui sont les signes des idées simples, sont exacts, rien n'empêche qu'on ne détermine ceux qui appartiennent aux autres idées. Il suffit, pour cela, de fixer le nombre et la qualité des idées simples dont on peut former un notion complexe. Ce qui fait qu'on trouve tant d'obstacles à arrêter dans ces occasions le sens des noms, et qu'après bien des peines on y laisse encore beaucoup d'équivoque et d'obscurité, c'est

qu'on prend les mots tels qu'on les trouve dans l'usage auquel on veut absolument se conformer. La morale fournit sur-tout des expressions si composées, et l'usage, que nous consultons, s'accorde si peu avec lui-même, qu'il est impossible que cette méthode ne nous fasse parler d'une manière peu exacte et ne nous fasse tomber dans bien des contradictions. Un homme qui ne s'appliqueroit d'abord à ne considérer que des idées simples, et qui ne les rassembleroit sous des signes qu'à mesure qu'il se familiariseroit avec elles, ne courroit certainement pas les mêmes dangers. Les mots les plus composés, dont il seroit obligé de se servir, auroient constamment une signification déterminée, parce qu'en choisissant lui-même les idées simples qu'il voudroit leur attacher, et dont il auroit soin de fixer le nombre, il renfermeroit le sens de chacun dans des limites exactes.

§. 20. Mais si l'on ne veut renoncer à la vaine science de ceux qui rapportent les mots à des réalités qu'ils ne connoissent pas, il est inutile de penser à donner de la précision au langage. L'arithmétique

n'est démontrée dans toutes ses parties que parce que nous avons une idée exacte de l'unité, et que, par l'art avec lequel nous nous servons des signes, nous déterminons combien de fois l'unité est ajoutée à elle-même dans les nombres les plus composés. Dans d'autres sciences on veut, avec des expressions vagues et obscures, raisonner sur des idées complexes et en découvrir les rapports. Pour sentir combien cette conduite est peu raisonnable, on n'a qu'à juger où nous en serions si les hommes avoient pu mettre l'arithmétique dans la confusion où se trouvent la métaphysique et la morale.

§. 21. Les idées complexes sont l'ouvrage de l'esprit : si elles sont défectueuses, c'est parce que nous les avons mal faites : le seul moyen pour les corriger, c'est de les refaire. Il faut donc reprendre les matériaux de nos connoissances, et les mettre en œuvre comme s'ils n'avoient pas encore été employés. Pour cette fin, il est à propos, dans les commencemens, de n'attacher aux sons que le plus petit nombre d'idées simples qu'il sera possible; de choisir celles

que tout le monde peut appercevoir sans peine, en se plaçant dans les mêmes circonstances que nous; et de n'en ajouter de nouvelles que quand on se sera familiarisé avec les premières, et qu'on se trouvera dans des circonstances propres à les faire entrer dans l'esprit d'une manière claire et précise. Par-là on s'accoutumera à joindre aux mots toutes sortes d'idées simples, en quelque nombre qu'elles puissent être.

La liaison des idées avec les signes est une habitude qu'on ne sauroit contracter tout d'un coup, principalement s'il en résulte des notions fort composées. Les enfans ne parviennent que fort tard à avoir des idées précises des nombres 1000, 10000, etc. Ils ne peuvent les acquérir que par un long et fréquent usage, qui leur apprend à multiplier l'unité, et à fixer chaque collection par des noms particuliers. Il nous sera également impossible, parmi la quantité d'idées complexes qui appartiennent à la métaphysique et à la morale, de donner de la précision aux termes que nous aurons choisis, si nous voulons, dès

la première fois et sans autre précaution, les charger d'idées simples. Il nous arrivera de les prendre tantôt dans un sens et bientôt après dans un autre, parce que, n'ayant gravé que superficiellement dans notre esprit les collections d'idées, nous y ajouterons ou nous en retrancherons souvent quelque chose, sans nous en apercevoir. Mais si nous commençons à ne lier aux mots que peu d'idées, et si nous ne passons à de plus grandes collections qu'avec beaucoup d'ordre, nous nous accoutumerons à composer nos notions de plus en plus, sans les rendre moins fixes et moins assurées.

§. 22. Voilà la méthode que j'ai voulu suivre, principalement dans la troisième section de cet ouvrage. Je n'ai pas commencé par exposer les noms des opérations de l'ame, pour les définir ensuite : mais je me suis appliqué à me placer dans les circonstances les plus propres à m'en faire remarquer le progrès ; et, à mesure que je me suis fait des idées qui ajoutoient aux précédentes, je les ai fixées par des noms en me conformant à l'usage, toutes les fois que je l'ai pu, sans inconvénient.

§. 23. Nous avons deux sortes de notions complexes: les unes sont celles que nous formons sur des modèles; les autres sont certaines combinaisons d'idées simples que l'esprit joint par un effet de son propre choix.

Ce seroit se proposer une méthode inutile dans la pratique, et même dangereuse, que de vouloir se faire des notions des substances, en rassemblant arbitrairement certaines idées simples. Ces notions nous représenteroient des substances qui n'existeroient nulle part, rassembleroient des propriétés qui ne seroient nulle part rassemblées, sépareroient celles qui seroient réunies, et ce seroit un effet du hasard si elles se trouvoient quelquefois conformes à des modèles. Pour rendre les noms des substances clairs et précis, il faut donc consulter la nature, et ne leur faire signifier que les idées simples que nous observerons exister ensemble.

§. 24. Il y a encore d'autres idées qui appartiennent aux substances, et qu'on nomme abstraites. Ce ne sont, comme je l'ai déjà dit, que des idées plus ou moins simples, auxquelles nous donnons notre

attention en cessant de penser aux autres idées simples qui co-existent avec elles. Si nous cessons de penser à la substance des corps comme étant actuellement colorée et figurée, et que nous ne la considérions que comme quelque chose de mobile, de divisible, d'impénétrable et d'une étendue indéterminée, nous aurons l'idée de la matière : idée plus simple que celle des corps, dont elle n'est qu'une abstraction, quoiqu'il ait plu à bien des philosophes de la réaliser. Si ensuite nous cessons de penser à la mobilité de la matière, à sa divisibilité et à son impénétrabilité, pour ne réfléchir que sur son étendue indéterminée, nous nous formerons l'idée de l'espace pur, laquelle est encore plus simple. Il en est de même de toutes les abstractions, par où il paroît que les noms des idées les plus abstraites sont aussi faciles à déterminer que ceux des substances mêmes.

§. 25. Pour déterminer les notions archétypes, c'est-à-dire, celles que nous avons des actions des hommes et de toutes les choses qui sont du ressort de la morale

de la jurisprudence et des arts, il faut se conduire tout autrement que pour celles des substances. Les législateurs n'avoient point de modèles quand ils ont réuni la première fois certaines idées simples, dont ils ont composé les lois, et quand ils ont parlé de plusieurs actions humaines avant d'avoir considéré s'il y en avoit des exemples quelque part. Les modèles des arts ne se sont pas non plus trouvés ailleurs que dans l'esprit des premiers inventeurs. Les substances telles que nous les connoissons ne sont que certaines collections de propriétés qu'il ne dépend point de nous d'unir ni de séparer, et qu'il ne nous importe de connoître qu'autant qu'elles existent, et que de la manière qu'elles existent. Les actions des hommes sont des combinaisons qui varient sans cesse, et dont il est souvent de notre intérêt d'avoir des idées, avant que nous en ayons vu des modèles. Si nous n'en formions les notions qu'à mesure que l'expérience les feroit venir à notre connoissance, ce seroit souvent trop tard. Nous sommes donc obligés de nous y prendre différemment:

ainsi nous réunissons ou séparons à notre choix certaines idées simples, ou bien nous adoptons les combinaisons que d'autres ont déjà faites.

§. 26. Il y a cette différence entre les notions des substances et les notions archétypes, que nous regardons celles-ci comme des modèles auxquels nous rapportons les choses extérieures, et que celles-là ne sont que des copies de ce que nous appercevons hors de nous. Pour la vérité des premières, il faut que les combinaisons de notre esprit soient conformes à ce qu'on remarque dans les choses; pour la vérité des secondes, il suffit qu'au dehors les combinaisons en puissent être telles qu'elles sont dans notre esprit. La notion de la justice seroit vraie, quand même on ne trouveroit point d'action juste, parce que sa vérité consiste dans une collection d'idées, qui ne dépend point de ce qui se passe hors de nous. Celle du fer n'est vraie qu'autant qu'elle est conforme à ce métal, parce qu'il en doit être le modèle.

Par ce détail sur les idées archétypes,

il est facile de s'apercevoir qu'il ne tiendra qu'à nous de fixer la signification de leurs noms, parce qu'il dépend de nous de déterminer les idées simples dont nous avons nous-mêmes formé des collections. On conçoit aussi que les autres entreront dans nos pensées, pourvu que nous les mettions dans des circonstances où les mêmes idées simples soient l'objet de leur esprit comme du nôtre, et où ils soient engagés à les réunir sous les mêmes noms que nous les aurons rassemblées.

Voilà les moyens que j'avois à proposer pour donner au langage toute la clarté et toute la précision dont il est susceptible. Je n'ai pas cru qu'il fallût rien changer aux noms des idées simples, parce que le sens m'en a paru suffisamment déterminé par l'usage. Pour les idées complexes, elles sont faites avec si peu d'exactitude, qu'on ne peut se dispenser d'en reprendre les matériaux, et d'en faire de nouvelles combinaisons, sans égard pour celles qui ont été faites. Elles sont toutes l'ouvrage de l'esprit, celles qui sont le plus exactes, comme celles

qui le sont le moins : si nous avons réussi dans quelques-unes, nous pouvons donc réussir dans les autres, pourvu que nous nous conduisions toujours avec la même adresse.

CHAPITRE III.

De l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité.

§. 27. Il me semble qu'une méthode qui a conduit à une vérité peut conduire à une seconde, et que la meilleure doit être la même pour toutes les sciences. Il suffiroit donc de réfléchir sur les découvertes qui ont été faites pour apprendre à en faire de nouvelles. Les plus simples seroient les plus propres à cet effet, parce qu'on remarqueroit avec moins de peine les moyens qui ont été mis en usage : ainsi je prendrai pour exemple les notions élémentaires des mathématiques, et je suppose que nous fussions dans le cas de les acquérir pour la première fois.

§. 28. Nous commencerions sans doute par nous faire l'idée de l'unité ; et, l'ajoutant plusieurs fois à elle-même, nous en formerions des collections que nous fixerions par des signes. Nous répéterions cette

opération, et, par ce moyen, nous aurions bientôt sur les nombres autant d'idées complexes que nous souhaiterions d'en avoir. Nous réfléchirions ensuite sur la manière dont elles se sont formées; nous en observerions les progrès, et nous apprendrions infailliblement les moyens de les décomposer. Dès-lors nous pourrions comparer les plus complexes avec les plus simples, et découvrir les propriétés des unes et des autres.

Dans cette méthode les opérations de l'esprit n'auroient pour objet que des idées simples ou des idées complexes que nous aurions formées, et dont nous connoîtrions parfaitement la génération. Nous ne trouverions donc point d'obstacle à découvrir les premiers rapports des grandeurs. Ceux-là connus, nous verrions plus facilement ceux qui les suivent immédiatement, et qui ne manqueroient pas de nous en faire apercevoir d'autres. Ainsi, après avoir commencé par les plus simples, nous nous éléverions insensiblement aux plus composés, et nous nous ferions une suite de connoissances qui dépendroient si fort les

unes des autres, qu'on ne pourroit arriver aux plus éloignées que par celles qui les auroient précédées.

§. 29. Les autres sciences, qui sont également à la portée de l'esprit humain, n'ont pour principes que des idées simples, qui nous viennent par sensation et par réflexion. Pour en acquérir les notions complexes, nous n'avons, comme dans les mathématiques, d'autre moyen que de réunir les idées simples en différentes collections. Il y faut donc suivre le même ordre dans le progrès des idées, et apporter la même précaution dans le choix des signes.

Bien des préjugés s'opposent à cette conduite; mais voici le moyen que j'ai imaginé pour s'en garantir.

C'est dans l'enfance que nous nous sommes imbus des préjugés qui retardent les progrès de nos connoissances et qui nous font tomber dans l'erreur. Un homme, que Dieu créeroit d'un tempérament mûr, et avec des organes si bien développés qu'il auroit, dès les premiers instans, un parfait usage de la raison, ne trouveroit

pas, dans la recherche de la vérité, les mêmes obstacles que nous. Il n'inventeroit des signes qu'à mesure qu'il éprouveroit de nouvelles sensations, et qu'il feroit de nouvelles réflexions ; il combineroit ses premières idées selon les circonstances où il se trouveroit ; il fixeroit chaque collection par des noms particuliers ; et, quand il voudroit comparer deux notions complexes, il pourroit aisément les analyser, parce qu'il ne trouveroit point de difficulté à les réduire aux idées simples dont il les auroit lui-même formées. Ainsi, n'imaginant des mots qu'après s'être fait des idées, ses notions seroient toujours exactement déterminées, et sa langue ne seroit point sujette aux obscurités et aux équivoques des nôtres. Imaginons-nous donc être à la place de cet homme, passons par toutes les circonstances où il doit se trouver ; voyons avec lui ce qu'il sent : formons les mêmes réflexions ; acquérons les mêmes idées, analysons-les avec le même soin, exprimons-les par de pareils signes, et faisons-nous, pour ainsi dire, une langue toute nouvelle.

§. 30. En ne raisonnant, suivant cette méthode, que sur des idées simples, ou sur des idées complexes qui seront l'ouvrage de l'esprit, nous aurons deux avantages; le premier, c'est que, connoissant la génération des idées sur lesquelles nous méditerons, nous n'avancerons point que nous ne sachions où nous sommes, comment nous y sommes venus, et comment nous pourrions retourner sur nos pas; le second, c'est que, dans chaque matière, nous verrons sensiblement quelles sont les bornes de nos connoissances; car nous les trouverons lorsque les sens cesseront de nous fournir des idées, et que, par conséquent, l'esprit ne pourra plus former de notions. Or, rien ne me paroît plus important que de discerner les choses auxquelles nous pouvons nous appliquer avec succès, de celles où nous ne pouvons qu'échouer. Pour n'en avoir pas su faire la différence, les philosophes ont souvent perdu à examiner des questions insolubles un temps qu'ils auroient pu employer à des recherches utiles. On en voit un exemple dans les efforts qu'ils ont faits

pour expliquer l'essence et la nature des êtres.

§. 31. Toutes les vérités se bornent aux rapports qui sont entre des idées simples, entre des idées complexes, et entre une idée simple et une idée complexe. Par la méthode que je propose, on pourra éviter les erreurs où l'on tombe dans la recherche des unes et des autres.

Les idées simples ne peuvent donner lieu à aucune méprise. La cause de nos erreurs vient de ce que nous retranchons d'une idée quelque chose qui lui appartient, parce que nous n'en voyons pas toutes les parties; ou de ce que nous lui ajoutons quelque chose qui ne lui appartient pas, parce que notre imagination juge précipitamment qu'elle renferme ce qu'elle ne contient point. Or nous ne pouvons rien retrancher d'une idée simple, puisque nous n'y distinguons point de parties; et nous n'y pouvons rien ajouter, tant que nous la considérons comme simple, puisqu'elle perdroit sa simplicité.

Ce n'est que dans l'usage des notions complexes qu'on pourroit se tromper, soit

en ajoutant, soit en retranchant quelque chose mal-à-propos. Mais si nous les avons faites avec les précautions que je demande, il suffira, pour éviter les méprises, d'en reprendre la génération; car, par ce moyen, nous y verrons ce qu'elles renferment, et rien de plus ni de moins. Cela étant, quelques comparaisons que nous fassions des idées simples et des idées complexes, nous ne leur attribuerons jamais d'autres rapports que ceux qui leur appartiennent.

§. 32. Les philosophes ne font des raisonnemens si obscurs et si confus, que parce qu'ils ne soupçonnent pas qu'il y ait des idées qui soient l'ouvrage de l'esprit, ou que, s'ils le soupçonnent, ils sont incapables d'en découvrir la génération. Prévenus que les idées sont innées, ou que, telles qu'elles sont, elles ont été bien faites, ils croient n'y devoir rien changer, et les prennent telles que le hasard les présente. Comme on ne peut bien analyser que les idées qu'on a soi-même formées avec ordre, leurs analyses, ou plutôt leurs définitions sont presque toujours défectueuses. Ils étendent ou res-

treignent mal-à-propos la signification de leurs termes, ils la changent sans s'en apercevoir, ou même ils rapportent les mots à des notions vagues et à des réalités inintelligibles. Il faut, qu'on me permette de le répéter, il faut donc se faire une nouvelle combinaison d'idées; commencer par les plus simples que les sens transmettent; en former des notions complexes qui, en se combinant à leur tour, en produiront d'autres, et ainsi de suite. Pourvu que nous consacrions des noms distincts à chaque collection, cette méthode ne peut manquer de nous faire éviter l'erreur.

§. 33. Descartes a eu raison de penser que, pour arriver à des connoissances certaines, il falloit commencer par rejeter toutes celles que nous croyons avoir acquises; mais il s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il suffisoit pour cela de les révoquer en doute. Douter si deux et deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux, de quatre, d'homme, d'animal et de raisonnable. Le doute laisse donc subsister

les idées telles qu'elles sont : ainsi nos erreurs venant de ce que nos idées ont été mal faites, il ne les sauroit prévenir. Il peut, pendant un temps, nous faire suspendre nos jugemens; mais enfin nous ne sortirons d'incertitude qu'en consultant les idées qu'il n'a pas détruites; et, par conséquent, si elles sont vagues, mal déterminées, elles nous égareront comme auparavant. Le doute de Descartes est donc inutile. Chacun peut éprouver par lui-même qu'il est encore impraticable: car, si l'on compare des idées familières et bien déterminées, il n'est pas possible de douter des rapports qui sont entre elles. Telles sont, par exemple, celles des nombres.

§. 34. Si ce philosophe n'avoit pas été prévenu pour les idées innées, il auroit vu que l'unique moyen de se faire un nouveau fonds de connoissances, étoit de détruire les idées mêmes pour les reprendre à leur origine, c'est-à-dire, aux sensations. Par-là, on peut remarquer une grande différence entre dire avec lui qu'il faut commencer par les choses les plus simples,

ou, suivant ce qu'il m'en paroît, par les idées les plus simples que les sens transmettent. Chez lui les choses les plus simples sont des idées innées, des principes généraux et des notions abstraites, qu'il regarde comme la source de nos connoissances. Dans la méthode que je propose, les idées les plus simples sont les premières idées particulières qui nous viennent par sensation et par réflexion. Ce sont les matériaux de nos connoissances, que nous combinerons selon les circonstances, pour en former des idées complexes, dont l'analyse nous découvrira les rapports. Il faut remarquer que je ne me borne pas à dire qu'on doit commencer par les idées les plus simples; mais je dis par les idées les plus simples *que les sens transmettent*, ce que j'ajoute afin qu'on ne les confonde pas avec les notions abstraites, ni avec les principes généraux des philosophes. L'idée du solide, par exemple, toute complexe qu'elle est, est une des plus simples qui viennent immédiatement des sens. A mesure qu'on la décompose, on se forme des idées plus simples qu'elle, et qui

s'éloignent dans la même proportion de celles que les sens transmettent. On la voit diminuer dans la surface, dans la ligne, et disparoître entièrement dans le point (1).

§. 35. Il y a encore une différence entre la méthode de Descartes, et celle que j'essaie d'établir. Selon lui, il faut commencer par définir les choses, et regarder les définitions comme des principes propres à en faire découvrir les propriétés. Je crois, au contraire, qu'il faut commencer par chercher les propriétés, et il me paroît que c'est avec fondement. Si les notions que nous sommes capables d'acquérir ne sont, comme je l'ai fait voir, que différentes collections d'idées simples que l'expérience nous a fait rassembler sous certains noms, il est bien plus naturel de les former en cherchant les idées dans le même ordre que l'expérience les donne, que de commencer par les définitions, pour déduire ensuite les différentes propriétés des choses.

---

(1) Je prends les mots de *surface, ligne, point* dans le sens des géomètres.

§. 36.

§. 36. Par ce détail, on voit que l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité est le même que j'ai déjà eu occasion d'indiquer, en parlant de l'analyse. Il consiste à remonter à l'origine des idées, à en développer la génération et à en faire différentes compositions ou décompositions, pour les comparer par tous les côtés qui peuvent en montrer les rapports. Je vais dire un mot sur la conduite qu'il me paroît qu'on doit tenir, pour rendre son esprit aussi propre aux découvertes qu'il peut l'être.

§. 37. Il faut commencer par se rendre compte des connoissances qu'on a sur la matière qu'on veut approfondir, en développer la génération, et en déterminer exactement les idées. Pour une vérité qu'on trouve par hasard, et dont on ne peut même s'assurer, on court risque, lorsqu'on n'a que des idées vagues, de tomber dans bien des erreurs.

Les idées étant déterminées, il faut les comparer; mais, parce que la comparaison ne s'en fait pas toujours avec la même facilité, il est important de savoir nous

servir de tout ce qui peut nous être de quelque secours. Pour cela, on doit remarquer que, selon les habitudes que l'esprit s'est faites, il n'y a rien qui ne puisse nous aider à réfléchir. C'est qu'il n'est point d'objets auxquels nous n'ayons le pouvoir de lier nos idées, et qui, par conséquent, ne soient propres à faciliter l'exercice de la mémoire et de l'imagination. Tout consiste à savoir former ces liaisons conformément au but qu'on se propose, et aux circonstances où l'on se trouve. Avec cette adresse, il ne sera pas nécessaire d'avoir, comme quelques philosophes, la précaution de se retirer dans des solitudes, ou de s'enfermer dans un caveau, pour y méditer à la lueur d'une lampe. Ni le jour, ni les ténèbres, ni le bruit, ni le silence, rien ne peut mettre obstacle à l'esprit d'un homme qui sait penser.

§. 38. Voici deux expériences que bien des personnes pourront avoir faites. Qu'on se recueille dans le silence et dans l'obscurité, le plus petit bruit ou la moindre lueur suffira pour distraire, si l'on est frappé de l'un ou de l'autre au moment

qu'on ne s'y attendoit point. C'est que les idées dont on s'occupe se lient naturellement avec la situation où l'on se trouve, et qu'en conséquence les perceptions qui sont contraires à cette situation ne peuvent survenir qu'aussitôt l'ordre des idées ne soit troublé. On peut remarquer la même chose dans une supposition toute différente. Si, pendant le jour et au milieu du bruit; je réfléchis sur un objet, ce sera assez pour me donner une distraction que la lumière ou le bruit cesse tout-à-coup. Dans ce cas, comme dans le premier, les nouvelles perceptions que j'éprouve sont tout-à-fait contraires à l'état où j'étois auparavant. L'impression subite qui se fait en moi doit donc encore interrompre la suite de mes idées.

Cette seconde expérience fait voir que la lumière et le bruit ne sont pas un obstacle à la réflexion : je crois même qu'il ne faudroit que de l'habitude pour en tirer de grands secours. Il n'y a proprement que les révolutions inopinées qui puissent nous distraire. Je dis *inopinées :* car quels que soient les changemens qui se font autour de nous, s'ils n'offrent rien à quoi

nous ne devions naturellement nous attendre, ils ne font que nous appliquer plus fortement à l'objet dont nous voulions nous occuper. Combien de choses différentes ne rencontre-t-on pas quelquefois dans une même campagne? Des côteaux abondans, des plaines arides, des rochers qui se perdent dans les nues, des bois, où le bruit et le silence, la lumière et les ténèbres se succèdent alternativement, etc. Cependant les poëtes éprouvent tous les jours que cette variété les inspire; c'est qu'étant liée avec les plus belles idées dont la poésie se pare; elle ne peut manquer de les réveiller. La vue, par exemple, d'un côteau abondant retrace le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, le bonheur des bergers, leur vie douce et paisible, leurs amours, leur constance, leur fidélité, la pureté de leurs mœurs, etc. Beaucoup d'autres exemples pourroient prouver que l'homme ne pense qu'autant qu'il emprunte des secours, soit des objets qui lui frappent les sens, soit de ceux dont son imagination lui retrace les images.

§. 39. J'ai dit que l'analyse est l'unique

secret des découvertes; mais, demandera-t-on, quel est celui de l'analyse? La liaison des idées. Quand je veux réfléchir sur un objet, je remarque d'abord que les idées que j'en ai sont liées avec celles que je n'ai pas et que je cherche. J'observe ensuite que les unes et les autres peuvent se combiner de bien des manières, et que, selon que les combinaisons varient, il y a entre les idées plus ou moins de liaison. Je puis donc supposer une combinaison où la liaison est aussi grande qu'elle peut l'être; et plusieurs autres où la liaison va en diminuant en sorte qu'elle cesse enfin d'être sensible. Si j'envisage un objet par un endroit qui n'a point de liaison sensible avec les idées que je cherche, je ne trouverai rien. Si la liaison est légère, je découvrirai peu de chose, mes pensées ne me paroîtront que l'effet d'une application violente, ou même du hasard; et une découverte faite de la sorte me fournira peu de lumière pour arriver à d'autres. Mais que je considère un objet par le côté qui a le plus de liaison avec les idées que je cherche, je découvrirai tout; l'analyse se fera presque

sans effort de ma part; et, à mesure que j'avancerai dans la connoissance de la vérité, je pourrai observer jusqu'aux ressorts les plus subtils de mon esprit, et, par-là, apprendre l'art de faire de nouvelles analyses.

Toute la difficulté se borne à savoir comment on doit commencer pour saisir les idées selon leur plus grande liaison. Je dis que la combinaison où cette liaison se rencontre est celle qui se conforme à la génération même des choses. Il faut, par conséquent, commencer par l'idée première qui a dû produire toutes les autres. Venons à un exemple.

Les Scholastiques et les Cartésiens n'ont connu ni l'origine, ni la génération de nos connoissances: c'est que le principe des idées innées et la notion vague de l'entendement d'où ils sont partis n'ont aucune liaison avec cette découverte. Locke a mieux réussi, parce qu'il a commencé aux sens; et il n'a laissé des choses imparfaites dans son ouvrage que parce qu'il n'a pas développé les premiers progrès des opérations de l'ame. J'ai essayé de faire ce que

ce philosophe avoit oublié; je suis remonté à la première opération de l'ame, et j'ai, ce me semble, non seulement donné une analyse complète de l'entendement, mais j'ai encore découvert l'absolue nécessité des signes et le principe de la liaison des idées.

Au reste, on ne pourra se servir avec succès de la méthode que je propose qu'autant qu'on pourra prendre toutes sortes de précautions afin de n'avancer qu'à mesure qu'on déterminera exactement ses idées. Si on passe trop légèrement sur quelques-unes, on se trouvera arrêté par des obstacles qu'on ne vaincra qu'en revenant à ses premières notions pour les déterminer mieux qu'on n'avoit fait.

§. 40. Il n'y a personne qui ne tire quelquefois de son propre fonds des pensées qu'il ne doit qu'à lui, quoique peut-être elles ne soient pas neuves. C'est dans ces momens qu'il faut rentrer en soi, pour réfléchir sur tout ce qu'on éprouve. Il faut remarquer les impressions qui se faisoient sur les sens, la manière dont l'esprit étoit affecté, le progrès de ses idées, en un mot, toutes les circonstances qui ont pu faire

naître une pensée qu'on ne doit qu'à sa propre réflexion. Si l'on veut s'observer plusieurs fois de la sorte, on ne manquera pas de découvrir quelle est la marche naturelle de son esprit. On connoîtra, par conséquent, les moyens qui sont les plus propres à le faire réfléchir; et même, s'il s'est fait quelque habitude contraire à l'exercice de ses opérations, on pourra peu-à-peu l'en corriger.

§. 41. On reconnoîtroit facilement ses défauts, si on pouvoit remarquer que les plus grands hommes en ont eu de semblables. Les philosophes auroient suppléé à l'impuissance où nous sommes, pour la plupart, de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avoient laissé l'histoire des progrès de leur esprit. Descartes l'a fait, et c'est une des grandes obligations que nous lui avons. Au lieu d'attaquer directement les Scholastiques, il représente le temps où il étoit dans les mêmes préjugés; il ne cache point les obstacles qu'il a eus à surmonter pour s'en dépouiller; il donne les règles d'une méthode beaucoup plus simple qu'aucune de celles qui avoient été en usage

jusqu'à lui; laisse entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites; et prépare, par cette adresse, les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il se proposoit d'établir (1). Je crois que cette conduite a eu beaucoup de part à la révolution dont ce philosophe est l'auteur.

§. 42. Rien ne seroit plus important que de conduire les enfans de la manière dont je viens de remarquer que nous devrions nous conduire nous-mêmes. On pourroit, en jouant avec eux, donner aux opérations de leur ame tout l'exercice dont elles sont susceptibles, si, comme je le viens de dire, il n'est point d'objet qui n'y soit propre. On pourroit même insensiblement leur faire prendre l'habitude de les régler avec ordre. Quand, par la suite, l'âge et les circonstances changeroient les objets de leurs occupations, leur esprit seroit parfaitement développé, et se trouveroit de bonne heure une sagacité que, par toute autre méthode, il n'auroit que fort tard, ou même jamais. Ce n'est donc ni le latin,

(1) Voyez sa Méthode.

ni l'histoire, ni la géographie, etc., qu'il faut apprendre aux enfans. De quelle utilité peuvent être ces sciences dans un âge où l'on ne sait pas encore penser? Pour moi, je plains les enfans dont on admire le savoir, et je prévois le moment où l'on sera surpris de leur médiocrité, ou peut-être de leur bêtise. La première chose qu'on devroit avoir en vue, ce seroit, encore un coup, de donner à leur esprit l'exercice de toutes ses opérations; et, pour cela, il ne faudroit pas aller chercher des objets qui leur sont étrangers: un badinage pourroit en fournir les moyens.

§. 43. Les philosophes ont souvent demandé s'il y a un premier principe de nos connoissances. Les uns n'en ont supposé qu'un, les autres deux ou même davantage. Il me semble que chacun peut, par sa propre expérience, s'assurer de la vérité de celui qui sert de fondement à tout cet ouvrage. Peut-être même se convaincra-t-on que la liaison des idées est, sans comparaison, le principe le plus simple, le plus lumineux et le plus fécond. Dans le temps même qu'on n'en remarquoit pas l'influence, l'esprit humain lui devoit tous ses progrès.

§. 44. Voilà les réflexions que j'avois faites sur la méthode, quand je lus, pour la première fois, le chancelier Bacon. Je fus aussi flatté de m'être rencontré en quelque chose avec ce grand homme, que je fus surpris que les Cartésiens n'en eussent rien emprunté. Personne n'a mieux connu que lui la cause de nos erreurs; car il a vu que les idées, qui sont l'ouvrage de l'esprit, avoient été mal faites, et que, par conséquent, pour avancer dans la recherche de la vérité, il falloit les refaire. C'est un conseil qu'il répète souvent (1). Mais pou-

(1) *Nemo*, dit-il, *adhuc tantâ mentis constantiâ et rigore inventus est, ut decreverit et sibi imposuerit, theorias et notiones communes penitùs abolere, et intellectum abrasum et æquum ad particularia de integro applicare. Itaque illa ratio humana quam habemus, ex multâ fide, et multo etiam casu, nec non ex puerilibus, quas primo hausimus, notionibus, farrago quædam est et congeriès.*

Quod si quis ætate maturâ, et sensibus integris, et mente repurgatâ, se ad experientiam et ad particularia de integro applicet, de eo meliùs sperandum est..... Non est spes nisi in regeneratione scientiarum, ut eæ scilicet ab experientiâ certo ordine excitentur et rursùs condantur: quod adhuc

voit-on l'écouter ? Prévenu, comme on l'étoit, pour le jargon de l'école et pour les idées innées, ne devoit-on pas traiter de chimérique le projet de renouveler l'entendement humain ? Bacon proposoit une méthode trop parfaite, pour être l'auteur d'une révolution ; et celle de Descartes devoit réussir, parce qu'elle laissoit subsister une partie des erreurs. Ajoutez à cela que le philosophe anglais avoit des occupations qui ne lui permettoient pas d'exécuter lui-même ce qu'il conseilloit aux autres ; il étoit donc obligé de se borner à donner des avis qui ne pouvoient faire qu'une légère impression sur des esprits incapables d'en sentir la solidité. Descartes, au contraire, livré entièrement à la philosophie, et ayant une imagination plus vive et plus féconde, n'a quelquefois substitué aux erreurs des autres que des erreurs plus séduisantes : elles n'ont pas peu contribué à sa réputation.

---

factum esse aut cogitatum, nemo, ut arbitramur, affirmaverit. C'est là un des aphorismes de l'ouvrage dont j'ai parlé dans mon Introduction.

CHAPITRE IV.

De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la vérité.

§. 45. CHACUN sait que l'art ne doit pas paroître dans un ouvrage ; mais peut-être ne sait-on pas également que ce n'est qu'à force d'art qu'on peut le cacher. Il y a bien des écrivains qui, pour être plus faciles et plus naturels, croient ne devoir s'assujettir à aucun ordre : cependant, si par la belle nature on entend la nature sans défaut, il est évident qu'on ne doit pas chercher à l'imiter par des négligences et que l'art ne peut disparoître que lorsqu'on en a assez pour les éviter.

§. 46. Il y a d'autres écrivains qui mettent beaucoup d'ordre dans leurs ouvrages : ils les divisent et sous-divisent avec soin ; mais on est choqué de l'art qui perce de toutes parts. Plus ils cherchent l'ordre plus ils sont secs, rebutans et difficiles à

entendre : c'est parce qu'ils n'ont pas su choisir celui qui est le plus naturel à la matière qu'ils traitent. S'ils l'eussent choisi, ils auroient exposé leurs pensées d'une manière si claire et si simple, que le lecteur les eût comprises trop facilement, pour se douter des efforts qu'ils auroient été obligés de faire. Nous sommes portés à croire les choses faciles ou difficiles pour les autres, selon qu'elles sont l'un ou l'autre à notre égard; et nous jugeons naturellement de la peine qu'un écrivain a eue à s'exprimer par celle que nous avons à l'entendre.

§. 47. L'ordre naturel à la chose ne peut jamais nuire. Il en faut jusques dans les ouvrages qui sont faits dans l'enthousiasme, dans une ode, par exemple : non qu'on y doive raisonner méthodiquement; mais il faut se conformer à l'ordre dans lequel s'arrangent les idées qui caractérisent chaque passion. Voilà, ce me semble en quoi consistent toute la force et toute la beauté de ce genre de poésie.

S'il s'agit des ouvrages de raisonnement, ce n'est qu'autant qu'un auteur y met de

l'ordre qu'il peut s'appercevoir des choses qui ont été oubliées, ou de celles qui n'ont point été assez approfondies. J'en ai souvent fait l'expérience. Cet essai, par exemple, étoit achevé, et cependant je ne connoissois pas encore dans toute son étendue le principe de la liaison des idées. Cela provenoit uniquement d'un morceau d'environ deux pages, qui n'étoit pas à la place où il devoit être.

§. 48. L'ordre nous plaît, la raison m'en paroît bien simple : c'est qu'il rapproche les choses, qu'il les lie, et que, par ce moyen, facilitant l'exercice des opérations de l'ame, il nous met en état de remarquer sans peine les rapports qu'il nous est important d'appercevoir dans les objets qui nous touchent. Notre plaisir doit augmenter à proportion que nous concevons plus facilement les choses qu'il est de notre intérêt de connoître.

§. 49. Le défaut d'ordre plaît aussi quelquefois ; mais cela dépend de certaines situations où l'ame se trouve. Dans ces momens de rêverie, où l'esprit, trop paresseux pour s'occuper long-temps des mêmes

pensées, aime à les voir flotter au hasard, on se plaira, par exemple, beaucoup plus dans une campagne que dans les plus beaux jardins; c'est que le désordre qui y règne paroît s'accorder mieux avec celui de nos idées, et qu'il entretient notre rêverie, en nous empêchant de nous arrêter sur une même pensée. Cet état de l'ame est même assez voluptueux, sur-tout lorsqu'on en jouit après un long travail.

Il y a aussi des situations d'esprit favorables à la lecture des ouvrages qui n'ont point d'ordre. Quelquefois, par exemple, je lis Montaigne avec beaucoup de plaisir; d'autre fois, j'avoue que je ne puis le supporter. Je ne sais si d'autres ont fait la même expérience; mais, pour moi, je ne voudrois pas être condamné à ne lire jamais que de pareils écrivains. Quoi qu'il en soit l'ordre a l'avantage de plaire plus constamment; le défaut d'ordre ne plaît que par intervalles, et il n'y a point de règles pour en assurer le succès. Montaigne est donc bien heureux d'avoir réussi, et l'on seroit bien hardi de vouloir l'imiter.

§. 50. L'objet de l'ordre, c'est de faciliter

l'intelligence d'un ouvrage. On doit donc éviter les longueurs, parce qu'elles lassent l'esprit; les digressions, parce qu'elles le distraient; les divisions et les sous-divisions parce qu'elles l'embarrassent; et les répétitions, parce qu'elles le fatiguent: une chose dite une seule fois, et où elle doit l'être, est plus claire que répétée ailleurs plusieurs fois.

§. 51. Il faut, dans l'exposition, comme dans la recherche de la vérité, commencer par les idées les plus faciles, et qui viennent immédiatement des sens, et s'élever ensuite par degrés à des idées plus simples ou plus composées. Il me semble que, si l'on saisissoit bien le progrès des vérités, il seroit inutile de chercher des raisonnemens pour les démontrer, et que ce seroit assez de les énoncer; car elles se suivroient dans un tel ordre, que ce que l'une ajouteroit à celle qui l'auroit immédiatement précédée seroit trop simple pour avoir besoin de preuve. De la sorte on arriveroit aux plus compliquées, et l'on s'en assureroit mieux que par toute autre voie. On établiroit même une si grande

subordination entre toutes les connoissances qu'on auroit acquises, qu'on pourroit, à son gré, aller des plus composées aux plus simples, ou des plus simples aux plus composées. A peine pourroit-on les oublier; ou du moins, si cela arrivoit, la liaison qui seroit entr'elles faciliteroit les moyens de les retrouver.

Mais, pour exposer la vérité dans l'ordre le plus parfait, il faut avoir remarqué celui dans lequel elle a pu naturellement être trouvée; car la meilleure manière d'instruire les autres, c'est de les conduire par la route qu'on a dû tenir pour s'instruire soi-même. Par ce moyen, on ne paroîtroit pas tant démontrer des vérités déjà découvertes, que de faire chercher et trouver des vérités nouvelles. On ne convaincroit pas seulement le lecteur, mais encore on l'éclaireroit; et, en lui apprenant à faire des découvertes par lui-même, on lui présenteroit la vérité sous les jours les plus intéressans. Enfin, on le mettroit en état de se rendre raison de toutes ses démarches; il sauroit toujours où il est, d'où il vient, où il va; il pourroit donc juger

par lui-même de la route que son guide lui traceroit, et en prendre une plus sûre toutes les fois qu'il verroit du danger à le suivre.

§. 52. La nature indique elle-même l'ordre qu'on doit tenir dans l'exposition de la vérité; car si, toutes nos connoissances viennent des sens, il est évident que c'est aux idées sensibles à préparer l'intelligence des notions abstraites. Est-il raisonnable de commencer par l'idée du possible pour venir à celle de l'existence, ou par l'idée du point, pour passer à celle du solide? Les élémens des sciences ne seront simples et faciles que quand on aura pris une méthode toute opposée. Si les philosophes ont de la peine à reconnoître cette vérité, c'est parce qu'ils sont dans le préjugé des idées innées, ou parce qu'ils se laissent prévenir pour un usage que le temps paroît avoir consacré. Cette prévention est si générale, que je n'aurai presque pour moi que les ignorans; mais ici les ignorans sont juges, puisque c'est pour eux que les élémens sont faits. Dans ce genre, un chef-d'œuvre aux yeux des

savans remplit mal son objet, si nous ne l'entendons pas.

Les géomètres mêmes, qui devroient mieux connoître les avantages de l'analyse que les autres philosophes, donnent souvent la préférence à la synthèse. Aussi, quand ils sortent de leurs calculs, pour entrer dans des recherches d'une nature différente, on ne leur trouve plus la même clarté, la même précision, ni la même étendue d'esprit. Nous avons quatre métaphysiciens célèbres, Descartes, Mallebranche, Leibnitz et Locke. Le dernier est le seul qui ne fut pas géomètre, et de combien n'est-il pas supérieur aux trois autres!

§. 53. Concluons que si l'analyse est la méthode qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité, elle est aussi la méthode dont on doit se servir pour exposer les découvertes qu'on a faites : j'ai tâché de m'y conformer.

Ce que j'ai dit sur les opérations de l'ame, sur le langage et sur la méthode, prouve qu'on ne peut perfectionner les sciences qu'en travaillant à en rendre le

langage plus exact. Ainsi il est démontré que l'origine et le progrès de nos connoissances dépendent entièrement de la manière dont nous nous servons des signes. J'ai donc eu raison de m'écarter quelquefois de l'usage.

Enfin voici, je pense, à quoi l'on peut réduire tout ce qui contribue au développement de l'esprit humain. Les sens sont la source de nos connoissances : les différentes sensations, la perception, la conscience, la réminiscence, l'attention et l'imagination, ces deux dernières, considérées comme n'étant point encore à notre disposition, en sont les matériaux : la mémoire, l'imagination, dont nous disposons à notre gré, la réflexion et les autres opérations mettent ces matériaux en œuvre : les signes auxquels nous devons l'exercice de ces mêmes opérations sont les instrumens dont elles se servent, et la liaison des idées est le premier ressort qui donne le mouvement à toutes les autres. Je finis par proposer ce problême au lecteur. *L'ouvrage d'un homme étant donné, déterminer le caractère et l'étendue de son*

esprit, et dire en conséquence non seulement quels sont les talens dont il donne des preuves, mais encore quels sont ceux qu'il peut acquérir: prendre par exemple, la première pièce de Corneille, et démontrer que, quand ce poëte la composoit, il avoit déjà, ou du moins auroit bientôt tout le génie qui lui a mérité de si grands succès. Il n'y a que l'analyse de l'ouvrage qui puisse faire connoître quelles opérations y ont contribué, et jusqu'à quel degré elles ont eu de l'exercice; et il n'y a que l'analyse de ces opérations qui puisse faire distinguer les qualités qui sont compatibles dans le même homme, de celles qui ne le sont pas, et par-là donner la solution du problême. Je doute qu'il y ait beaucoup de problêmes plus difficiles que celui-là.

FIN DE CE VOLUME.

TABLE DES SECTIONS ET CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

Du Langage et de la Méthode.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION SECONDE.

FIN DE LA TABLE.



